

Le Samedi

VOL. X. No 16
MONTREAL, 17 SEPTEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU BON VIEUX TEMPS



DERNIÈRES FEUILLES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 SEPTEMBRE 1898

UN SERVICE SIGNALÉ



Madame. — Ainsi, Isidore, tu as fait aujourd'hui un grand acte de charité, pour commémorer le dixième anniversaire de notre mariage ?

Monsieur. — Oui. L'un de mes employés m'a demandé une augmentation de salaire, afin de lui permettre de se marier, et je la lui ai refusée.

BOUQUET DE PENSÉES

L'espérance est une maladie de l'imagination.

x

Un billet à ordre, que de fois c'est le désordre.

x

Dieu a donné l'oreille à l'homme pour lui faire comprendre tout ce qu'il y a d'horreur dans l'abus du piano.

x

Ce qu'une femme appelle généralement nettoyer sa maison c'est enlever la poussière d'un objet pour l'envoyer sur l'autre.

x

Il n'y a que deux moyens de savoir si une femme est amoureuse : c'est de le lui demander. Elle vous répondra oui ou non.

x

Etre amoureux ou absorber du whisky, cela produit à peu près le même effet sur un homme : il est malade s'il en prend trop.

x

Chaque femme, une fois au moins dans sa vie, s'est imaginé qu'elle pourrait devenir, si elle le désirait, la plus grande actrice du siècle.

x

Avez-vous remarqué qu'une femme prend toujours plus de temps à faire sa toilette quand elle va au théâtre que quand elle va à l'église ?

UN SOLITAIRE.

ELLE A ENFIN TROUVÉ

Monsieur. — Je croyais, Marie, que le docteur t'avait dit que tu n'étais pas assez forte pour faire de la bicyclette !

Madame. — C'est vrai, mais j'ai été voir un autre médecin.

AU MARCHÉ AU POISSON

Un gros monsieur flaire obstinément, depuis cinq minutes, une énorme carpe.

La marchande. — Dites donc, mon gros père, pourquoi qu'vous y enfoncez vot' museau comme ça, à c'te pauvre bête ? C'est toujours pas pour la rafraîchir, bien sûr !

PAS CONTRARIANT

Elle. — Mon ami, je crois que nous ne pourrons jamais être heureux ensemble. Vous savez que je ne veux jamais faire autre chose que ce qui me plaît.

Lui. — Mais, ma chère, vous ferez tout ce qui vous plaira, après notre mariage.

ALLUMETTES CÉLESTES

Rouleau (en essayant d'enflammer une allumette). — Voici des allumettes qui doivent avoir été confectionnées au ciel !

Bouleau. — Pourquoi cela ?

Rouleau (qui essaie infructueusement d'en allumer une autre). — Il n'y a pas de feu après.

C'ÉTAIT UNE FILLE !

Dupatin. — Alors, vous avez appelé Dewey votre nouveau bébé ?

Guibollard. — Non.

Dupatin. — Vous m'aviez pourtant dit que telle était votre intention ?

Guibollard. — Oui, mais j'ai changé d'idée.

Dupatin. — Pourquoi ?

Guibollard. — Nous avons décidé qu'il était plus logique de l'appeler Marie-Louise.

LA RAISON

Lui. — Pourquoi donc, Jeanne, êtes-vous aussi mélancolique ? Le monde, ce soir, à l'air de vous importuner !

Elle. — Je ressens de la peine pour vous, Louis, en pensant à la vie que je vais vous faire, même quand nous serons mariés.

ÇA NE MORDRA QU'À LA NUIT

Le pet t Zacharie (à un brave pêcheur en train de tremper sa ligne dans le fleuve). — Ne vous pressez pas, monsieur, ça ne mordra pas avant qu'il fasse noir.

Le pêcheur. — Et pourquoi que ça ne mordra pas ?

Le petit Zacharie (après avoir mis une distance suffisante entre lui et son interlocuteur) — Parce que les maringouins ne sortent que quand il fait noir, monsieur.

COMPARAISON

Madame Lapipe. — Votre nouveau mari est très bien, Mme Laflèche.

Madame Laflèche. — Oui, pas mal, mais si vous aviez pu voir mon premier !

SEULE AVEC LE VÉRIDIQUE GEORGES



La maman. — C'est très laid, Eva, de dire des mensonges ; les menteurs ne vont pas au ciel.

Eva. — Et toi, maman, tu n'en as jamais dit ?

La maman. — Non, mon enfant, jamais.

Eva. — Est-ce que vous n'allez pas vous ennuyer beaucoup, là-haut, Georges Washington et toi ?

PAUVRE CHINOIS



I

Il y a certainement, à Montréal, un mauvais vent qui souffle contre les pauvres Chinois. En voici un, Charlie Yang See, auquel Baptiste et Joe, de la rue Lagachetière, complotent de jouer un tour.

II

Nos mauvais garnements ne sont pas longs à trouver le joint pour molester quelqu'un. Aussi, en apercevant la superbe conette du fils du ciel, Joe dit tout bas à Baptiste : — "On va lui attacher sa couette au moulin."

III

Aussitôt dit, aussitôt fait. Joe a la main loste et saisit l'objet, l'introduit entre les deux cylindres de la tordeuse et se défilait, tout cela ne demanda qu'une seconde.

TAC AU TAC

Mme Lapique. Comment, votre méchant petit diable de garçon a été blessé ?
Mme Lafèche. — C'est votre bon petit ange de garçon qui l'a frappé à la tête avec une brique.

MIS D'ACCORD

Rouleau. — Madame Jingoé voulait absolument que le nouveau bébé s'appelle Sampson, lui insistait pour qu'il eut nom Dewey.
Bouleau. — Et qui a gagné ?
Rouleau. — Ni l'un ni l'autre. C'était une fille, mon chor.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDV

BAUDIN !

Quand tombent les hérauts du progrès populaire,
Quand une main d'en haut, dans un jour de colère,
Leur ôte brusquement des lèvres le clairon,
Quand Botzaris périt, quand expire Byron,
Quand les quatre sergents de la Rochelle meurent,
On entend le sanglot des nations qui pleurent ;
Les peuples sous ces deuils se courbent, accablés
Et tristes, comme après un orage les blés.
Ces martyrs sont sacrés, et sur toutes les lèvres.
Leurs noms volent, donnant aux cœurs les saintes fièvres ;
Ils sont l'exemple, ils sont l'honneur, ils sont l'espoir.
Même quand tout s'éclipse on croit encore les voir ;
Leur œil fixe soutient ceux qui jamais ne cèdent ;
Ils font songer l'enfant qui s'élève, ils l'obéissent
Du superbe besoin de leur être pareils ;
Et, quand la liberté, devant les cieux vermeils,
Reparaît, et revient sur les cimes éclore,
Leurs grands fantômes sont mêlés à cette aurore.

VICTOR HUGO.

COMMENT ON TROUVE DU TRAVAIL

C'était un jeune garçon qui, paresseusement étalé dans une des chaloupes de Joe Vincent, laissait machinalement pendre ses pieds dans l'eau.
Le dialogue suivant s'établit entre le quidam et notre populaire canotier.
Joe Vincent. — Eh, garçon ! que fais-tu donc là ?
Le garçon. — Rien, monsieur.
Joe Vincent. — Et combien es-tu payé pour cela ?
Le garçon (retirant doucement de l'eau un de ses pieds pour être prêt à toute éventualité). — Rien, monsieur.
Joe Vincent. — Pourquoi ne travailles-tu pas ?
Le garçon (retirant l'autre pied). — Auriez-vous de l'ouvrage à me donner ?
Joe Vincent. — Oui.
Le garçon. — De l'ouvrage permanent ?
Joe Vincent. — Oui.
Le garçon (après réflexion). — Et me paierez-vous ?
Joe Vincent (une seconde d'hésitation). — ...Oui, mais pas la première semaine.
Le garçon. — Mais pour la deuxième semaine ?
Joe Vincent. — Pour la seconde, je te paierai.
Le garçon. — Correct alors, vous pouvez compter sur moi. Je reviendrai dans huit jours. (Et il remit ses pieds dans l'eau humide en examinant les nuages qui passaient.)

Nous avons le pou et le pouls : l'un nous mord et l'autre nous bat.

H. BRIOLET.

INSTANTANÉS

CHEVAL DE PICADOR

C'est par un splendide soleil de juillet ; en Espagne ; à la Piazza de Toros.

Dans l'arène où, haletants, quinze mille spectateurs attendent, — captivés, — les terribles péripéties d'une course de taureaux, tout près de l'entrée du toril, le picador chamarré de broderies, aux lourdes bottes garnies de fer, est en place, lance au poing. Un cheval étique lui sert de monture ; un misérable cheval dont les maigres flancs tremblent de fièvre et de peur ; un de ces lamentables êtres, grisé d'avoine pour le combat futur, ployant sous le poids de la lourde selle et de son cavalier bardé d'acier ; pauvre et innocente créature qui, tout à l'heure, râlera, le ventre ouvert, aux clameurs formidables de la foule, hurlant comme un tonnerre. Dans quelques minutes, la pauvre bête roulera, culbutée d'un formidable coup de corne, dans l'arène où les flaques de sang, mal étanchées par la sciure de bois qu'on y jeta, marquent la place d'épouvantables agonies. Puis un homme viendra la relever, un de ces ignobles valets, voués aux basses besognes du cirque, de ceux qui, dans les entr'actes, bouchent avec du son les trous de cornes dans le poitrail des chevaux ou leur repoussent les entrailles dans le ventre, le recousant avec de la ficelle afin que le cheval, un bandeau sur les yeux, puisse encore courir à la mort. Et quand, une deuxième fois atteint, l'animal tombera sur le sable, les poumons crevés, son sang jaillissant par secousses, comme l'eau sortant d'une pompe ; devant le désir exprimé par la foule que la pauvre bête soit enfin achevée, un valet, — le même que tout à l'heure, — lui enfoncera dans le crâne un vieux couteau dont on entendra la lame crisser sur les os du crâne, sans qu'une plainte, un gémissement, trahisse l'atroce agonie de ce pauvre être.

Les chevaux meurent en silence !

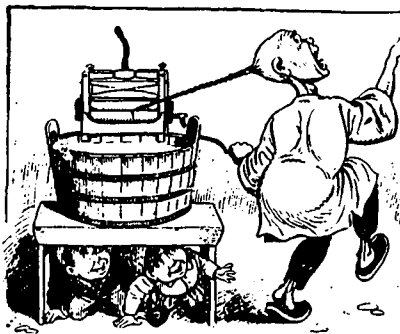
Ceci se passait par un splendide soleil de juillet ; en Espagne ; à la Piazza de Toros.

PIERRE LOTI.

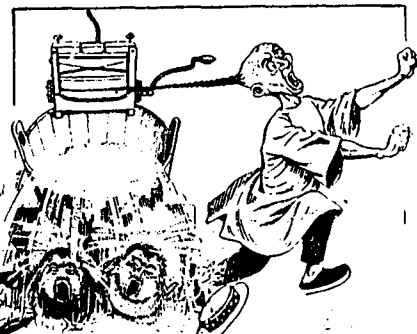
AMÉNITÉS

Elle (aigrement). — L'aut-êtré allez-vous m'affirmer que vous comprenez les femmes ?
Lui (legmatiquement). — Non pas. Je les connais trop bien.

PAUVRE CHINOIS — (Suite et fin)



IV
Et le pauvre Charlie tournait, tournait toujours quand, arrivé au bout, il se sentit saisir et attirer par une force irrésistible.



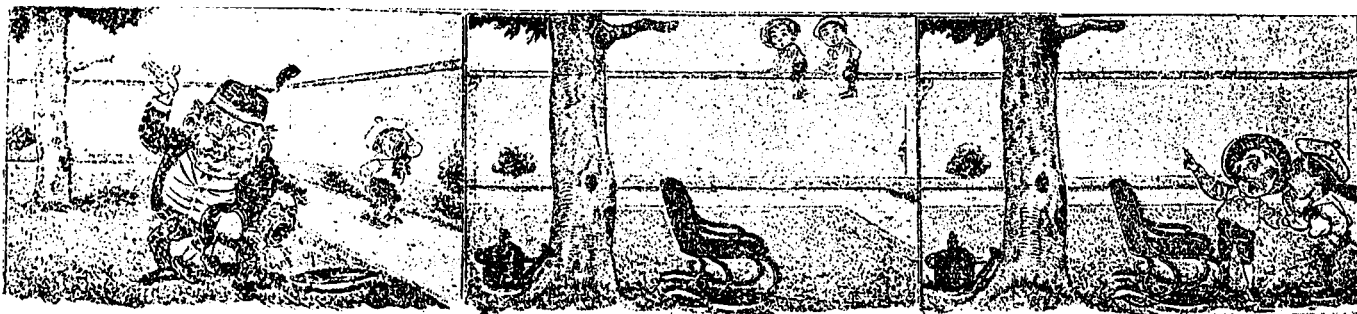
V
Charlie eut que c'était Bouddha qui l'enlevait au paradis des Chinois. Justement effrayé, il poussa un cri terrible et... se sauva, entraînant tordeuse et baquet...



VI
... jusqu'à ce que le renversement de la cuve le précipita lui-même à terre ; mais Charlie était vengé et le crime puni, car Joe et Baptiste ont été durement étreints.



VII
Si durement, que l'on ne sait lequel il faut plaindre ou du couple de jeunes esciègles, pris à leur propre piège, ou de l'infortuné Yang-See privé d'une partie de son plus bel ornement.



I

Mr Grosbidon.—Tiens, attrappe ça aussi, toi, et si je te reprends dans mon jardin, je t'écorche tout vif. Tu m'entends !

II

(Le lendemain, de bonne heure, sur la crête du mur de Mr Grosbidon.) Freddie.—Ah, tu vas étremer, mon sorcier, et payer cher la volée d'hier.

Joe.—Je lui en garde un de ma chienne, va !

III

Freddie.—Tiens, tu vois cet arbre-là, nous allons y mettre un arrosoir plein d'eau, puis une corde et tu vas voir.

LE CHEMIN DE LA VIE

Devant mes pas, semez la rose
Que les chemins en soient couverts,
Pour qu'en marchant mon pied se pose,
Sur les fleurs aux feuillages verts.

De mon cœur, retirez la prose,
Laissez-le s'ouvrir aux doux vers,
Et que mes yeux voient tout en rose :
Les Printemps au lieu des Hivers.

Faites qu'au charme tout convie,
Pour que la route de la vie
Me soit facile à parcourir.

Si le but est toujours le même,
Au moins choisissons le poème
Pour aller doucement mourir.

CHARLES GARNIER.

VENGEANCE DE CHIEN

C'était un brave chien que Tom, gardant fidèlement la porte de son maître. On le connaissait dans le quartier, les galopins ne se seraient jamais avisés d'aller voler au père Victor les poires qu'il choyait avec tant d'amour.

Il n'avait guère de temps à lui, le père Victor, quelques minutes le matin avant de partir à son travail, quelques minutes le soir en rentrant, les dimanches et les jours de fêtes...

...Et son repos, c'était son bout de jardin, en plein Paris, dans une ruelle près de la rue de Vaugirard, touchant Grenelle. — Là encore, il y a des petites maisons avec une cour que des âmes rêveuses ont convertie en jardin, petits espaces, il est vrai, mais riants et fleuris — poésie du travailleur honnête.

En espaliers il y avait quatre poiriers, qui chaque année laissaient tomber leurs boules blanches de fleurs odorantes pour ne garder que peu de poires. Mais quelles poires ! Elles étaient succulentes ! Le Père Victor en avait donné deux ou trois à des voisins malades ; elles avaient eu immédiatement leur réputation.

D'où là des envies, des larcins. Les gamins qui en avaient goûté en voulaient d'autres, et la gourmandise les poussa... au vol.

Le père Victor aimait donner, mais se laisser voler, non ! Il eut un chien : Tom.

Tom fut bon comme son maître. Les enfants lui tiraient les oreilles, grimpaient sur sa large échine : jamais un coup de dent. Si la douleur lui faisait parfois pousser des plaintes aiguës qui effrayaient ses jeunes tyrans, bien vite il léchait la main de celui qui l'avait martyrisé et se prêtait de nouveau à ses lubies enfantines.

Mais — à tout il y a un *mais* — son maître parti de la maison, Tom gardait la porte et les poires. Il avait souvent rapporté des fonds de culotte, des casquettes, des pièces à conviction qui, dénonçant les coupables, avaient fait rougir bien des oreilles. Le chien du Père Victor était le meilleur compagnon de tous les jeux, souffrant tout, endurant tout, mais sachant faire respecter ce qu'on lui avait donné à garder — un vieux grognard, enfant sorti de la caserne, ne brouchant pas dans le service, esclave de la consigne.

Comme chacun, Tom avait ses manies. Il courait après les omnibus, jatait à la tête des chevaux de longs aboiements, puis c'était le con-

ducteur qui recouvrait ses appels. Il avait contracté cette vilaine habitude en suivant un jour son maître. Ce chien était inquiet de le sentir dans la voiture et de ne pas le voir, il l'appelait. Le conducteur, lassé de ses cris, l'agaçait, le menaçait du pied..., l'avait touché. Tom n'oublia jamais cette brutalité, il en voulut aux conduc-

teurs d'omnibus. En aboyant après eux, il avait l'air de leur dire en termes grossiers sa façon de penser. Une fois, il en avisa un qui semblait raviver ses souvenirs et sa haine. Tom s'acharna à lui exprimer son ressentiment. Il arrivait tout près de lui..., si près même, que l'homme lui décocha un coup de pied... ; mais, — oh malheur ! — l'impulsion donnée était si forte que la galoche du conducteur quitta son pied et vint tomber à côté de l'animal.

Tom la saisit dans sa gueule et s'enfuit avec elle. L'omnibus s'arrêta... trop tard ! Le chien courait trop vite..., il était loin. Le poursuivre eût été fou. Le conducteur ne pouvant quitter sa voiture, prit le parti le plus sage : il tira le cordon et donna le signal du départ...

Les gamins, les amis du chien, riaient et se moquaient de l'homme obligé de s'en aller faire son service chaussé d'un seul pied... Ils vengeaient eux aussi le camarade de leurs jeux.

Tom avait porté la galoche à côté des poiriers et se coucha près d'elle, glorieux de sa victoire, quand quelques gouttes de pluie tombant sur son museau lui firent lever la tête. Le ciel était noir ; l'ondée approchait. Le chien alors baissa la tête et regardant tristement le sabot songea : " La punition est trop forte, il va pleuvoir, il est capable de s'arhummer."

Depuis ce jour-là, Tom ne court plus après les omnibus, il les regarde seulement. Espère-t-il restituer la galoche au conducteur ? Peut-être.

Lui, le redresseur de torts, ne voudrait pas passer pour un voleur.

G. G.

PAS L'EFFET ATTENDU

Lui (avec des larmes dans la voix). — Dites-moi la vérité. N'est-ce pas ma pauvreté qui vous empêche de m'accepter pour époux ?

Elle (tristement). — O u i.

Lui (d'un ton rassuré). — J'ai l'air de dire que je suis pauvre, et que mon père n'est pas plus riche que moi. Mais j'ai un oncle, très vieux, très riche et célibataire.

Elle (vivement). — Que vous êtes donc aimable. Vous me présenterez à votre oncle, n'est-ce pas ?

PAS SI BÊTE

Baptiste. — M. Durepaie dit qu'il ne consentira jamais à payer seize centimes pour un gros pain.

Le boulanger. — Je ne suis pas assez insensé pour croire qu'il me payerait si je lui en avançait un à crédit.

ILS NE SONT PLUS AMIS DU TOUT

Mr Alcali. — Ah, docteur, je vous en serai éternellement reconnaissant, vous m'avez sauvé la vie.

Le docteur Laquigne. — Mais, monsieur, je ne vous ai jamais soigné.

Mr Alcali. — C'est bien comme cela que vous m'avez sauvé la vie,

LA REVANCHE — (Suite)



VI
... attends un peu que j'attache la corde là... grimpe à l'arbre à présent...

V
... maintenant, passe la corde par-dessus ; c'est correct, descend...

VI
... Il n'y a plus qu'à attacher l'autre bout à la berçante de ce vieux coquin et à nous jouer de l'air.

LA REVANCHE — (Suite et fin)



VII

Mr Grosbidon (tenant son livre favori). — Ah, oui, Lamartine... il n'y a que lui...

VIII

... mais qu'il fait chaud. Là, à l'ombre sur ma berçante, ma calotte à terre; je vais me consacrer tout entier à toi, ô Lamartine...

IX

... Ah... ah... ah... bouh... (Mr Grosbidon a eu la sensation d'un orage en plein soleil; Freddie et Joe se sont eru au Royal ou au Parc Sohmer.)

— Mais, mon bon monsieur Gustave, où voulez-vous que je prenne dix francs? Dans le costume où je suis j'en ai pas de monnaie sur moi.

— Eh bien, repassez-moi toujours les cinq francs que je vous ai passés tout à l'heure; je vous fais crédit de cent sous.

Lecteurs, vous connaissez la recette: au besoin, usez-en. N...

REPORTER ET GENERAL

Je ne puis m'empêcher d'admirer le... la... — comment dirai-je? — l'énergie de nos sympathiques confrères des Etats-Unis.

Le record de cette énergie outrancière dans l'information est actuellement détenu par l'honorable mister Scovel, correspondant spécial — oh! que spécial — du *New York World* sur le théâtre des hostilités à Cuba.

Aussitôt après la capitulation de Santiago, le général Shafter, commandant en chef le corps expéditionnaire et qui pèse, entre parenthèses, 350 livres... — encore un record! — ce général de poids, dis-je, ordonna de hisser le drapeau des Etats-Unis sur le palais du gouverneur.

L'intrépide reporter Scovel se hissa lui-même sur le toit et voulut procéder à la cérémonie en question...

Quel triomphe si le *New York World*, dans sa dernière édition, pouvait publier en gros caractères: "Le drapeau américain arboré à Santiago par notre correspondant spécial. Détails complets."

A tort ou à raison, le brave général Shafter estima qu'il n'était pas entré dans Santiago pour faire une réclame à tel ou tel journal et il fit descendre *manu militari* mon dit Scovel de la situation élevée qu'il occupait indûment.

Notre ardent confrère ne fit ni une ni deux... il alla flanquer une paire de claques au général en chef devant les troupes assemblées qui présentaient les armes...

Scovel voulait aller télégraphier ce fait d'armes à son journal, mais il en fut empêché, car on le coffra et ce furent des concurrents qui télégraphièrent la nouvelle.

Le *New York World* parut avec ces mots "en manchettes": "Le général en chef gillé par notre correspondant spécial... Horribles détails."

Pour cette action d'éclat, Scovel, dit-on, court le risque d'être pendu...

Mais ça fera monter le tirage de son journal qui publiera, avec les détails les plus palpitants: "Exécution de notre correspondant spécial."

Le fait est que le fameux "fil spécial" transformé ainsi en corde de pendu ne peut que porter bonheur au *New York World*. Dans la Presse parisienne, notre dévouement professionnel — je le constate avec regret — ne va pas aussi loin!...

JULIEN MAUVRAQ.

Je fais mon plus grand soin du soin de me parer,
Rien ne me touche plus qu'une mode nouvelle.
Suivons le train courant, laissons le temps jadis;
La mode est pour les mœurs comme pour les habits.

Inconnu.

UNE RECETTE

Il est un type qu'on ne morigène pas assez: c'est le portier, l'affreux cerbère qui prélève un tribut plus ou moins volontaire sur le locataire coupable de ne rentrer qu'après minuit.

On cite pourtant une légende assez comique de représailles exercées sur ce concierge cupide.

Cette gloire d'avoir roulé le dit portier revint à un rapin qui, s'étant attardé dans les études qu'il faisait d'après nature, rentrait bien après minuit, par une belle gelée: — le portier se leva, et, à travers la porte close, fit la déclaration suivant: "Monsieur, l'heure du cordon est passée, — j'ouvre à la clef, — c'est cinq francs."

Pendant trois bonnes minutes, le rapin, beau discur, essaya de parler. Il cherche à attendrir le concierge. Il veut obtenir un rabais. Le portier, inexorable, menaçait de regagner sa couche. Enfin, gagné par la bise, le rapin, effort héroïque! passa sous la porte les cinq francs demandés. Alors le portier ouvrit. Mais la scène subit comme un changement à vue. Etant jeune et vigoureux, l'apprenti peintre, quand la porte fut entre-bâillée, fit pivoter sur lui-même son antagoniste moins solide. Le résultat de cette rapide évolution fut de mettre le rapin dedans et le portier dehors, à demi vêtu.

— Monsieur Gustave, dit le portier, c'est très bête. Je suis en chemise, le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marque seize degrés; je vous assure que je suis très mal. Ouvrez moi.

— Mon ami, répliqua le rapin, vous connaissez la règle de la maison... L'heure du cordon est passée, j'ouvre à la clef, c'est dix francs.

PAS AMIE DE LA NATURE

La modiste. — Madame, je suis sûre que ces fleurs iront très bien sur votre chapeau; elles sont une reproduction exacte de la nature.

Mme Pascommode. — C'est la raison pour laquelle je n'en veux pas. Montrez-moi quelque chose d'original.

PLAISIRS DIVERS

Mlle Trentans. — Quel malheur que vous vous soyez fiancée aussi jeune, ma chère Rose. Vous n'aurez jamais le plaisir de refuser un homme.

Mlle Rose. — Non, mais j'ai eu le plaisir d'en accepter un.

A LA CAMPAGNE

Elle. — Robert, m'aimez-vous réellement?

Lui. — Comme de raison! Croyez-vous que j'aurais marché six milles toutes les semaines afin de venir vous voir, et cela depuis un an, si je vous haïssais?

SES VACANCES A LUI

Rouleau. — Pourquoi envoies-tu ta famille à la campagne?

Bouleau. — Pour qu'elle jouisse mieux des beaux jours des vacances, mon cher.

Rouleau. — Et toi, tu n'y vas pas?

Bouleau. — Penses pas! Moi aussi j'ai besoin de vacances.

MALCHANCEUX



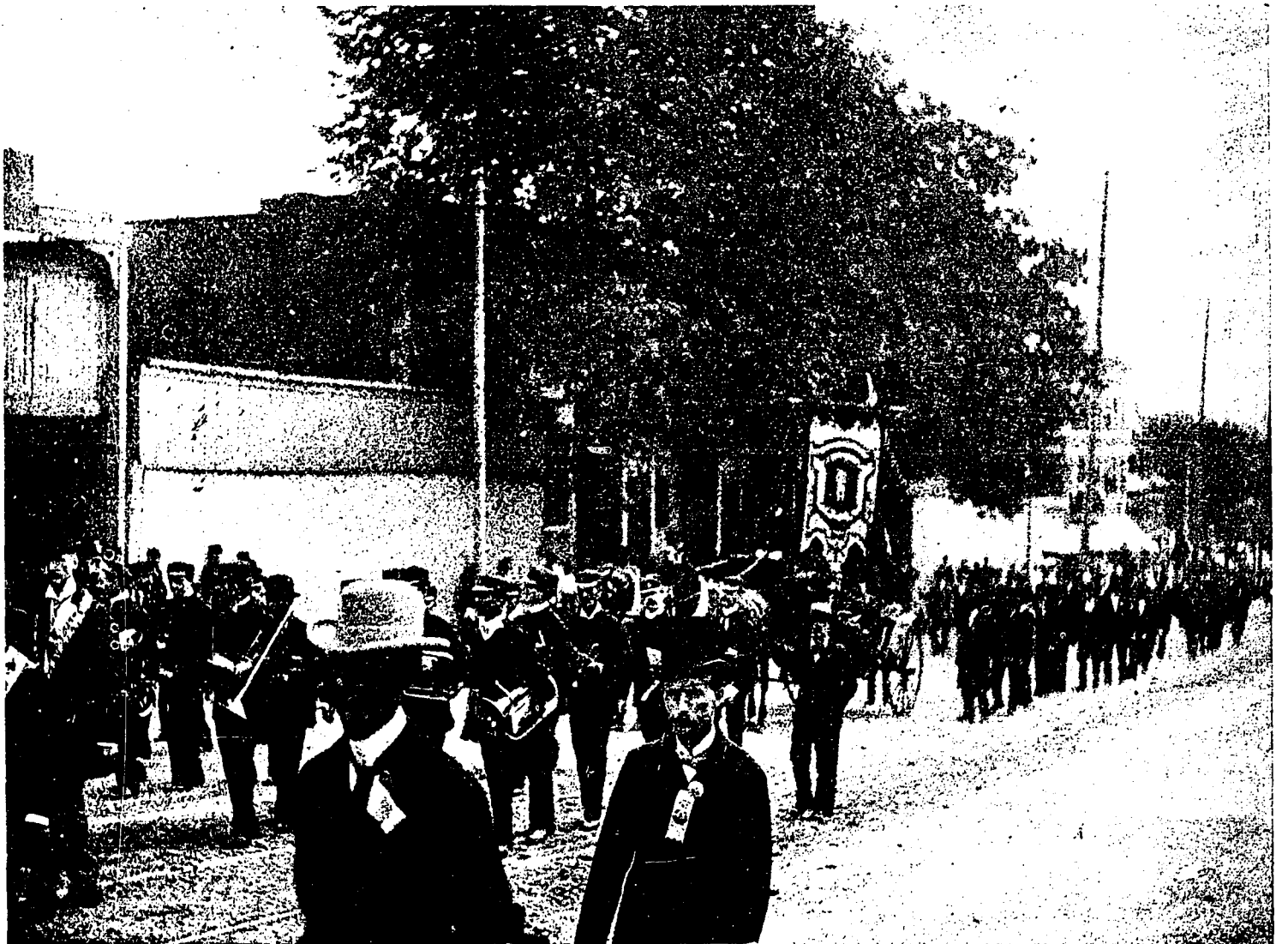
Lui. — Chérie, te rappelles-tu quel jour nous nous sommes mariés?

Elle. — Je pense que ça devait être un vendredi.

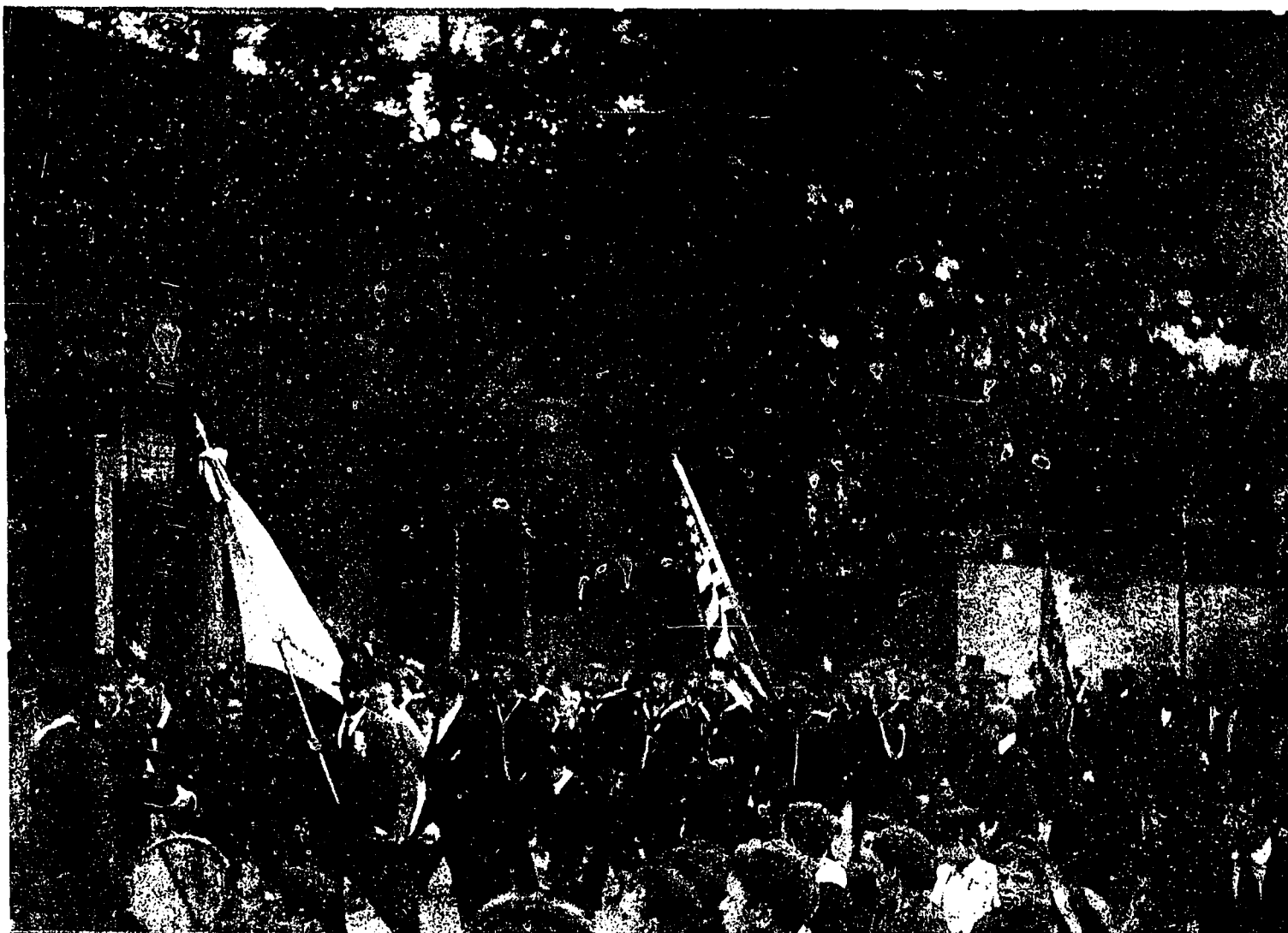
Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL



LA FÊTE DU TRAVAIL A MONTRÉAL. — LA PROCESSION MONTANT LA COTE ST-LAMBERT. Photographie de Laprés & Lavergne.

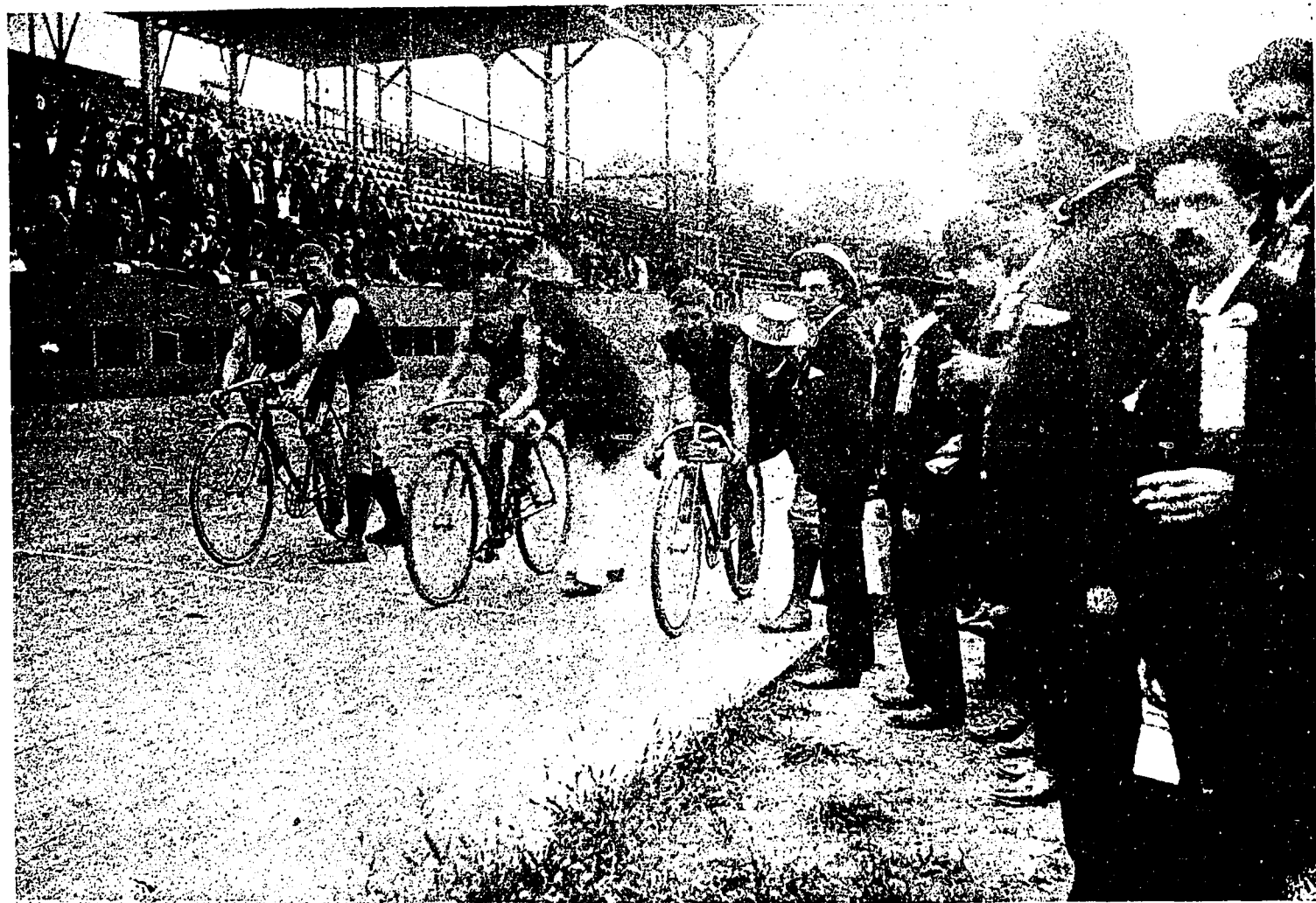


LA FÊTE DU TRAVAIL A MONTRÉAL. — LA PROCESSION SUR LA RUE ST LAURENT. Photographie de Laprés & Lavergne.



LA FÊTE DU TRAVAIL A MONTRÉAL. — LES MATELOTS AMÉRICAINS

Photographie de Lapiro & Lavergne



LA FÊTE DU TRAVAIL A MONTRÉAL. — LES COURSES DE BICYCLES AU QUEEN'S PARK.

Photographie de Lapiro & Lavergne

MÉTAMORPHOSE



Premier singe. — As-tu jamais vu, mon cher Jack, un animal se changer soudain en un autre animal ?

Deuxième singe. — Non.

Premier singe. — Eh bien, regarde cet éléphant-là : il fait le cochon.

CONFIDENCE

Je suis dans le jardin fleuri
Descendu par la nuit sans voiles,
Et j'ai dit ma peine aux étoiles,
Et les étoiles m'ont souri.

Des lucres flottaient sous les arbres,
Et des rayons, vagues, tremblants,
Luisaient le long des contours blancs
Des vases de pierre et des marbres.

L'ombre frissonnait, et parfois,
Des branches lentement bercées,
Ainsi que des lèvres pressées,
Montaient des soupirs et des voix.

Et la brise chantait, et l'onde
En tombant des vasques semblait,
Avec son fauve et lourd reflet,
Comme un chevelure blonde.

Déjà, dans un bosquet lointain,
Sur la brèche d'une tourelle,
La plainte d'une tourterelle
Saluait l'aube du matin.

Et les fleurs balançaient leurs urnes,
Jetant leurs douloureux parfums
Aux tourments jeunes et défunts
Comme aux enchantements nocturnes.

Et ma peine au jardin fleuri
S'en allait dans la nuit sans voiles ;
Je l'avais contée aux étoiles,
Les étoiles m'avaient souri.

LOUIS CHOLLET.

LES VRAIES MINES D'OR

LE MALADE

Le cabinet du docteur. Ameublement banal. Bureau en chêne sculpté, surchargé de papiers, brochures, livres, journaux : un ou deux bronzes, cadeaux de malades reconnaissants ; un encrier plus ou moins artistique à côté d'un buvard sur lequel se trouvent quelques feuilles à ordonnances. Autour de la pièce, des bibliothèques en chêne sculpté, toujours garnies de rideaux en soie verte. Une chaise longue en cuir, un grand fauteuil près du bureau, en plein jour, pour recevoir le visiteur. Sur la cheminée, une affreuse pendule marbre et bronze, deux candélabres, encore des brochures et quelques instruments. Près de la pendule, une petite place bien nette où traînent quelques louis.

LE DOCTEUR RENGEINS, soixante ans, le teint frais, le visage entièrement rasé, les cheveux abondants mais blancs.

ARTHUR IVINORE, quarante ans, teint plombé, plutôt gras, voulant porter beau.

LE DOCTEUR RENGEINS. — Eh bien ! cher monsieur, avons-nous bien suivi mon ordonnance ? (Après avoir feuilleté un petit carnet.) Lotions d'eau froide tous les matins, forte friction au gant de crin. Cachet avant chaque repas, gouttes le soir en se couchant.

ARTHUR IVINORE. — Oui, docteur, mais...

LE DOCTEUR RENGEINS. — Quoi ?

ARTHUR IVINORE. — Je ne ne sais pas... je ne me sens toujours pas dans mon assiette. Certes les brûlures de l'estomac ont diminué, mais je sens des gonflements.

LE DOCTEUR RENGEINS. — Voyons, voyons... déshabillez-vous que je vous palpe un peu.

Arthur Ivinore défait sa veste, son gilet et s'étend sur la chaise longue. Le docteur promène sa main gauche sur l'estomac et le ventre, fait toc toc avec sa main droite. Au bout de deux minutes :

LE DOCTEUR RENGEINS. — Ça va mieux, ça va mieux, l'estomac se remet en place. (Il revient à son bureau, il écrit.) — Voici : vous continuerez vos lotions, prenez avant chaque repas le cachet suivant.

ARTHUR IVINORE. — Et les gouttes, docteur ?

LE DOCTEUR RENGEINS. — Non ! je les supprime pour le moment. Voici.

ARTHUR IVINORE. — Meroi, docteur. (Il fouille dans son gousset et met deux louis sur la cheminée, pendant que le docteur range ses paperasses tout en regardant du coin de l'œil.)

LE DOCTEUR RENGEINS, après avoir fait un signe nonchalant de main en guise de remerciement. — Et surtout toujours bien suivre mon régime, pas de diners en ville surtout.

ARTHUR IVINORE. — Mais, docteur, voilà longtemps que vous me sèvez...

LE DOCTEUR RENGEINS. — Sans cela je ne réponds de rien ! Au revoir, venez me rendre visite dans une huitaine.

Exit Arthur Ivinore.

Le docteur se dirige vers la cheminée, fait glisser les deux louis dans sa poche, se regarde dans la

glace et se dirige vers la porte donnant dans le salon d'attente, afin de faire entrer les deux louis suivants.

QUOD

LA PREUVE

Boulingrin. — Alors, vous avez été condamné à \$500 d'amande, pour assaut sur monsieur Lamolette ?

Ripallon. — Oui, je l'ai été, c'est vrai, et, en entendant prononcer la condamnation cela a été un des moments de ma vie où j'ai éprouvé le plus d'orgueil.

Boulingrin. — Pour quelle raison ?

Ripallon. — Dame, il me semble que cela démontre sans le moindre doute, lequel des deux était le meilleur homme de Lamolette ou de moi.

FACILE A RÉPARER



M. Bonneville. — J'ai acheté cet attrappe-mouches ici, la semaine dernière, et je n'ai encore pu en attrapper aucune.

Isaac. — Araham, dâche donc t'adraber une temi-touzaine te mouches bour mettre tans le bièche te mossieu.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 SEPTEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

IX

Les Billets Disparus

(Suite)

Le gentilhomme ne refusa point de reconnaître que, sans avoir eu l'intention de tuer Savenay, si celui-ci ne le remboursait pas de la somme qu'il avait escroquée, il s'était armé au hasard d'un revolver afin d'arriver à ce remboursement par la menace et par l'effroi.

Le revolver lui appartenait. Dans sa joie de rentrer en possession de l'argent qu'il croyait perdu, il l'avait oublié sur le bureau. Il s'en était si peu caché, expliqua-t-il au juge, que, dans la journée même, il avait écrit à ce propos à M. de Savenay, ignorant sa mort.

Mais cette lettre, au lieu d'être considérée comme une preuve d'innocence, l'accusait au contraire.

Ayant constaté cet oubli, et prévoyant que le revolver serait tôt ou tard reconnu pour lui appartenir, M. de Kérunion avait pris les devants et écrit cette lettre.

M. de Kérunion, du reste, se défendait mal, car il s'emportait à chaque phrase qui eût fini volontiers par des injures violentes à l'adresse du juge d'instruction, si celui-ci ne l'eût point rappelé au devoir par quelques paroles glacées.

Il y eut pourtant, en sa faveur, une déposition très importante. Ce fut Jordanet, lui-même, qui la fit. Il avait été confronté avec M. de Kérunion. Il le reconnut. Il se rappela fort bien que le gentilhomme campagnard s'était présenté dans les bureaux pour formuler auprès de M. de Savenay la même réclamation. Mais il se hâta d'ajouter :

— J'ai vu monsieur un peu plus tard, dans le courant de l'après-midi. . . .

M. de Kérunion avait alors manifesté quelque surprise.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur dit-il. Je ne vous ai vu que vers midi dans les bureaux. Le soir, lorsque je me suis de nouveau présenté, vous ne vous trouviez point là, ce me semble. . . .

— Excusez-moi, monsieur. J'étais là, mais vous ne pouviez me voir. . . .

Et se tournant vers le juge qui les confrontait, Jordanet se mit à raconter que vers cinq heures, alors qu'il était caché dans le cabinet de M. de Savenay, au moment où celui-ci venait de rentrer et où lui, Jordanet, allait se montrer, M. de Kérunion avait fait son apparition.

Jordanet assista à la scène de menaces.

M. de Kérunion était exaspéré. Savenay ayant fait mine de ne point vouloir s'exécuter, M. de Kérunion l'avait menacé de son revolver. Alors Savenay paya, et M. de Kérunion partit.

Cette disposition enlevait une grande importance à l'accusation qui posait sur l'irascible Breton. Cependant il fut maintenu sous les verrous. La justice n'avait pas sa conviction faite. Elle avait besoin de s'éclairer.

X

Pauvres Gens

Marguerite passait ses journées dans une torpeur, dans un anéantissement absolu, dans un silence si obstiné que son fils même avait peine à lui faire prononcer quelques mots. Elle recherchait la solitude, refusant sa porte.

Gérard était le seul qui pénétrât auprès d'elle. René avait été obligé de regagner son régiment. Il était parti désespéré, effrayé de l'avenir. Ah ! si Marguerite l'avait osé, elle se fût dérobée à ces entretiens.

Bien qu'elle l'adorât, alors que la présence du jeune homme, jadis, lui était si chère, maintenant cela lui pesait, elle en avait peur. Elle tremblait de lire dans ces yeux, brouillés et fatigués de larmes, quelque soupçon lointain, qui plus tard prendrait corps et deviendrait certitude. Ce serait le cauchemar de sa vie, désormais.

Et l'enfant, si loin de se douter de tant de terreur, l'enfant renouvelait et augmentait ces tortures en parlant à sa mère du mort disparu.

La vie était trop près de lui encore pour qu'il ne se rappelât point les multiples détails de son éducation, de ses plaisirs, et trop peu expérimenté pour pouvoir deviner les changements qui s'étaient faits dans cœur de Savenay, il voyait toujours son père l'aimant comme aux premiers temps de son enfance, le gâtant de surprises frivoles, de jouets coûteux, l'embrassant sous les yeux souriants de Marguerite.

Certes, cette vie de caresses, de tendresses paternelles, avait duré peu ; mais Marguerite, se sentant délaissée, veillait et entretenait dans l'âme du petit le respect et l'amour du chef de la famille.

Aujourd'hui que le père n'était plus, Gérard faisait revivre tout ce qui avait été cet homme, lequel, grâce aux mensonges de Marguerite, restait sans tache dans l'âme du fils.

— Pauvre père ! Te rappelles-tu, mère, lorsque, pendant l'été, nous demeurions à la campagne, et que lui, pour ses affaires, était obligé de retourner tous les matins à Paris ? Comme il était triste en partant ! On eût dit qu'il ne s'en allait pas pour quelques heures seulement, mais pour un long voyage ! Mais le soir, quelle joie dans ses yeux, lorsqu'il nous retrouvait ! Quand le train arrivait, te souviens-tu, au tournant de la ligne, avant d'entrer en gare, il y avait toujours une tête hors de la portière qui regardait vers nous du plus loin qu'elle pouvait, et un bras qui nous faisait signe ! C'était lui ! Quand le temps n'était pas sûr ou que mon père était pressé, nous revenions dans la victoria, moi entre vous deux. . . et vos bras m'entouraient. . . et vous vous penchiez derrière moi pour vous embrasser, ce qui me faisait rire. Et quand il faisait beau nous revenions à pied jusqu'au château tout le long de la route bordée de platanes. Je courais devant, derrière, ou dans les prés fauchés. . . mon père me rappelait et me disait : " Prends garde d'avoir trop chaud ! " Il me caressait et je repartais. C'était tous les jours ainsi, tous les jours. La vie était douce.

Elle devait écouter cela, Marguerite, ces regrets, ces tristesses. Elle ne pouvait dire à l'enfant :

" Ce temps heureux dont tu parles a duré quelques années à peine : cette vie si douce s'est vite changée en une existence solitaire où je fus abreuvée de tristesses et d'amertumes. Tes souvenirs sont vrais pourtant, car j'ai veillé à ce qu'il ne te restât que ceux-là ; ces autres, trop cruels, eussent broyé ton cœur trop faible pour souffrir. "

Mais Gérard, sans soupçon, demandait :

— N'est-ce pas, mère, que cette vie était bien heureuse ?

Elle baissait la tête, seulement, n'ayant pas le courage de répondre. Et Gérard, rêveur, plongé dans le passé :

— Puis, j'ai bien compris, et tu me le disais souvent, que mon pauvre père était préoccupé. Il n'était plus gai. Il semblait nous fuir, comme absorbé. Et quand je t'interrogeais : " Ton père travaille pour assurer ton avenir, me répondais-tu. " Ton père ne songe qu'à toi, qu'à moi. Il veut la fortune, autour de nous, toujours, pour assurer notre bonheur. " N'est-ce pas, mère ? c'est bien ce que tu me disais ?

— Oui, fit-elle, détournant la tête.

— Et le voici mort ! mort, avant que je n'aie pu lui prouver combien je l'aimais ! Comme on vieillit vite en quelques heures, si tu savais ! Depuis que mon pauvre père n'est plus, il me semble que je vois plus clair dans sa vie, dans ses soucis, dans ses travaux. Il peinait pour moi. Et moi, insouciant, je ne m'en apercevais pas ou cela me paraissait naturel, comme si j'avais droit à tant de labeur, à tant de fatigues !. . . Et à présent qu'il est mort, je sens devenir cent fois plus forte d'affection que j'avais pour lui, avec l'éternel et cuisant regret de ne plus pouvoir le lui dire et de ne pouvoir plus le lui prouver.

Il se tut. Il s'essuya les yeux. Il vint s'agenouiller auprès de Marguerite, qui, toujours le regard vers un but vague, indéfini, cherché partout où ne se trouvait pas son fils, se mit à lui caresser les cheveux, le front.

— Oh ! du moins, mère, je t'aimerai, toi, plus encore que par le passé. Je t'aimerai pour toi, comme toujours et plus même qu'aujourd'hui, et pour lui aussi, tu entends ? pour tous deux.

M. de Vandières était revenu.

Marguerite s'attendait à cette visite. Elle y était préparée. Cependant, quand elle vit entrer le colonel, elle faillit se trouver faible.

Gérard était présent à cette entrevue. Il avait appris l'intervention généreuse et l'envoi de ce million qui pouvait tout sauver, mais sans comprendre comment et pourquoi un étranger survenait si étrangement dans la débâcle.

Marguerite dut le présenter à Vandières, et celui-ci, dans un élan spontané de pitié, tendit les deux mains au fils de celle qu'il aimait.

Gérard répondit lentement, comme à regret, à l'offre de cette amitié. Toutefois, il dut remercier le colonel de ce que celui-ci avait voulu faire. Et il ajouta, un peu craintif, mais poussé par sa franchise :

— Je ne vous savais pas, mon colonel, l'ami de mon père, surtout l'ami si dévoué, car il faut être dévoué pour faire preuve d'une pareille générosité, d'un pareil détachement de tout intérêt. . . .

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Il sembla à M. de Vandières qu'il y avait, dans ce peu de mots, comme un doute, une arrière-pensée peut-être. En tout cas, c'était presque un interrogatoire.

Vandières et Marguerite échangèrent un regard.

Que lui répondre ? Fallait-il l'instruire de leur amour d'autrefois, si vite déçu ? A quoi bon ? Comprendrait-il ?

Ils se turent, laissant la question sans réponse. Mais Marguerite, dont l'âme singulièrement surexcitée avait à chaque instant des presciences de l'avenir, Marguerite pensait :

—Ce qu'il ne me demande pas aujourd'hui, il me le demandera plus tard. Quo lui dirai-je ? et que croira-t-il ?

Elle voulut l'éloigner. Elle eût désiré rester seule avec M. de Vandières.

En cette agonie de son cœur, elle avait presque résolu de s'ouvrir à lui et de tout lui révéler, afin de lui demander conseil. Et peut-être qu'il ferait luire un peu de lumière dans les horribles ténèbres où elle se trébuchait, pauvre créature désemparée et tremblante, dont les yeux éperdus imploraient, d'instinct, la pitié de tous.

—Laisse-nous, Gérard ! avait-elle dit.

Mais il manifesta une surprise inquiète.

—Pourquoi, mère ? Ne puis-je donc pas entendre ce que vous allez dire ?

Elle n'osa plus le renvoyer. Déjà, sur elle, pesait, comme elle devait peser sur toute sa vie, la tyrannie de l'épouvante. Elle redoutait son fils. Alors, contenue par la présence de Gérard, elle ne fit aucun aveu.

La visite de M. de Vandières, ce jour-là, fut courte. Mais il revint. Il avait trouvé Marguerite si accablée, si affolée, qu'il ne voulait point l'abandonner à elle-même. Et même, en la voyant ainsi, un doute lui était venu, une inquiétude aussi ; car, il se demandait :

—Pour qu'elle soit si accablée, est-ce qu'elle se trompait elle-même en me trompant ? Si indigne qu'il fût, n'aimait-elle point son mari ?

Mais il repoussa cette pensée. Il avait foi dans la loyauté de ce cœur. Douter de Marguerite, c'était douter de tout, de la probité, de la franchise, de Dieu !

En leurs entretiens, pendant les jours qui suivirent la catastrophe, aucune allusion ne rappela les amours passées. Auprès de ce cadavre, cela leur eût semblé une profanation. Du reste, comme s'il avait deviné un secret entre cet homme, hier encore inconnu pour lui, et sa mère, Gérard était presque toujours en tiers dans leurs entrevues. Et, s'il ne se trouvait là, Marguerite le savait non loin, prêt à surgir tout à coup, le visage pâli, les yeux interrogateurs.

Elle n'avait pas eu le courage de faire à Vandières son aveu dès le premier jour, pas plus qu'elle ne l'avait pu devant M. Delangle. Et toutes les heures qui fuyaient semblaient ajouter à sa faiblesse, à ses irrésolutions.

Après avoir voulu, après en avoir pris la grande résolution, lorsque Vandières était absent, elle redevenait lâche lorsqu'il se présentait.

C'était si terrible aussi, un pareil aveu ! A cet homme qu'elle aimait, qu'elle avait aimé depuis sa presque enfance, d'un amour si noble et si chaste !

Puis, une autre crainte la retenait aussi : Lui révéler la vérité, ce n'était pas seulement lui causer une souffrance mortelle, c'était le jeter, ainsi qu'elle-même s'y trouvait, dans l'alternative douloureuse ou de se taire et de laisser peser une accusation grave sur la tête d'un innocent, ou de conseiller à Marguerite de tout dire !

Alors, tout dire, c'était le nom de Gérard livré aux scandales... Tout dire, c'était Gérard sachant sa mère coupable ? Était-ce possible ? Et M. de Vandières hésiterait, reculerait. Et en lui révélant tout, elle faisait de l'officier son complice en quelque sorte, puisque, partageant son terrible secret, il n'en avertissait point la justice ! Alors, elle se tairait !

Mais M. de Kérunion ? Pourquoi les gardait-on ? Est-ce qu'on n'allait pas bientôt leur rendre la liberté ?

Et tous les matins, son premier soin était de faire monter les journaux dans lesquels elle cherchait fiévreusement les nouvelles de l'enquête.

Quelle joie infinie, intraduisible, si elle avait vu leur mise en liberté ! Mais rien ! Cette joie lui était refusée !

Elle repoussait les journaux toute frémissante... et de grands gestes de ses mains, écartant de ses yeux des choses qu'elle seule pouvait voir, trahissaient sa pensée secrète ; l'effroi de ces deux accusés mis en jugement, passant en cour d'assises et condamnés !

Condamnés peut-être... Peine infamante ? Et condamnés pour elle, à cause d'elle !

Elle sanglotait alors à cette idée, murmurant :

—Oh ! mon Dieu, épargnez-moi ! Epargnez-moi !

Et elle attendait.

Mascarot, un matin, lui dit :

—Madame, je viens du palais. J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

Tout à coup elle eut une espérance folle, éclatant malgré la présence de son fils. Elle jeta un cri. Gérard, qui lisait, releva la tête.

—Enfin, on les a mis en liberté, n'est-ce pas ? on a reconnu leur innocence ?

Mascarot, impassible, sans manifester aucune surprise :

—Non, madame. L'enquête est terminée. Le dossier de l'affaire a été renvoyé par le juge à la chambre des mises en accusation...

—Mon Dieu !

—M. de Kérunion et Jordanet passeront aux assises dans quinze jours !

—Aux assises ! aux assises ! fit-elle par deux fois, paraissant interroger, comme si elle n'avait pas compris ce que cela voulait dire.

Puis, elle baissa la tête, et dans un geste désespéré joignit les mains. Gérard s'avança :

—On jurerait, mère, à t'entendre, que cela te fait de la peine et que ces deux hommes, dont l'un est l'assassin de mon père, t'inspirent plus que de l'intérêt, presque de la pitié.

Gérard était là. Elle l'avait oublié ! Elle se redressa. Toujours, nous l'avons dit : la tyrannie de l'épouvante.

—C'est vrai, dit-elle, de la pitié... car ces deux hommes sont innocents.

—Qu'en sais-tu, mère ? Et si tu sais quelque chose pourquoi le cacher ? N'est-ce pas ton devoir de le dire ?

Elle se tut. Elle était si émue qu'elle allait se trahir. Mascarot, très détaché de tout ce qui se disait, semblait n'y apporter aucune attention.

—Je ne sais rien, mon fils, dit-elle.

—Alors, mère, pourquoi les défends-tu ?

—Quelque chose me dit que la justice s'égare et frappe deux innocents.

—C'est le jury qui décidera, mère, s'ils sont innocents ou bien s'ils sont coupables.

Mascarot salua respectueusement et sortit, raide, la tête haute. Marguerite, faible, les yeux brûlés de fièvre, murmura :

—Gérard, comme tu m'as parlé durement !

Il se précipita à ses genoux, sans pouvoir retenir ses sanglots.

—Pardon, mère, pardon ! Je souffre tant, si tu savais !

Dans le courant de la journée, René Lemayeur arriva. Il avait obtenu quelques jours de congé et venait les passer auprès de sa marraine.

Il était dans une surexcitation fiévreuse extraordinaire, depuis que le hasard lui avait révélé le fatal secret. Il savait que Marguerite était coupable ! Ne s'était-elle pas accusée elle-même, en revenant de son évanouissement, lorsque, au comble de l'horreur, elle s'était écriée :

—Je l'ai tué ! Que Dieu me juge et me condamne ! !

Il avait appris par les journaux, les péripéties de l'affaire, et l'accusation qui pesait sur deux innocents.

Mais que pouvait-il faire ? que pouvait-il dire ? Est-ce que ce secret lui appartenait ? Allait-il crier au juge :

—Celle qui a tué, c'est Mme de Savenay, celle qui m'aime comme une mère et à laquelle je dois tout !... celle qui a tué, c'est la mère de Gérard, que j'aime comme un frère !

Non, cela était impossible, cela lui faisait horreur ! Il était condamné au silence, tant que Mme de Savenay ne l'en délierait pas !

Devant la pauvre femme, elle-même, il se taisait : car, parfois des doutes lui venaient et il se disait :

—Vraiment, est-ce bien elle ? ai-je bien entendu ?

M. de Vandières arriva en ce même jour. Et dans le courant de l'après-midi, Josette entra au salon et s'approcha de sa maîtresse :

—Madame, dit-elle, j'ai eu beau dire que madame ne recevait pas, que madame était malade, il y a là, dans l'antichambre, des personnes qui insistent pour être introduites.

—Je ne veux pas les recevoir.

—Je le pense bien... je l'ai dit... d'autant plus que si madame connaissait le nom de ces visiteurs...

—Leur nom ? fit-elle surprise.

—C'est la femme de... de ce... Jordanet.

Marguerite eut un brusque mouvement et devint pâle.

—Sa femme, avec ses fils... et ses filles...

—Que veulent-ils ?

Ils désirent voir madame, je ne sais pourquoi, mais ce que je sais, par exemple, c'est qu'ils sont tristes ! tristes à faire pleurer, les pauvres gens ! Rien qu'à les voir, allez, on est sûr que si cet homme a tué monsieur, sa famille n'a pas trempé dans ce crime.

Marguerite reculait, effarée.

—Je ne veux pas les voir, je ne veux pas, je ne veux pas.

—Alors, je vais les renvoyer.

—Oui, oui, tout de suite... tout de suite...

Josette allait obéir, mais tout à coup apparurent à la porte du

salon les visiteurs annoncés. Ils avaient entendu les derniers mots, sans doute, car ils eurent le même geste de supplication ardente, mains jointes et pliant les genoux. Et la plus âgée des femmes dit :

—Écoutez-nous, madame, par pitié... Nous ne sommes pas de malhonnêtes gens... écoutez-nous !

Josette interrogea du regard Mme de Savenay. Marguerite lui fit un signe. Josette sortit.

La femme de Jordanet était grande et maigre. Son teint jaune trahissait un état maladif qu'accusait encore une allure languissante et fatiguée. Elle se voûtait légèrement, comme cassée à la taille ; l'air honnête et doux, les yeux, qui avait dû être fort beaux, craintifs et suppliants. Elle tenait par la main, semblant ainsi, dans sa faiblesse, chercher une protection dans un être plus robuste et plus jeune, sa fille Louise, âgée de dix-huit ans environ, aux traits fins et réguliers, brune avec de larges yeux couleur d'acajou clair, brune avec des cheveux de bronze dont les deux nattes tressées lui tombaient lourdement dans le dos, plus bas que les genoux.

Derrière elles, à l'écart, sombre et le front baissé, un tout jeune homme, Médéric, frère de Louise, de taille moyenne, râblé, maigre, presque laid, mais d'une laideur sympathique, avec sa figure osseuse, la peau collée sur les os, et les yeux noirs énergiques et brillants.

Médéric et Louise restèrent sur le seuil avec Jean, le fils aîné de Jordanet, et Camille sa seconde fille.

Mme Jordanet, seule, fit quelques pas vers Marguerite.

—Pardon, madame, de me présenter ainsi devant vous et d'avoir presque forcé votre porte. C'est que, voyez-vous, nous sentons bien que si personne ne nous vient en aide nous sommes perdus. Il fallait du courage, allez, pour monter chez vous, d'abord parce que nous étions sûrs de n'y pas être bien reçus, puisque vous devez partager l'opinion de la justice et croire mon pauvre mari coupable de l'assassinat du vôtre ; ensuite parce que la première cause de notre malheur, c'est vous... c'est votre mari... et les difficultés que Jordanet a rencontrées à se faire rembourser... Vous le savez bien... Même si mon pauvre homme était coupable il serait pardonnable encore... Mais il est innocent... Tous ceux qui le connaissent en sont sûrs... Il faut être fou pour croire qu'il pouvait commettre un crime pareil... lui... un ancien soldat si brave... un père si bon... si honnête... ne buvant pas, ne se dérangeant pas, aimant son intérieur, adorant ses enfants...

Elle s'assuya les yeux.

Marguerite ne trouvait rien à lui répondre, la laissait parler. Tout ce qu'elle voyait là, c'était son œuvre. Une horreur d'elle-même la prenait. Mais déjà, ayant reculé plusieurs fois devant le terrible aveu, elle ne se sentait plus la force de s'y résigner.

Elle était allée trop loin, puisqu'elle avait attendu jusque-là. Quand même, une derrière résolution montait en elle, dans un remords de tant de catastrophes et cette résolution était — suprême délai qu'elle se donnait, avec l'arrière-certitude qu'elle n'en profiterait pas — de tout dire au tribunal si Jordanet était condamné ! Elle ne le laisserait pas s'en aller au bagne, bien sûr, à cause d'elle ! Elle y prendrait sa place. Alors, se croyant bien résolue, elle laissait aller les choses.

—Madame, disait la mère, c'est parce que nous sommes bien convaincus de l'innocence de mon mari que nous avons eu le courage de nous présenter devant vous et de soutenir votre regard, d'assister à votre deuil. Nous comprenons que vous soyez triste. Et pourtant votre tristesse n'est pas à comparer avec la nôtre. Ce qui est fait est fait. C'est un grand malheur, mais ce malheur ne peut pas retomber sur votre enfant. Au contraire, on vous plaindra, on le plaindra. Et vous trouverez partout des mains tendues qui vous protégeront. Tandis que nous, madame, nous ! Nous sommes de pauvres gens, des gens de rien dont on ne se préoccupe guère. Que Jordanet soit condamné, qu'importe ! Qu'on l'envoie à la guillotine ou en Nouvelle-Calédonie, qui songera seulement qu'on vient d'accomplir, en le châtier ainsi, lui qui n'a rien fait, une chose abominable ? Personne ! Et s'il n'y avait que cela, madame, s'il n'y avait que cela ! Mais ce n'est pas tout !

Devant le silence de Marguerite, ce fut M. de Vandières qui parla. Il le fit avec douleur, compatissant à ces peines dont il avait la longue expérience et qu'il était appelé si souvent à consoler.

—Madame, votre démarche auprès de Mme de Savenay ne fait que renouveler son chagrin et restera sans résultat. Madame de Savenay ne peut rien pour votre mari. Elle ne l'a pas accusé. Elle n'a rien fait pour attirer sur lui les soupçons. Au contraire, elle croyait au suicide et non au meurtre. Elle fut détrompée. Songez, madame, qu'elle ne peut guère, devant l'accusation grave qui pèse sur Jordanet, intercéder pour lui... Cela semblerait étrange, inexplicable. Cela ne pourrait être compris que si Mme de Savenay produisait quelque preuve en faveur de votre mari. Si cette preuve existait, elle eût été produite depuis longtemps. La famille de la victime est la dernière qui voudrait implorer pour le meurtrier. Retirez-vous, madame, cela vaut mieux.

—Monsieur, oh ! monsieur, pardonnez-moi d'insister. Mon mari, je vous le jure, est innocent. S'il est condamné, ce sera un crime,

oui, monsieur, un grand crime et qui aura des conséquences redoutables... Qui est-ce qui voudra de nous ? Où nous prendra-t-on ? Lorsque nous dirons qui nous sommes, nous aurons beau crier que le pauvre condamné est innocent, on se moquera de nous. Nous ne serons plus que la famille du forçat... et l'on nous chassera. On a beau dire, les fautes des pères retombent sur les enfants. Moi, je suis malade et ne puis guère m'occuper au dehors. Je me sens juste assez de force pour entretenir notre pauvre ménage. Louise et Camille sont adroites de leurs mains mais trouveront-elles de l'ouvrage ! Quelle vie va-t-on leur faire, désormais ? Est-ce que cette vie sera soutenable ? Des filles de forçat ! Comprenez donc !

René regardait Louise si adorablement jolie, si triste, et dont le visage était inondé de larmes. Il y avait entre eux une sorte de rapprochement instinctif, car c'était lui que regardait la jeune fille, lui qu'elle implorait, de lui qu'elle attendait un mot d'espérance sans savoir pourquoi. Et la mère, doucement, continuait, sur un ton un peu monotone :

—Le seul sur lequel je pourrais compter, malgré sa jeunesse, c'est mon fils Médéric, excellent ouvrier mécanicien et dur à la peine. Même on venait de lui trouver un poste important dans un atelier de construction de bicyclettes, avec quatre cents francs par mois. C'était la fortune. Quand on a connu l'accusation lancée contre le père, on l'a remercié. Vous pensez ! On ne confie pas les travaux d'une grande maison et des intérêts si graves au fils d'un homme qui sera peut-être guillotiné dans quinze jours ! C'est le commencement de la misère, cela sûrement. Et le reste viendra... oui, viendra vite, car Médéric sera pris par son service militaire. Mes filles et moi, nous resterons seules pendant un an, et si Dieu nous abandonne, nous sommes perdues.

Pendant ce discours, Jean, sur qui sa mère paraissait si peu compter, gardait le front baissé, le rouge de la honte au visage. Les yeux de Louise, dans ceux de René, répétaient :

“ Nous sommes perdues ! ”

René troublé par une impression nouvelle, jamais ressentie, René, le cœur soulevé, gros de sanglots, triste de cette tristesse, René murmurait :

—Comme elle est belle ! et comme elle a l'air malheureux ! Et son père est innocent ! Et je pourrais le sauver !

Marguerite demanda d'une voix faible et entrecoupée :

—Madame, que puis-je faire pour vous ? Parlez ! Monsieur de Vandières vous l'a dit, ma situation vis-à-vis de vous est bien délicate... Toute intervention de ma part exciterait la surprise...

Madame Jordanet l'interrompit :

—Et pourtant, madame, ce que je suis venue implorer de vous, c'est votre intervention. Oui, je l'ai dit. Ah ! malheure, si vous aviez, comme nous, la conviction de l'innocence de mon mari, et si vous alliez trouver les magistrats en leur disant : “ Je suis la femme de l'homme qui a été assassiné... Et je viens vous demander votre pitié pour l'homme que vous accusez d'avoir assassiné. Cet homme ne peut être coupable. Protégez-le ! ” Si vous, femme de la victime, si votre enfant, fils de la victime, si tous deux, vous et lui, parliez de la sorte en faveur de l'accusé, il ne se trouverait pas un homme, aussi bien parmi les juges que parmi les jurés, pour être plus incrédule que vous. Et mon mari serait sauvé. Voilà pourquoi, madame, nous sommes venus vous trouver. C'est pour vous demander cela ! Et ne croyez pas, comme on vous le disait tout à l'heure, que votre démarche paraît surprenante. Pourquoi cela ? Personne, au contraire, n'entendra sans émotion la défense de Jordanet tombant de vos lèvres ! Ah ! croyez-moi, madame, croyez-moi, nous sommes bien désespérés, et si vous nous refusez cela, nous ne reverrons jamais plus celui que nous aimons parce qu'il était la bonté même, et que nous respectons aussi parce qu'il était loyal !

La mère se laissa tomber sur une chaise. Elle se sentait devenir faible. Louise et Camille s'empressèrent autour d'elle, lui prirent les mains, embrassèrent son front couronné de cheveux gris, en l'appelant :

—Mère ! mère chérie !

Médéric n'avait pas fait un mouvement depuis le commencement de la scène. Jean, aussi, restait sombre.

Médéric regardait de son regard énergique tous ceux qui étaient là, semblant même ne pas écouter Mme Jordanet. Mais lorsque celle-ci eut fini de parler et qu'elle fut prise de cette faiblesse, ses yeux noirs s'abaissèrent lentement sur la mère, et soudain s'élevèrent singulièrement.

Il parut deux larmes sous les cils. Les larmes furent refoulées. Et le jeune homme redevint immobile et comme indifférent. Lui aussi croyait en l'innocence du père.

Trop fier pour implorer, Médéric était prêt à supporter, tête haute et orgueilleux, la condamnation injuste qui menaçait le prisonnier. Toutefois, il avait voulu accompagner sa mère, qu'il adorait. Mais sachant sa démarche inutile, obstinément il se taisait. Marguerite, éperdue, ne pouvait répondre. Et, machinalement, elle

tourna les yeux vers M. de Vandières. Ce fut encore lui qui intervint.

—Je crois interpréter la réponse de madame de Savenay, dit-il, en vous assurant qu'elle n'hésiterait pas à vous être utile s'il était en son pouvoir de le faire. Je pense, comme vous, que son intervention serait bonne, mais cette intervention n'est possible que si elle est basée sur quelque indice, sur quelque preuve que madame de Savenay apporterait à la justice. Pouvez-vous nous donner cette preuve ?

—Hélas ! monsieur, nous ne savons rien. . . .

—Rien !

—Nous ne pourrions répéter que des choses connues. Mon pauvre mari est rentré chez nous en disant : " Enfin, je les ai, mes quinze mille francs. Ce n'a pas été sans peine." Et il nous a raconté que pour ne pas manquer M. de Savenay quand celui-ci reviendrait, et pour qu'on ne lui refût pas la porte, il avait eu l'idée de se cacher. Et tout à coup, en jetant les billets de banque sur notre table, il s'est aperçu que la liasse était bien grosse pour contenir quinze billets de mille francs. Il a vu l'erreur et il est accouru aussitôt pour la réparer. Mais vous savez cela, on a dû vous le dire et vous dire aussi qu'ayant devant lui une valise pleine d'un million en billets de banque, s'il avait été malhonnête homme, il en aurait pris des liasses et des liasses, une vraie fortune. . . Et c'est tout.

—Si Mme de Savenay allait trouver les juges pour leur dire que votre mari est innocent, on lui répondrait : " Prouvez-le-nous ! " Comment le pourrait-elle ?

—Oh ! monsieur, il est innocent, nous vous le jurons !

—Cela se peut, après tout, madame, mais croyez-moi, laissez Mme de Savenay à sa tristesse, à son deuil cruel, ayez confiance en la justice.

—Non, monsieur, non, nous n'avons pas confiance.

Elle se leva péniblement.

—Notre dernier espoir est évanoui. Venez, mes enfants.

Tous se dirigèrent vers la porte.

Instinctivement René fit un pas vers Louise. Et Louise, les yeux humides, le regardait encore, à ce moment-là.

Elle parut attendre de lui quelque chose. Mais René se tut. Que pouvait-il faire et que pouvait-il dire ? Il détourna les yeux.

Louise baissa la tête et pâlit un peu. A partir de ce moment, elle ne le regarda plus, quoi qu'il fit.

Les pauvres gens sortirent, désespérés.

René les laissa partir. Mais quand la porte fut refermée, il s'esquiva, et dans le salon voisin, il alla, auprès de la fenêtre, suivre le plus loin qu'il put Louise qui s'en allait, ayant à son bras sa mère chancelante.

Ils traversèrent la chaussée de la rue Daunou, se dirigeant vers le marché Saint-Honoré, Médéric en avant, marchant la tête basse.

Ce fut sans doute le hasard, mais tout à coup, comme attiré invinciblement par quelque pensée qui la reportait en arrière, Louise s'arrêta et leva les yeux vers les fenêtres du deuxième étage, qu'elle embrassa d'un coup d'œil. Le rideau de l'une de ces fenêtres retomba.

Mais elle avait vu René et son cœur battit. Et la mère sentit le bras de sa fille trembler un peu.

—Qu'as-tu, mon enfant ?

—Rien, mère.

Médéric eut un geste découragé.

—Quand le malheur s'abat sur de pauvres gens comme nous, dit-il, il ne fait jamais de demi-besogne.

XI

Le Serment de Médéric

Médéric n'espérait pas ; mais après avoir une première fois manifesté son peu de confiance, il n'avait plus rien dit. A quoi bon attrister, avant, sa mère ? Il serait bien temps de la consoler, après.

Jordanet, se sentant innocent, même d'une mauvaise pensée, gardait en la justice une foi inébranlable.

—Il n'est pas possible que l'on me condamne, disait-il à son avocat, toutes les fois que celui-ci allait le visiter.

L'avocat avait pris connaissance du dossier. Malgré tout ce qu'il y avait d'obscur dans cette enquête et d'inquiétant pour Jordanet, il n'était pas loin de penser que son client ne mentait pas en affirmant son innocence. Mais alors, puisque les médecins étaient catégoriques et puisqu'il fallait écarter l'idée du suicide, où était le meurtrier ? Était-ce M. de Kérunion ?

Le jour des assises arriva.

Mme Jordanet, Médéric et Jean, Louise et Camille, perdus dans le public, assistèrent aux débats, le cœur serré, repris de leurs incer-

titudes et de leurs terreurs, maintenant que le dénouement approchait.

Jordanet, dont la bonne figure n'avait trace d'aucune émotion, répondit avec beaucoup de calme aux questions qui lui furent posées. Son avocat le défendit avec une éloquence pénétrante.

Jordanet écoutait, bouche béante, ces belles paroles. Et de temps en temps, il se retournait vers les gardes, derrière lui, et leur disait avec un geste entendu :

—Hein ! c'est rudement tapé, tout de même ! il me soigne !

Hélas ! Le jury rapporta son verdict. M. de Kérunion avait été déclaré non coupable à l'unanimité. Jordanet, coupable, avec circonstances atténuantes. Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

D'abord, quoique ayant fort bien entendu, Jordanet ne saisit pas. Il restait là, debout, bouche béante, regardant le président des assises.

.. Qu'est-ce qu'il a dit ? qu'est-ce qu'il a dit ?

On dut le lui répéter. Alors, abîmé comme par un coup de massue, il retomba sur son banc, et dans cet effondrement, il ne trouva qu'un mot pour manifester sa colère, sa douleur, la révolte de son honnêteté méconnue par la plus terrible des injustices.

—Ah ! mince ! Vingt ans !!! Ah ! mince !

On crut qu'il était enchanté et que ce châtement lui paraissait peu de chose. Les gardes, en l'emmenant, lui disaient :

—Vous êtes veinard, hein ! L'avocat vous a sauvé la perpétuité !

Et dans cet écroulement, il n'avait même point songé à adresser vers sa famille un dernier regard d'adieu.

Atterrés la mère et les enfants n'avaient pas la force de se lever. Ils pleuraient, étouffant leurs sanglots dans leurs mouchoirs. Sombre et les yeux secs, Médéric avait un sourire navré :

—Je le disais bien ! Il fallait s'y attendre.

Mais deux choses l'avaient frappé, durant ces débats. La déposition de M. de Vandières avait été accablante pour Jordanet. Celle de Mascarot n'avait pas été moins grave. Il avait noté cela dans sa mémoire. Et lorsqu'il avait pu embrasser son père, il lui avait dit :

—Père ! si loin que tu sois, je te vengerai !

Jusqu'au dernier moment, Médéric avait voulu l'encourager de sa présence.

Jordanet l'avait vite reconnu, au milieu du public, et les yeux du fils lui disaient que son respect n'avait pas diminué et que son amour filial avait grandi. Et Jordanet le remerciait d'un sourire triste.

Le brave homme, au cri de son enfant de prédilection, avait répondu :

—Oui, mon fils, tu me vengeras ! Je suis innocent. Je ne te dirai pas que je connais le coupable. Non. Mais je te dirai ceci : j'ai surpris jadis Mme de Savenay, alors qu'elle était jeune fille, entre les bras de M. de Vandières. Ils étaient amant et maîtresse. Pour moi, c'est l'un des deux qui a fait le coup. Si je me trompe, M. de Vandières n'épousera pas Mme de Savenay. Alors, cherche ailleurs. Mais si j'ai raison, dans un an, l'amant et la maîtresse seront mari et femme. Alors, venge-moi !

—Je ne l'oublierai pas, père !

Ce fut Mascarot qui vint annoncer la nouvelle à Marguerite. Lorsqu'il entra, elle était avec René et Gérard.

Marguerite s'élança vers lui :

—C'est fini ? demanda-t-elle d'une voix brève et alourdie.

—C'est fini, oui, madame.

—Eh bien, acquitté ? Acquitté ? n'est-ce pas ?

—M. de Kérunion, oui, madame. . . mais Jordanet. . . .

—Eh bien ? condamné ? fit la pauvre femme avec un cri affreux.

—Condamné à vingt ans de travaux forcés.

Marguerite sentit la terre se dérober et roula évanouie.

Gérard, les yeux mauvais, le regard dur, la considéra un instant, un soupçon au fond du cœur, et murmura :

—Mon Dieu ! que se passe-t-il ? que croire ? que croire ?

Il ne voyait pas René, qui, horriblement pâle, René qui savait tout et que son affection condamnait au silence, il ne voyait pas René qui, tout à coup chancelant, la jambe fauchée, tombait comme foudroyé, auprès de la pauvre femme.

XII

Suprême entrevue

La première pensée de Mme Jordanet avait été de demander l'autorisation de suivre son mari en Nouvelle-Calédonie, afin d'être là, toujours auprès de lui, pour le consoler de cette condamnation. Certes, elle serait partie malgré le mauvais état de sa santé.

L'administration donne aisément ces permissions aux femmes des

condamnés, même moins intéressantes que Mme Jordanet. Mais une pensée la retint : ses filles ! Que deviendraient Louise et Camille, au milieu des dangers de la vie parisienne ? Camille surtout, à peine âgée de seize ans, et si jolie, si gracieuse, si séduisante ! Mme Jordanet ne pouvait compter longtemps sur ses fils. L'aîné, Jean, paresseux et insubordonné, n'avait voulu apprendre aucun métier, et d'ailleurs il allait être appelé, l'année suivante, à faire son service militaire. Médéric, âgé de dix-neuf ans, était un modèle de travailleur et venait, par une chance inespérée, d'entrer comme ouvrier dans une importante fabrique de bicycles de la rue Saint-Jacques. Certes, le brave garçon se priverait de tout plaisir pour aider sa mère et sa sœur : mais, de même que Jean, il ne pouvait échapper à la loi commune.

La pauvre femme avait dû fermer l'atelier de serrurerie où son mari avait lutté vainement contre la concurrence.

Les quinze mille francs que le condamné s'était, pour son malheur, fait rembourser par de Savenay, avaient à peine suffi à combler le passif.

Au moins, le condamné partirait-il du bagne le front haut. On avait beau le plonger dans un abîme d'infamie, il quitterait la France sans devoir un sou à personne. Il avait été le premier à dire à sa femme, hésitante entre le devoir et la cruelle nécessité :

— Paye tout le monde. S'il vous reste la santé, vous trouverez toujours à vivre tant bien que mal. Quant à Jean, il faudra bien qu'il se décide à gagner sa vie. Je ne serai plus là pour lui sauver la mise, comme autrefois, et j'espère que vous n'aurez pas la faiblesse de partager votre pain sec avec lui.

Et celle qui désormais, pouvait se considérer comme veuve, s'était démunie de tout son argent pour lui obéir. Sacrifice qui lui sembla d'autant plus dur qu'elle aurait pu, avec les quinze mille francs, aller s'établir avec ses enfants, tout là-bas, à la Nouvelle !

Malgré son dévouement elle songeait encore au départ ; mais elle était décidée à ne donner suite à ce projet qu'avec la permission de Jordanet.

Mme Jordanet obtint la permission de visiter son mari à Mazas, la veille du jour où il devait être dirigé sur Toulon, et de là vers la Nouvelle-Calédonie. Elle s'y rendit, accompagnée de ses quatre enfants.

Cette malheureuse famille fut admise à parler avec le condamné, à travers un grillage, sous la surveillance d'un agent. Le premier mot de la mère fut :

— Veux-tu que je parte quand même avec toi ? Jean et Médéric veilleront à tour de rôle sur leurs sœurs. Ton innocence ne saurait tarder à être reconnue et nous nous retrouverons bientôt tous ensemble.

Jordanet se récria avec véhémence :

— Non, non, il ne faut pas ! Tu ne peux quitter nos filles ! A qui les confierais-tu ? Nous n'avons personne ! Et qu'est-ce qu'elles deviendraient ? Pense donc ! Ah ! si tu étais seule ! Je ne dis pas ! Tu viendrais, et là-bas peut-être qu'avec le temps nous finirions par retrouver un peu de tranquillité. Non, non, ma pauvre femme, tu ne peux songer à m'accompagner... Laisse-moi... Oui, je serai malheureux... Oui, je m'en vais, désespéré, plein de colère et plein de rage... Du moins, je saurai que tu veilleras sur nos filles et cela me consolera...

Elle dit très bas, en essayant ses yeux :

— Et moi, j'ai peur.

— Peur ?

— Oui, j'ai peur pour nous ; j'ai peur pour toi.

— Ces grands malheurs-là, vois-tu, ça entraîne toujours d'autres malheurs... Nous autres, ici, nous allons nous entendre reprocher partout ta condamnation, ce qu'on appelle ton crime, mon pauvre homme... et tes enfants seront plus d'une fois humiliés... Mais ce n'est pas tout...

— Qu'est-ce que tu penses, voyons !...

— Qu'est-ce que tu vas devenir, toi, là-bas ? Je te connais... tu es bon, tu es honnête... Mais sais-tu, peux-tu dire ce que vingt ans de bagne, au milieu de ces voleurs, de ces escrocs, de ces assassins, vont faire de toi ?

Jordanet appuya sa tête dans ses grosses mains.

— Il est certain que je vais me trouver dans une singulière compagnie dont je n'ai guère l'habitude. Mais va, sois tranquille, et prie le bon Dieu, auquel tu crois peut-être encore, toi, mais auquel je ne crois plus, depuis ma condamnation, prie-le de nous conserver encore vingt-ans. Tu me retrouveras... vieilli, ma pauvre femme, mais t'aimant toujours et toujours digne de toi.

Elle soupira. Elle le savait faible, elle savait surtout qu'il ne se résignerait pas et ce pauvre brave homme emportait en lui contre tout le monde une sourde et profonde rancune. La rancune, sœur de la haine. La haine, germe de tant de fautes.

— Ecoute, dit-elle, n'oublie jamais que tu as laissé en France des enfants qui t'adorent, n'oublie jamais que si tous te croient coupable, nous autres, nous savons que tu es innocent. N'oublie jamais ta

Louise, ta Camille. Reste ce que tu es... Souffre en silence... Pense à nous et ne te révolte pas !

Les enfants s'étaient tus pendant que le père et la mère discutaient ces graves questions.

Louise et Camille pleuraient silencieusement. Jean baissait la tête, honteux de l'impuissance où l'avait mis son esprit indiscipliné, sa fainéantise. Médéric, lui ne perdait pas un mot du suprême entretien.

Cet adolescent, mûri par le malheur, imposait déjà par la gravité et l'intelligence que reflétait son regard. Une ride précoce, entre les deux sourcils, le vieillissait au point de le faire paraître plus âgé que son frère. Maigre et nerveux, il avait l'aspect du petit homme capable de concentrer sa volonté et d'agir avec une indouptable énergie.

Un silence, troublé seulement par les sanglots étouffés des jeunes filles, suivit les derniers mots de Mme Jordanet : " Pense à nous et ne te révolte pas ! "

Médéric se permit, le premier, d'adresser la parole à son père :

— Pense à nous et donne-nous les moyens de te faire rendre enfin justice.

Il parlait d'un ton ferme où on sentait presque un reproche pour la mollesse avec laquelle le condamné s'était défendu devant ses juges.

— Ces moyens, répondit Jordanet, je les ai tous épuisés.

— J'en doute, reprit Médéric, et j'estime que tu as eu trop de ménagements pour certaines personnes.

Jean releva la tête. Les deux sœurs avaient essayé leurs yeux et regardaient alternativement Médéric et son père. La mère approuvait par son silence. L'agent, préposé à la surveillance de cette suprême entrevue, se rapprocha de Médéric. Ce dernier se tourna vers lui, disant :

— Vous faites une triste besogne. Vous voyez pourtant bien que nous avons à parler de choses qui ne vous regardent pas. Mettez-vous à notre place ; imaginez-vous que c'est votre père qui est là, derrière ce grillage, et qu'un étranger vous surveille, épie vos moindres mots pour les livrer à une aveugle justice.

L'agent avait la physionomie d'un brave homme obligé, par devoir, de remplir une fonction pénible. Il se recula, sans faire aucune observation, jusqu'à une large fenêtre donnant sur le préau où des prisonniers se hâtaient de prendre l'air.

— Père, dit Médéric, n'as-tu donc pas trouvé étrange la générosité du colonel de Vandières à l'égard de Mme de Savenay ?

— Certes, répondit Jordanet ; mais qu'en conclure en ma faveur ?

— Pourquoi n'as-tu pas dit aux assises ce que tu m'as révélé après ta condamnation ?

— Mon enfant, cela ne m'aurait servi, aux yeux des honnêtes gens qu'à me faire passer pour un vil délateur. Du reste, je n'aurais rien pu dire de précis ; encore moins appuyer sur des preuves mes allégations.

Jordanet affectait un calme que démentait le tremblement de ses lèvres et les regards douloureux qu'il jetait sur ses filles adorées, sur sa noble femme.

L'agent s'était rapproché de nouveau.

— Vous n'avez plus que cinq minutes, dit-il.

Et il retourna à la fenêtre.

— Ne perdons pas notre temps, dit Jordanet, en regrets superflus. Je me suis défendu par tous les moyens en mon pouvoir. Je n'avais pas à faire des insinuations sur les gens dont tu parles. Elles n'auraient rien prouvé contre eux et leur peu de vraisemblance m'eût été plutôt nuisible. Ce serait à recommencer que je n'agisais pas autrement.

— Moi, fit Médéric, je ne les perdrai pas de vue, ces gens. Malheur à eux si !...

Il n'acheva pas. Le père l'avait interrompu, d'un geste d'autorité :

— Patience, Médéric. Pour l'instant, tu as besoin de toutes tes forces jusqu'à ce que tes sœurs soient casées. Car vous allez vous mettre à l'œuvre, mes filles. Nous vous avons beaucoup trop gâtées jusqu'ici. Toi surtout, Camille ! Il ne faudra plus songer aux rubans, aux fanfreluches. Vous vous placerez toutes deux, le plus tôt possible ; mais si vous ne trouvez pas à vous utiliser dans le commerce, eh bien, vous entrerez en condition ; il faudra s'y résigner.

Louise se hâta de rassurer le père.

— Sois tranquille, dit-elle, Camille et moi, nous y avons déjà pensé. Notre résolution est prise.

Jordanet lança un regard sévère à Jean.

— Et toi, dit-il, que vas-tu faire ?

— Je travaillerai, répondit le jeune homme.

Il parlait avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle.

— A quoi ? demanda Jordanet.

— Je prendrai ce que je trouverai.

— Et tu n'auras guère de choix. Voilà ce que c'est que d'avoir fait la mauvaise tête. A quoi es-tu bon ? à débiter une chansonnette au cabaret et à te faire applaudir pour ta facilité et ta mémoire.

Encore si tu étais capable de tirer partie de ta voix ; mais tu n'as jamais voulu apprendre la musique : maintenant, il est trop tard.

Médéric intervint en faveur de son frère.

—Aie confiance, dit-il au père ; Jean est plein de bonne volonté.

—Je ne lui demande, dit Jordanet, que de faire un bon soldat : mais j'en doute, jamais il ne pourra se plier à la discipline militaire !

—Que si ! fit Jean, à qui la honte et l'impatience contenue faisaient monter une rougeur au front. Quand je me croirai malheureux, je penserai à toi et j'accepterai mon sort.

—Bien, mon garçon, et oublie les mots un peu durs que je viens de t'adresser. Médéric et toi, veillez sur vos sœurs, ne laissez manquer de rien votre mère et prouvez, à force de bonne conduite, que le forçat Jordanet avait bien élevé ses enfants. Adieu, chère femme, chers enfants !

Et ne pouvant les serrer contre son cœur, il leur envoya un baiser, de la main.

L'heure était venue de se séparer... peut-être pour toujours.

Mme Jordanet, soutenue par ses fils, redescendit péniblement l'escalier de la prison. Rentrée chez elle, la pauvre femme glissa ces mots à l'oreille de Médéric :

—Tu as bien fait de dire au père toute ta pensée.

XIII

Première Epreuve

Marguerite était retombée dangereusement malade après la condamnation de Jordanet. Elle fut plusieurs mois dans son lit en proie à une fièvre terrible qui mit deux fois, au courant de sa maladie, sa vie en danger.

Gérard, nommé sous-lieutenant au 22^e chasseur, en garnison à Meaux, se trouvait, par un heureux hasard, sous les ordres du lieutenant-colonel de Vandières.

Ce dernier lui donna toute la latitude compatible avec les règlements pour aller voir sa mère à Paris. Il ne l'interrogeait pas au retour ; mais il lisait, comme en un livre ouvert, dans la physionomie si expressive du jeune homme, et quand il le voyait sombre, préoccupé, il se détournait pour lui cacher la douleur qu'il ressentait par contre-coup.

Il s'était fait un devoir de ne pas reparaître chez Marguerite. Il craignait de retarder, par des visites prématurées, une guérison qu'il n'osait espérer et qu'il appelait de tous ses vœux.

Enfin, Mme de Savenay entra en convalescence. Les forces lui revinrent promptement ; mais la plaie de son âme se raviva dans la plénitude de ses facultés mentales. Elle en vint à regretter d'être encore vivante, après l'effroyable tragédie dont elle se croyait l'héroïne.

Les bureaux de la maison étaient fermés depuis la mort de Savenay. On n'avait pu penser à changer d'appartement, à cause de la maladie de la jeune femme.

Rien n'était donc modifié rue Dounon.

L'automne était venu, le vent soufflait fort et chassait la pluie par rafales contre les vitres de la fenêtre derrière laquelle Mme de Savenay, pâle et languissante, était assise.

Gérard se trouvait, depuis plusieurs semaines, retenu à Saint-Germain par les nécessités du service.

Marguerite se trouvait donc seule toute la journée. Et toute la journée seule avec les terribles souvenirs qui, même la nuit, ne lui laissaient pas un instant de repos. Elle n'osait, autour d'elle, s'informer de ces pauvres gens de qui elle rêvait et du malheur desquels elle était la cause.

Qu'étaient-ils devenus ? Comment avaient-ils supporté les infortunes ?

Jordanet, sans doute, avait quitté la France, et il était là-bas, bien loin par delà les océans, seul, désespéré, mêlé à la tourbe des bandits...

Et ses enfants ? Et sa femme ?

Ceux-là aussi la préoccupaient. Mais ces préoccupations, elle ne voulait les confier à personne, à Gérard et à Maxime moins qu'à tout autre.

Elle n'avait pu lire, quelques mois auparavant, les comptes rendus des journaux sur l'affaire Jordanet, puisqu'elle s'était alitée le jour des assises en apprenant la condamnation, mais depuis qu'elle se voyait guérie, elle s'était procuré, sans le dire à Gérard, ces journaux, et les lisait en cachette.

René la venait voir, chaque fois qu'il pouvait obtenir une permission de sortie, ne fût-ce que de vingt-quatre heures.

A chacun des visites de son filleul, Marguerite baissait les yeux devant lui, comme si elle avait conscience qu'il était seul à connaître

l'affreuse vérité. Pourtant, elle avait beau interroger sa mémoire, elle ne pouvait se rappeler si, vraiment, après le meurtre, une parole révélatrice était sortie de sa bouche, en présence du fils Lemayeur.

Le jeune officier dissimulait sous un sourire forcé les tortures que lui faisait éprouver le terrible secret qu'il gardait caché au plus profond de son âme.

Peu à peu, Marguerite se rassura : non, René ne devait rien savoir de précis ; sans quoi, il n'aurait pas montré tant d'amitié à sa marraine ! Un jour, elle poussa la hardiesse jusqu'à lui dire :

—Je voudrais bien savoir... ce qu'est devenue cette malheureuse famille ?

—Les Jordanet ? fit René.

Elle n'avait rien précisé, et pourtant, il comprenait, du premier coup, Marguerite pâlit affreusement.

—Oui, balbutia-t-elle, la veuve Jordanet et ses quatre enfants.

—Je m'en suis inquiété dès les premiers jours, et prévoyant qu'aussitôt guérie, vous m'en parleriez, je me suis renseigné d'avance. Que voulait-il dire par là ? Allait-il lui dicter son devoir, l'obliger à se démasquer ?

Les explications de son filleul achevèrent de la troubler.

—Chère marraine, dit-il, je sais combien vous êtes humaine et charitable, et je n'ai pas douté un seul instant que vous ne tarderiez pas à m'interroger sur les Jordanet.

Et il ajouta, en la fixant d'une façon étrange ;

—C'est cruel, mais c'est ainsi : les fautes des coupables retombent toujours sur des innocents.

Marguerite se cacha le visage dans les mains et éclata en sanglots

—René, fit-elle, il y a d'inexorables fatalités ?

Il l'aimait tant, sa marraine, qu'il regretta d'en avoir trop dit.

—Bref ajouta-t-il, la veuve Jordanet et ses enfants n'ont manqué de rien jusqu'à présent, grâce au courage déployé par Médéric, le plus jeune des deux frères. Ce brave garçon ne se contente pas de faire sa journée d'ouvrier mécanicien. Le dimanche, il donne des leçons de bicycle aux amateurs ; de plus, il a monté un petit atelier où il entreprend, pour son compte personnel, des réparations de vélocipèdes.

—L'ainé ne travaille donc pas ?

—Jean ? Paresseux et insubordonné, il n'avait appris aucun métier. Toutefois, je sais, de source certaine, qu'il n'a pas voulu rester à charge aux siens. Il vit de son côté.

—A-t-il trouvé un emploi ?

—Je l'ignore.

—Il faudra vous en inquiéter.

—Comptez sur moi.

—Et les jeunes filles ?

—Louise ne quitte pas sa mère, dont la santé exige des soins constants. C'est une femme de ménage dans toute l'exception du mot. Elle fera le bonheur de celui qui l'aura pour compagne.

Son visage s'était éclairci soudain. Le sous-lieutenant Lemayeur paraissait heureux de parler de Louise.

—Et l'autre jeune fille ? demanda la veuve.

—Camille ! Oh ! celle-là est malheureusement trop jolie pour son bonheur. Elle n'a pas le charme de Louise ; mais elle fait retourner tous ceux qui la rencontrent. Sa mère l'a placée dans un atelier de modiste ; j'ai grand-peur qu'elle ne lui soit enlevée un jour ou l'autre.

Comme il était renseigné ! un familier des Jordanet n'en aurait pas su d'avantage.

—C'est vrai, soupira Marguerite, les belles filles pauvres n'ont aucune sécurité dans ce grand Paris quand elles sont privées de leur père.

—Médéric veille sur elle, autant que son travail le lui permet ; mais il ne sera pas toujours là.

—Et puis, un frère n'a pas l'autorité du chef de famille.

—C'est malheureusement vrai.

—Mais, René, comment savez-vous tout cela ?

—J'ai chargé quelqu'un de me renseigner.

—Qui donc ?

—Un ancien camarade de collège. C'est un homme discret et sûr ; je puis me fier entièrement à lui ; il ne me trahira pas.

Marguerite ouvrit son secrétaire et en tira un billet de cinq cents francs.

—Je suis moi-même à la veille de me trouver dans la gêne, dit-elle ; mais je tiens à faire un peu de bien à ces pauvres gens, pendant que c'est encore en mon pouvoir.

Elle ajouta, en lui remettant le billet de banque :

—Arrangez-vous de manière à leur faire parvenir cette somme, sans qu'il puissent soupçonner d'où elle vient. Et tenez-moi au courant de leur situation.

—C'est entendu, marraine ; je ne les perdrai pas de vue.

Le sous-lieutenant Lemayeur se retira après lui avoir baisé la main, comme autrefois, sans que sa physionomie trahit aucune arrière-pensée.

XIV

Hésitation

Pendant la longue et cruelle maladie de Marguerite, M. de Vandières s'était contenté, soit de déposer sa carte, rue Daunou, soit d'envoyer prendre des nouvelles.

La convalescente se demandait avec angoisse pourquoi il ne s'était pas encore présenté chez elle. Maintenant qu'elle était rétablie, pourquoi n'accourait-il pas ? Est-ce que l'affreux soupçon de la vérité était né dans son esprit ?

Mais non, cela n'était pas possible ; ce supplice lui serait épargné. Et malgré tout, elle craignait cette première visite ; car, Maxime, dégagé maintenant par la mort de Savenay, avait le droit de lui reparler de son amour.

Maxime n'avait jamais cessé de l'aimer. Elle le savait. Comment allait-elle l'accueillir ?

Non, elle ne serait pas sa femme ? En épousant cet homme, est-ce qu'elle ne ferait pas de lui le complice du meurtre de Savenay ? Elle trouverait des prétextes, sinon des raisons.

Elle rêvait à tout cela, par cet après-midi d'automne, lorsque Josette, qu'elle avait gardée à cause de son dévouement, entra dans la chambre et s'approcha de sa maîtresse.

— Qu'y a-t-il, Josette ? demanda Marguerite.

Silencieusement, la femme de chambre lui présenta une carte. C'était Maxime de Vandières.

Sa première intention fut de répondre qu'elle était trop souffrante pour le recevoir ; puis elle pensa au chagrin qu'il aurait d'être éconduit : que croirait-il ? Méritait-il d'être ainsi traité comme un inconnu, lui dont le cœur était si haut, dont la générosité avait été si grande ? Est-ce que ce n'était point grâce à lui que la plus grande partie des affaires de la maison avaient pu s'arranger ?

Les créanciers — de quelque nature que fussent leurs créances — avaient été désintéressés presque complètement ; l'honneur du nom de Savenay était sauf, et grâce à Maxime, Gérard pourrait toujours porter la tête haute.

— Faites entrer M. de Vandières, dit-elle à Josette, sans réfléchir plus longuement.

Maxime s'approcha de Marguerite et la considéra avec émotion. Elle avait maigri. Elle était bien changée. Et pourtant cela se devinait : ces traces dernières de maladies étaient fugitives ; la vie battait toujours dans les artères ; le visage pouvait reprendre sa radieuse beauté ; les yeux, leur éclat ; les lèvres, leur sourire.

— Comme vous avez souffert, Marguerite, dit-il doucement.

— Oui, tous ces événements m'ont brisée ! Je renais à peine.

Et lui tendant les mains avec élan :

— Maxime, comme vous avez été bon et généreux, mon ami. Je n'ai pas encore pu vous remercier ni vous dire que toute ma vie se passerait à bénir votre souvenir et votre nom. Grâce à vous, Gérard aura la vie honorée et personne ne pourra lui reprocher les fautes de son père ; car, c'est cela, surtout, qui me faisait mal... c'est cela, cette pensée atroce, qui emplissait mes nuits... maintenant, je suis soulagée... je n'ai plus peur... vous avez été bon... je suis bien... bien heureuse...

Et elle se mit à pleurer.

— Marguerite, il me semble, depuis la première heure de toutes ces catastrophes, que vous avez un chagrin secret et que c'est ce chagrin, surtout, qui ruine votre santé et ronge votre cœur.

— Mes souffrances, vous les connaissez toutes, Maxime, et je serais bien ingrate envers vous si je ne vous prenais pas pour confident.

— Ne parlez ni d'ingratitude ni de reconnaissance ; ces sentiments ne peuvent exister entre nous. Laissez-moi vous dire qu'il se peut que j'aie deviné juste, pourtant, en parlant d'une inquiétude secrète, pénible, qui est la vraie cause de votre maladie, de vos larmes, de votre pâleur.

— Qu'est-ce donc, Maxime, dit-elle effrayée, et que pensez-vous ?

Est-ce qu'il aurait pénétré la vérité ? Est-ce qu'elle allait subir l'intolérable supplice d'un interrogatoire, recevoir des reproches, être obligée à des révélations ?

Mais elle fut vite tranquilisée. Est-ce qu'il eût été aussi calme, s'il avait su ! Il reprit :

— Vous pensez à l'avenir... non pas au vôtre, car vous êtes courageuse, mais à celui de votre fils. Je suis au courant de vos affaires, bien forcément, puisque c'est moi qui ai pris en main toute cette difficile liquidation. Il ne vous restera rien... absolument rien, et la ruine est si complète, ma pauvre Marguerite, que le pain du lendemain n'est même pas assuré !...

Elle baissa la tête.

Oui, elle s'en doutait, mais personne encore ne le lui avait dit avec une pareille netteté. Certes, l'avenir était sombre. Comment ferait-elle pour vivre ?

Elle n'était habituée qu'à des travaux de luxe ; le jour où il lui faudrait peiner de ses dix doigts pour vivre, comme elle allait se

trouver embarrassée. Elle était courageuse et ne se plaignait à personne.

Parmi les anciennes amies fréquentées, si peu nombreuses qu'elles fussent, elle trouverait peut-être des âmes compatissantes à tant d'infortune et qui l'aideraient en lui procurant des leçons.

— Il est vrai, dit-elle, ce n'est pas gai, mais je travaillerai pour vivre et Gérard m'aidera. Je ne demandais qu'une chose, c'est que l'honneur fût sauf. Il l'est. C'est bien. Les premiers temps seront peut-être difficiles. Je suis certaine que je retrouverai cependant quelque satisfaction dans ma gêne.

— Votre gêne, Marguerite ? Dites, hélas ! votre misère.

Et après quelques minutes de silence :

— Marguerite, qu'ai-je donc fait pour n'avoir pas votre confiance?... Et comme elle ne répondait pas :

— Marguerite, je vous avais cru perdue pour moi, perdue pour toujours, et la tristesse avait été si grande que, vous le savez, je n'en ai cherché la consolation que dans le travail, que dans les jouissances de la gloire et de l'ambition satisfaites. Est-ce ma faute si la terrible catastrophe d'il y a quelques mois a fait revivre le rêve de ma jeunesse en le rendant désormais possible.

— Maxime !

— Vous offensé-je, Marguerite, en vous parlant de la sorte ?

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! disait-elle, ne voulant rien entendre, épouvantée de cette idée, qu'elle entrevoyait dans ses paroles, comme s'il se fût agi d'un nouveau crime à commettre.

Le visage de Marguerite reflétait si bien l'épouvante que de Vandières en demeura interdit.

— Vraiment, Marguerite, disait-il, vraiment, je ne sais que penser... Puisque vous avez compris ma pensée, Marguerite, il est impossible que vous me refusiez... Ne suis-je pas que vous m'aimez toujours ! Vous ne me l'avez pas dit, mais était-il besoin que vous me le disiez ? Avez-vous quelques reproches à me faire ? Ne me suis-je pas tenu, en apparence du moins, bien loin de votre vie, souffrant de ne pas vous voir, mais ne voulant pas distraire, même une minute, votre pensée de votre mari et de votre enfant. Et dans ce que je viens de vous dire, est-il rien qui puisse vous causer émotion ? Votre mariage de jadis vous avait été imposé, c'est moi qui aurais dû être votre mari, c'est ma vie et non celle d'un autre qui aurait dû être consacrée à vous rendre heureuse. Vous vous êtes inclinée devant la volonté de votre père. Mais aujourd'hui n'êtes-vous pas libre ? Même si votre cœur ne parle plus pour moi, écoutez la voix de votre intérêt, et, il ne s'agit pas seulement de vous, il s'agit aussi de votre fils. Mais j'ai tort de vous parler de cela, je ne veux m'adresser qu'à votre cœur, qu'à votre amour, parce que c'est votre cœur seul qui doit dicter votre résolution. Marguerite, vous ne repousserez pas ma prière... Dès que votre deuil sera terminé, dès que vous pourrez changer votre nom contre le mien, contre celui qui de tout temps eût dû être le vôtre, vous consentirez, Marguerite, promettez-le-moi.

— Non, non, je ne veux pas !

— Marguerite !

— Je ne veux pas. C'est impossible.

— Impossible. Et pourquoi ? D'où vient l'obstacle ?

— De mon fils, peut-être, dit-elle au hasard.

— Gérard me connaît peu. Je me fais fort d'être aimé de lui.

— Qui sait ?

Et suivant cette idée venue tout à coup, et qui, du moins, semblait colorer ses hésitations, ses refus, d'un prétexte raisonnable :

— Gérard adorait son père. Gérard ne connaît rien de la situation sans issue dans laquelle nous allions nous trouver, de la honte qui nous menaçait. Je lui avais tout caché. Et le jour même de la mort de ce malheureux, il m'interrogeait, un peu surpris de ne plus voir son père, inquiet de ses disparitions, sur le point de soupçonner la vérité. Je me hâtais de le rassurer. Il ne fallait pas, n'est-il pas vrai, laisser l'affreux soupçon de l'indignité paternelle pénétrer dans son cœur, le flétrir à jamais. Et je ferai en sorte que Gérard ne sache point ce qui s'est passé, afin qu'il n'ait pas à rougir de son père. Le culte du père est donc resté tout entier, mon ami, chez le fils. Dès lors, comprenez-vous ? Comment accueillerait-il, ici, l'homme qu'il verrait auprès de lui, auprès de moi, prendre la place de celui qui n'est plus ? Je crains tout de cette nature ombrageuse, aimante, mais si délicate et si nerveuse qu'elle m'effraye parfois. S'il allait ne point vous donner l'affection à laquelle vous avez droit... le respect que vous devriez réclamer de lui. S'il allait même vous haïr. Car il faut, avec lui, prévoir tous les extrêmes. Quelle serait ma vie, entre vous deux ? Mon cœur se briserait, ne pouvant se partager, et ma vie également, dans une lutte aussi douloureuse. Comprenez-vous, Maxime, comprenez-vous ?

Et elle lui serrait les mains fiévreusement. Elle aurait voulu qu'il fût, enfin, de son avis, qu'il partageât ses craintes, afin d'éloigner le rêve de ce mariage dans lequel, pour la pauvre femme, apparaissait le spectre de l'assassiné.

De Vandières, sans reproche, sans tache, donnant sa vie et son nom à une femme qui venait de tuer son mari ! Elle accepterait cela ? Pareille infamie serait possible ? Non, non... Du moins ce ne serait pas sans combattre. Mais Maxime, confiant, sentant qu'il touchait de près le bonheur tant souhaité, Maxime souriait, incrédule.

— Il m'aimera, vous dis-je ! Ceci me regarde et j'en fais mon affaire. Gérard devinera vite — et s'il ne devine pas, je saurai bien le lui dire — que vous ne pouvez pas rester seule, aux prises avec la misère, vous qui pendant toute votre vie avez été entourée de luxe. Au besoin, ne serait-il pas possible, de lui avouer la vérité entière, c'est-à-dire que je vous aime depuis longtemps... et que je n'ai jamais aimé que vous.

— Non, non, dit-elle, pas cela ! pas cela !

— Que redoutez-vous ?

— Je ne sais... tout... Oui, tout, de sa jalousie peut-être.

— Marguerite, votre deuil est encore trop récent pour que je veuille insister davantage.

— Ni aujourd'hui, ni plus tard, Maxime, je vous en prie.

— Non, non, disait-il, souriant toujours, je ne puis croire que ce soit votre dernier mot.

Elle secoua la tête. Elle n'avait plus la force de parler.

Refuser encore, et définitivement, n'était-ce pas exciter ses soupçons ? Il se demanderait pourquoi. Il insisterait. Il voudrait savoir. Et enfermée dans son secret, que pourrait-elle dire ?

— Je reviendrai, Marguerite, me le permettez-vous ?

— Puis-je vous défendre de venir, Maxime ?

Il partit, lui adressant un long et doux regard, où il y avait beaucoup de passion, un peu de reproche et quand même de l'espérance.

Marguerite vaguement se remit à regarder la pluie fouettée contre les vitres par les rafales d'automne. Cela eût fait son bonheur autrefois, ce mariage ! Et maintenant, elle l'envisageait avec horreur. De l'honnêteté, en elle se révoltait ; elle ne voulait pas faire partager son crime à cet innocent, à ce loyal cœur.

— Non, non, jamais ! s'écria-t-elle avec un sanglot.

XV

Le Père et l'Ami

René avait eu la bonne fortune d'être placé sous les ordres du colonel Mauregard qui, sorti du rang, avait gagné ses grades sur le champ de bataille du second empire. Bien que ne badinant jamais avec la discipline, le colonel était adoré de ses hommes pour son esprit de justice.

Issu d'une famille de négociants que leur trop grande confiance en affaires avait ruinés à un âge où on ne peut recommencer sa vie, il les avait à sa charge, depuis de longues années, dans leur pays d'origine, à Verdillon, village situé à une lieue de Rolleboise, et il achevait à peine de payer leurs dettes commerciales.

Il s'était marié avec une fille de petit fermier qui lui avait apporté bien juste la dot réglementaire. Sa femme, qu'il adorait, mourut en donnant le jour à une enfant, Régine, que ses grands parents paternels élevèrent.

Mauregard, dont la femme était apparentée de loin aux Lemayeur, avait connu René tout enfant, ainsi que Gérard. Les deux amis ne manquaient jamais, autrefois, à l'époque des vacances, d'aller lui rendre visite. Ils avaient vu grandir Régine et participé à ses jeux.

Plus tard, Gérard remarqua la beauté de Régine et ses qualités de cœur. Il en parla à son père, qui ne vit aucun obstacle à leur union et qui, même, avait promis de constituer à Mlle Mauregard la dot que le colonel ne pouvait lui fournir.

Mauregard, instruit de ces projets par René, laissait Gérard fréquenter sa maison.

La fin tragique de Savenay le plongea dans la consternation. Il regretta amèrement sa confiance en l'avenir.

Régine, à qui il s'en ouvrit, le rassura. Grâce à l'amitié et aux leçons d'un vieil artiste, Fournier, retiré à Verdillon, elle avait acquis un véritable talent de dessinateur et de peintre, et elle espérait en tirer parti. Se croyant sûre de Gérard, elle était décidée à s'accumuler elle-même, petit à petit, sa dot.

Mauregard dissimula ses doutes ; mais il avait hâte d'être fixé le plus tôt possible sur les intentions de Gérard.

Un matin de cet automne, il fit appeler René et lui dit avec bonhomie :

— Mon cher René, n'auriez-vous pas idée d'embrasser le papa et la maman Lemayeur ? Vous y pensiez, n'est-ce pas ? Je le vois sur votre visage.

Ainsi pris à l'improviste, René ne savait que répondre. Il retrouvait enfin son sang-froid.

— Mais oui, mon colonel, et c'est vous-même qui avez la bonté de m'inspirer cette excellente idée.

— Alors, pourquoi ne me demandez-vous pas une permission de quatre jours ?

— Parce que vous m'en avez accordé une, mon colonel, le mois dernier, pour aller voir ma marraine. J'aurai craint d'abuser de votre complaisance.

Au souvenir de la veuve de Savenay, le visage de Mauregard se rembrunit.

— A propos, dit-il, comment va cette pauvre femme.

— Elle est enfin hors de danger.

— Y a-t-il longtemps que vous avez revu Gérard ?

— Deux mois.

— Tant que ça ! on n'est donc plus une paire d'amis, d'inséparables comme autrefois ?

— Oh ! si, mon colonel, fit René, sur un ton qui laissait éclater une profonde tristesse.

— Eh bien, soyez heureux : vous le reverrez au pays, votre Gérard, et vous embrasserez papa et maman. Nous partons ce matin, tous les deux, pour Verdillon, à moins que vous ne préfériez rester ici.

— Ici ! ah ! mais non, mon colonel. Je vous suis profondément reconnaissant de l'honneur que vous me faites en m'emmenant avec vous au pays.

— Profondément est de trop.

Ce vieux soldat n'aimait pas les grandes phrases, même quand elles portaient du cœur.

Tout exprimait la carrure dans sa personne, que l'âge avait épaissi en dépit de l'exercice quotidien du cheval et d'un régime sévère. Le ton de sa voix rappelait toujours, même quand il essayait de l'adoucir, l'habitude du commandement.

Le colonel débarqua à Verdillon en compagnie du sous-lieutenant Lemayeur. Comme il passait devant la maison du peintre Fournier, un coup sec, frappé de l'intérieur, au vitrage de l'atelier, l'obligea à s'arrêter. Un vasistas s'ouvrit et la bonne figure du vieil artiste, coiffé de son éternel béret marron, apparut.

— Eh bien, colonel, on oublie donc ses amis ; on presse le pas devant leur ermitage.

— Bonjour, papa Fournier, fit Mauregard. J'ai hâte d'embrasser ma fille. Nous nous reverrons cet après-midi.

— Entrez donc un instant. J'ai tout justement à vous parler de Régine.

René en profita pour demander la permission de se rendre tout droit chez ses parents.

— Rompez ! fit le colonel. Ah ! attention ! Fixe ! Vous présenterez mes amitiés à la mère Lemayeur, qui est bien la meilleure femme du pays... après la maman Mauregard. Ne vous attardez pas trop auprès d'eux, si vous voulez avoir le temps de bavarder avec Gérard. Vous dînez chez moi.

— Merci, mon colonel.

— Rompez.

René salua et fila en toute hâte. Il avait encore une bonne trotte à faire pour gagner la ferme. Mauregard entra chez le vieux peintre.

— Vous n'avez pas pris l'apéritif ? lui demanda Fournier.

— Non ; mais je comptais le prendre sur les joues de ma fille. Rien que de respirer l'air du pays, de revoir nos bois dorés par la palette de l'automne, de fouler le sol où on a tant roulé sa bosse quand on n'était encore qu'un morveux, ça vous donne un appétit d'enfer.

— Vous prendrez bien tout de même une petite absinthe ?

— Pas longue.

— Le temps de vous dire pourquoi Régine me fait tant de peine. — De la peine, à vous, mon bon Fournier, à qui elle doit tout son talent. Je connais Régine, ça n'est pas possible.

Le peintre secoua la tête, d'un air navré, alla chercher la bouteille d'absinthe, servit deux verres sur un plateau et sortit, par le jardin, pour remplir d'eau fraîche sa carafe.

Mauregard, très intrigué, avait allumé un cigare et regardait distraitemment les nombreuses toiles accrochées au mur du vaste atelier.

Quand les deux amis furent installés devant leur verre d'absinthe, Mauregard se décida à demander à Fournier comment Régine pouvait lui causer tant de peine.

— Ah ! ces filles, s'écria le peintre avec véhémence, fiez-vous donc aux filles !

Les épais sourcils du colonel se froncèrent soudainement. Il adorait sa fille, et il n'admettait pas qu'on lui trouvât le plus petit défaut.

— Régine, répliqua-t-il sèchement, vous vendez, non seulement comme son maître, mais comme son meilleur ami. Elle vous doit tout son talent. Sans vous, Fournier, elle aurait continué à noircir inutilement du papier et à barbouiller de méchantes toiles. Vous lui avez appris à dessiner, d'abord...

—Oui, j'ai cette prétention.
—A peindre ensuite, et cela, sans vouloir accepter la moindre rétribution pour votre peine.

Fournier fit un grand geste d'indignation.

—Il n'aurait plus manqué, s'écria-t-il, qu'on me payât pour avoir l'honneur de former un artiste. Mais, colonel, ce m'était une véritable anubain que de découvrir, dans ce trou de province, une nature aussi douée que celle de Régine.

—Vous êtes vraiment trop bon !

—Je m'étais retiré du monde dans l'espoir que la nature me ferait oublier, par ses charmes, les ingratitude d'un public qui se détourne des maîtres anciens et ne reconnaît de talent qu'aux fumistes de la réclame à outrance.

—On ne vous a pas oublié tant que ça, mon bon Fournier.

—Je suis fixé à cet égard, et tout ce que vous me direz, pour me consoler, ne me fera pas changer d'idée. Bref, je commençais à m'ennuyer terriblement à Verdillon et à regretter Paris, lorsqu'un jour vous m'avez présenté Régine en me priant d'éprouver son talent en herbe et de vous dire franchement si, oui ou non, elle avait l'étoffe d'une artiste.

—Ce jour-là, mon vieux Fournier, le soldat tremblait devant le maître. J'attendais votre jugement avec l'anxiété d'un père qui a fait de grands projets pour sa fille et redoute néanmoins de l'embarquer dans une fausse voie.

—Eh bien, qu'est-ce que je vous ai dit, ce jour-là ?

—Que Régine réussirait si elle était capable de passer par les épreuves de l'apprentissage.

—C'est bien ça.

—Régine s'en est tirée à son honneur et après trois ans d'études et de travail, elle était reçue au Salon et obtenait, pour son début, une mention honorable, ce qui a beaucoup étonné, les membres du jury étant en principe absolument hostiles aux femmes artistes.

—Ce succès, mon bon Fournier, m'a rendu le plus heureux des pères.

—Pas plus heureux que moi.

Les deux vieux amis échangèrent une poignée de main.

—Après ? fit Mauregard, en reprenant son air sévère.

—Après ? il y a que Régine abandonne le grand art.

—Allons donc !

—Si fait, colonel. Régine lâche la gloire pour entasser des pièces de cent sous.

—Expliquez-vous, papa Fournier.

—C'est ben simple : Régine ayant appris la ruine de madame de Savenay, et tenant à épouser quand même son Gérard, que le diable emporte ! s'est mis en tête de réaliser sa dot réglementaire en peignant des réductions photographiques de tableaux de maîtres collés sur des panneaux de boîtes à cigares. Chacune de ces horreurs lui est payée quinze francs la pièce par un industriel qui en a l'écoulement en Amérique. Régine y perdra la vue, la santé, et tout le talent que j'ai eu tant de peine à cultiver. Oh ! les filles, les filles ! pas de persévérance, aucun esprit de suite ! de jolis papillons, voilà tout !

—Pauvre enfant ! murmura le colonel.

—Pauvre, elle ! Régine était riche d'avenir et elle sacrifie tout pour avoir son Gérard. D'abord, l'artiste, mâle ou femelle, ne doit pas se marier avant d'avoir fait sa situation. Les préoccupations du ménage, du terre-à-terre, les besoins d'argent sont la mort de l'art.

—Lui avez-vous présenté ces observations ?

—Vingt fois.

—Et que vous a-t-elle répondu ?

—Qu'elle aimait Gérard plus que la gloire et qu'elle était décidée à inonder l'Amérique de ses panneaux de boîtes à cigares. Elle a déjà peinturluré vingt-cinq fois "l'Assomption" de Murillo, trente fois les "Enfants d'Edouard", de Paul Delaroche. A ce métier-là, moi, je deviendrais fou.

—Vous, papa Fournier, vous n'êtes pas amoureux.

—Je l'ai toujours été, mais de mon art seulement.

—Régine a au moins le mérite de la franchise.

—Une franchise qui me tue !

—Mon pauvre Fournier, vous avez cru bien faire en montant la tête de Régine ; mais si vous étiez maître de l'esprit, le cœur échappait à votre domination. Il y a longtemps que ces deux enfants s'adorent, et, sans la catastrophe, ils se seraient mariés l'année prochaine, au plus tard. Ce pauvre Savenay avait promis à Gérard de doter Régine. Il aurait tenu parole. Je ne vous en avais pas parlé, de crainte de vous tourmenter, et je suis bien aise que Régine ait pris les devants.

Le vieux peintre haussa les épaules en grommelant :

—Se marier, à vingt ans ! quand on a eu la chance incroyable, d'attraper une mention honorable au Salon !

Il ajouta avec force :

—C'est de la pure folie ! Avec ça que la vie de caserne est faite pour inspirer un artiste. Je les connais, les épouses d'officier ! elles passent la moitié du temps à leur toilette et le reste à se débiter

entre elles. Dans ce milieu terne et maussade, Régine sera considérée comme une déséquilibrée. Elle ne trouvera personne avec qui s'entretenir de choses d'art. Elle s'apercevra bientôt qu'elle a fait fausse route et qu'il ne suffit pas d'être mariée pour n'avoir plus rien à désirer.

—Vous lui avez dit tout ça ?

—Oui, colonel, et plus durement encore.

—Alors, je n'y puis rien.

Mauregard vida son verre et se leva.

—A tantôt, mon bon Fournier.

—Encore un mot.

—Dites vite. On m'attend à la maison pour déjeuner, et Gérard doit être là.

—Gérard ! Etes-vous bien sûr, colonel, que ce jeune sous-lieutenant songe encore sérieusement à épouser Régine, maintenant qu'il est ruiné et qu'il n'a plus que la ressource d'une grosse dot pour refaire sa situation ?

La question ne prenait pas Mauregard au dépourvu. Il avait déjà calculé les conséquences de la ruine des Savenay.

—Quelle singulière idée, mon bon Fournier ! dit-il néanmoins. Comment a-t-elle pu germer dans votre esprit si droit, si bienveillant !

—Dans la vie, il faut s'attendre à tout, répliqua le vieux peintre.

De même que la fortune donne parfois à un homme simple et bon les ridicules et la morgue hautaine du parvenu ; de même, l'abaissement du riche qu'on croyait généreux et large en fait un cupide dépourvu de tous scrupules.

—Ce n'est pas le cas de Gérard.

—Je le veux bien ; mais, au bout du compte, ce ne serait pas un grand malheur pour Régine. Je connais quelqu'un qui s'intéresse à elle et qui ferait son bonheur assurément.

—Qui donc ?

—Le fils de M. Richardier, votre voisin, qui vous prête si complaisamment ses chevaux et ses voitures.

—Charles, ce garçon épais et lourd ; il n'a jamais rien fait de ses dix doigts.

—Pardon, colonel ! Charles, c'est certain, est un peu gros pour son âge ; mais on a remarqué que les gros valent généralement mieux que les maigres. Charles, c'est exact, n'a aucune ambition qui le pousse à l'activité ; mais il est fort instruit, bon musicien, et il a du goût pour la littérature et les beaux-arts. Pourquoi ne profiterait-il pas de sa fortune pour jouer de la vie en grand seigneur qui aime les belles choses et sait les cultiver. J'ajouterai qu'il a fait admirablement son devoir de patriote en 1870.

—Je suis cela, Fournier, et c'est pourquoi j'ai toujours manifesté une certaine sympathie au fils Richardier ; mais de là à le préférer à Gérard, qui a ma parole, il y a un abîme.

—Un abîme que Gérard comblera peut-être lui-même.

Mauregard se leva. L'entretien commençait à lui peser.

—A bientôt, mon cher Fournier. On vous verra par chez nous !

—Je ne vous le promets pas.

Mauregard sortit sans insister. Une inquiétude poignante se voyait sur son visage.

XVI

L'Amour Peintre

Depuis la mort tragique de son père, le caractère de Gérard avait bien changé. Dans l'ignorance complète où il était des véritables causes de sa ruine, il conservait pour ce père, qui s'était montré si tendre envers lui, une vénération illimitée.

La victime était-elle vengée ?

Cette question, Gérard se la posait continuellement sans pouvoir la résoudre. Il avait suivi avec une attention passionnée toutes les phases de l'instruction et du procès Jordane, et il n'était pas convaincu de la culpabilité du condamné.

Les réponses de cet homme avaient été insuffisantes pour renverser l'échafaudage de l'instruction ; mais le ton et l'attitude exprimaient la sincérité, l'honnêteté, l'indignation qui sait rester digne jusque devant l'outrage.

La condamnation, mitigée par des circonstances atténuantes, n'apporta à Gérard aucun soulagement. Il sortit du palais de justice, avec René, en se disant :

—Si mon père n'était pas vengé ! Si cet homme et sa malheureuse famille étaient victimes du véritable assassin !

Il observa René et crut lire sur son visage une pensée identique à la sienne. Chose étrange : René semblait encore plus ému, plus consterné que lui-même, le fils de la victime.

Ils prirent une voiture, pour aller annoncer à la mère le résultat

du procès. Dans le trajet, s'apercevant que René, accablé par de sombres pensées, baissait les yeux sous son regard scrutateur, il lui saisit les mains et s'écria :

—Toi aussi, René, tu doutes ? je le vois bien ! Jordanet est innocent. C'est ton avis, n'est-ce pas ?

A cette question, le fils Lemayeur fut pris d'un tremblement convulsif. Et ces paroles singulières s'échappèrent de ses lèvres :

—Mon pauvre ami ! mon pauvre ami !

Des larmes jaillirent de ses yeux. Gérard, lui, ne pleurait pas ; mais son cœur se serrait et les tempes lui battaient avec violence. Il eut, à cet instant, un vague pressentiment que son ami lui cachait le fond de sa pensée.

—Ton avis, René, ton avis ? répéta-t-il.

—Je ne sais, balbutia le fils Lemayeur, je... n'y comprends rien.

—Jordanet est-il coupable ?

—Non !

—Alors ? fit Gérard, qui ne le quittait pas des yeux.

René se résigna à déguiser la vérité, à jouer une comédie que sa conscience lui reprochait. Et à ce fils, dont il ne voulait pas dénoncer la mère, à ce frère, pour qui, jusqu'alors, il n'avait eu de secret, il répondit :

—Je ne sais rien de plus que toi, j'ai beau réfléchir, je ne trouve pas. La justice croit avoir percé ce mystère indéchiffable, mais...

—Achève !

—Eh bien, je ne m'en rapporte pas à son jugement.

—En ce cas, René, tu m'aideras à découvrir le coupable, à faire proclamer l'innocence de Jordanet, à venger mon père !

—Par quel moyen ? la piste nous manque ; le temps nous fera défaut.

Ces réponses dissipèrent en partie les soupçons de Gérard ; mais l'attitude de sa mère en apprenant la condamnation de Jordanet ne lui sembla pas moins étrange que celle de René.

—Condamné ! s'écria-t-elle, à vingt ans de travaux forcés ! Oh ! les malheureux !

Et elle tomba inanimée. Le soir, elle se retrouva seule avec Gérard, qui ne craignit pas de lui rappeler son exclamation.

—Que voulais-tu dire, mère, par ces mots : " Les pauvres gens ! "

Elle ne se souvenait même pas d'avoir prononcé ces paroles si compromettantes. Gérard précisa. Comme René, elle fut prise d'un tremblement ; mais, rassemblant toute sa volonté, elle improvisa cette explication :

—Je plains la femme et les enfants de Jordanet.

—Tu as vu ces pauvres gens, mère. Ils ne doutent pas, eux ; ils sont convaincus de l'innocence du condamné.

—Certainement.

—Et le jury a douté, lui aussi, puisqu'il a accordé des circonstances atténuantes. Ah ! si mon père n'était pas vengé !

Elle demeura silencieuse. Gérard ne poussa pas l'épreuve plus loin. Il se reprochait déjà d'en avoir trop dit. Il se défiait de lui-même ; il se croyait en proie au délire de la vengeance.

Quelques jours après, Gérard se trouvait placé sous les ordres du lieutenant-colonel de Vandières, ce mystérieux bienfaiteur qui avait prêté un million à son père. Pourquoi ne lui avait-on jamais parlé d'un ami capable d'une telle générosité ?

Il ne savait rien de M. de Vandières, sinon qu'il possédait, aux environs de Rolleboise, le château de l'Expilly, vaste domaine que son propriétaire laissait à la garde de deux domestiques, sans jamais y mettre les pieds.

Maintes fois, jadis, pendant les vacances, cette étrange demeure l'avait fait rêver. Il se souvenait d'avoir, par simple curiosité, interrogé le jardinier sur son maître et que cet homme lui avait répondu : " Oh ! mon patron est riche à millions ! il possède d'autres châteaux qui lui plaisent mieux que celui-ci ! "

Gérard devait de la reconnaissance à M. de Vandières. Il le remercia, mais sans trouver un mot qui partit du cœur.

Il espérait que le colonel lui donnerait le mot de l'énigme. Ce dernier se contenta de lui dire :

—Il y a longtemps, bien longtemps, que je connais votre famille, et je regrette que monsieur votre père n'ait pas pensé à recourir à moi plus tôt. Je lui aurais évité un choc avec ses créanciers, et, grâce à son intelligence, il serait parvenu à refaire sa situation, compromise par des spéculations.

C'était malheureusement vrai : le père spéculait, et avec l'argent des autres ! Gérard ne pouvait plus en douter. Mais pourquoi le père avait-il tant tardé à recourir à la bourse de M. de Vandières ? Là était encore un point obscur.

Gérard brûlait du désir d'interroger sa mère. Il dut remettre à plus tard cette épreuve : Marguerite était dans une situation qui exigeait les plus grands ménagements. Les médecins avaient déclaré qu'ils ne répondraient plus de sa raison si on ne lui évitait pas toute nouvelle secousse.

Gérard, si gai, si plein d'entrain autrefois, tomba dans une noire mélancolie. La première fois que Régine le revit, elle fut effrayée

de ce changement. En vain elle essaya, à force de câlinerie, à ramener le sourire sur les lèvres de son fiancé.

—J'ai peur que tu ne penses plus à moi, lui dit-elle.

—Pourquoi me fais-tu ce reproche ?

Elle le tutoyait par habitude d'enfance, et ses grands-parents, qu'on avait surnommés dans le pays Philémon et Baucis, ne voyaient aucun inconvénient au maintien de cette innocente familiarité,

—Parce que, répondit Régine, si tu pensais plus souvent à moi, tu serais un peu moins triste.

Il l'embrassa au front, devant les vieillards qui, eux aussi, avaient remarqué les ravages causés à la santé de Gérard par son deuil et s'en alarmaient.

—Régine a raison, dit le père Philémon, quand on aime, on ne doit pas se miner comme ça. Nous vous plaignons de tout notre cœur, mon bon Gérard, et nous espérons que notre amitié atténuera à la longue votre chagrin. Ne vous laissez pas abattre, pour votre mère d'abord, pour Régine, pour nous et tous ceux qui vous chérissent.

Gérard repartit, le cœur reconforté par l'espoir d'un avenir meilleur. Bientôt, il apprenait que la liquidation des dettes paternelles ne laisserait pas même à sa mère de quoi vivre. Ainsi donc, il était ruiné et, de son côté, Régine se trouvait sans dot ! Il se désespérait lorsqu'il reçut la lettre suivante :

" Mon cher Gérard.

" Il y a bientôt un mois que tu n'es venu à Verdillon. En aurais-tu oublié le chemin ! Tâche d'avoir une permission de vingt-quatre heures dimanche et viens déjeuner avec nous. Le père Philémon et la mère Baucis s'ennuient de toi. Viens : je te réserve une surprise. Papa est prévenu et j'espère que, dimanche, il nous amènera René. Il y a si longtemps qu'on ne s'est trouvé, tous ensemble, à notre table. Ce n'est pas toujours drôle, la campagne, en automne, quand on attend quelqu'un... qui ne vient pas.

" Ta petite amie, — Régine."

Ce billet rendit un peu de calme à Gérard. Il obtint son dimanche et partit par le premier train à Verdillon.

Le père Philémon et la mère Baucis, installés au soleil, devant leur porte, se levèrent pour lui serrer la main.

Agés, l'homme de quatre-vingt-sept ans ; la femme, de quatre-vingt-cinq ans, ils étaient encore très ingambes, et l'intelligence sans cesse éveillée brillait dans leur yeux.

Tous deux demandèrent à Gérard des nouvelles de sa mère. Ils manifestèrent une vive satisfaction de la savoir rétablie.

—Et toi, demanda maman Baucis au jeune sous-lieutenant, tu as l'air d'aller mieux ; mais tu n'as pas encore repris ta bonne mine d'autrefois.

—Ça reviendra, fit papa Philémon, en invitant, par un regard sévère, sa compagne, à plus de discrétion.

La fenêtre de Régine s'ouvrit et la charmante jeune fille se pencha au dehors, sa palette, d'une main, et son pinceau, de l'autre main.

—Bonjour, Gérard.

—Bonjour, Régine.

Elle était plus belle que jamais, avec ses grands yeux noirs un peu fatigués par le travail, avec son opulente chevelure brune retombant en boucles soyeuses sur ses épaules. Elle aussi avait pâli. Gérard le remarqua et tous deux échangèrent un long regard qui signifiait : " Comme le temps nous a semblé long depuis que nous ne nous sommes revus ! Comme nous étions heureux avant la catastrophe ! "

Gérard gravit d'un pas rapide l'escalier qui conduisait à l'atelier de Régine. Il ne vit tout d'abord qu'elle au milieu de cette vaste pièce en désordre.

Régine lui tendit son front ; mais il l'embrassa sur les joues, et les couleurs revinrent comme par enchantement à ce visage de vierge.

—Pourquoi as-tu tant tardé ? demanda-t-elle.

—Les permissions sont rares, et puis... ma pauvre maman avant tout ! Tu devais bien t'en douter.

—Vient-elle mieux, ta maman ?

—Elle est hors de danger ; mais je crains bien que le moral ne guérisse jamais.

—Il faut le temps.

—Le temps, ma Régine, ne guérit pas certaines blessures de l'âme.

Elle changea aussitôt d'entretien. Etendant son bras vers le mur :

—Tu ne vois donc pas, s'écria-t-elle, mes nouveaux travaux artistiques.

Gérard recula d'étonnement à la vue d'une longue file de petits panneaux en bois mince représentant le tableau si discuté et toujours si populaire des " Enfants d'Edouard ", de Paul Delaroche.

—C'est toi, Régine, qui a confectionné tous ces enfants ?

—Oui, Gérard, et je n'en rougis pas, malgré les sermons de mon bon maître Fournier, qui est vraiment scandalisé. Ce que tu vois là, c'est le travail de ma semaine : dix panneaux, à vingt-cinq francs.

—Mais, ma pauvre Régine, il n'y a donc plus de pain à la maison ?

—Il y a Gérard, que je suis promise à un jeune officier de chasseurs, et que, n'ayant pas la dot réglementaire, j'ai résolu de la gagner petit à petit, à coups de pinceau, quoi qu'en pense mon maître, qui s'imaginait que je n'aimais que mon art.

Gérard, ému jusqu'aux larmes, l'embrassa de nouveau.

—Bonne Régine, cet officier de chasseurs serait un misérable s'il te laissait sacrifier ton talent. Il t'ordonne d'abandonner un vil commerce et de reprendre tes chères études.

—Alors, tu ne veux donc plus te marier avec moi.

—Nous attendrons. Le père Fournier est convaincu que tu vendras très bien tes tableaux dans quelques années...

—Mais tu ne voudrais plus d'une vieille fille. Et puis, malgré les enthousiasmes exagérés de mon maître, rien ne me garantit que mes fameux tableaux, qui sont encore à faire, se vendront. J'habite un trou de pays, je ne vois personne, et tu sais bien que, sans réclame, sans relations mondaines, les artistes restent ignorés. J'ai eu la chance de dénicher un marchand qui m'achète ces panneaux et qui se fait fort de m'en acheter à la douzaine, autant que je pourrai en confectionner. J'en profite, et tu auras beau me le défendre, j'en profiterai jusqu'à ce que j'aie ma dot réglementaire.

—Alors, apprend-moi à faire des "Enfants d'Edouard" : j'en fabriquerai aussi, à mes moments perdus.

—Trop tard, monsieur l'officier. Il fallait me demander des leçons quand vous n'aviez pas encore de moustaches.

Et, le prenant par la main, elle ajouta :

—Si nous descendions pour épargner à grand-papa et à grand-maman la peine de monter ?

Ils rejoignirent les vieillards, qui surveillaient les apprêts du déjeuner, confié aux soins de Baptistine, leur servante, âgée de soixante-dix ans.

Le couvert était mis depuis une grande demi-heure et l'on commençait à désespérer de Mauregard, lorsque le colonel entra, l'air un peu sorcier, contre son habitude. Il embrassa ses parents, puis Régine, et serra cordialement la main de Gérard.

—Et René ? demanda ce dernier.

—Il avait hâte d'embrasser sa mère, et il nous a lâchés pour courir à la ferme. Cela se comprend. Ah çà, et vous, Gérard, qu'est-ce que vous devenez ? Il paraît qu'on ne vous voit plus par ici.

Gérard s'excusa en termes si naturels que, malgré les doutes acerbes du père Fournier, sa bonne foi ne pouvait être suspectée.

XVII

Indiscretion

Après le repas, Mauregard proposa d'aller faire un tour à la ferme de Lemayeur pour y prendre René.

Par une délicate attention, M. Richardier n'avait pas attendu la demande du colonel pour mettre son équipage à sa disposition. On partit au grand trot de deux chevaux fringants.

Un beau soleil faisait éclater la dorure des bois. Les routes étaient jonchées de feuilles mortes qu'une bourrasque de la veille avait arrachées de leur tige.

L'automne, sur son déclin, accordait un dernier sourire à la nature, prête à prendre son deuil hivernal. Le calme des champs n'était troublé que par les coups de fusil des chasseurs accourus de Paris pour profiter du dimanche.

René aperçut de loin les arrivants et vint à leur rencontre. Il paraissait triste et préoccupé.

—Mon père est souffrant, dit-il. Il a été pris, la semaine dernière, d'une fièvre violente dont il ressent encore les effets. Vous ne le verrez pas. Il s'est confiné au premier étage. C'est un malade qui n'est pas commode à soigner.

—Même quand il est bien portant, ajouta Mauregard, qui avait toujours eu en grippe le père Lemayeur. A-t-il vu le médecin ?

—Lui ! il se soigne à sa manière ; il ne croit qu'aux remèdes de bonne femme ; il les sait tous par cœur.

On était arrivé à la ferme. La mère Lemayeur, enchantée de revoir son nourrisson, l'embrassa avec une tendresse toute maternelle. Elle ne manqua pas de remercier le colonel du grand honneur qu'il lui faisait en venant lui rendre visite.

—Allons ! la mère, répliqua Mauregard, oubliez un peu que je suis dans les légumes. Si je vous fait honneur, vous me faites plaisir. J'aime votre bonne figure de brave femme sans reproche. Servez-nous de la piquette. Elle me rappellera le temps où, suivant l'ordonnance du médecin, je vous menais tous les jours Régine pour boire du lait sortant du pis de la "Louise", votre vache favorite. Pendant que la petite gourmande humait son piot tout pétillant de mousse chaude, moi, je vidais mon broc.

—C'était le bon temps, mon colonel,

—A qui le dites-vous, maman Lemayeur !

On s'attabla dans la grande salle du bas, au plafond à solives apparentes, à la haute cheminée où le chaudron chantait au-dessus d'un feu de branchages.

—Comme ça, la mère, dit Mauregard, votre homme se fait du mauvais sang là-haut ?

—Un peu beaucoup, mon colonel.

—Ah ! dame, il n'est plus jeune, il a pas mal trimé, et puis, on peut bien le dire, il se met en colère plus souvent qu'à son tour.

Il connaissait de longue date le père Lemayeur, dont la dureté de caractère et l'avarice excitaient l'indignation générale.

—J'vas vous expliquer, mon colonel, dit la fermière, comment qu'ça lui a pris. D'abord, il ne dort plus guère, depuis l'assassinat de ce pauvre M. de Savenay, que Dieu ait en sa sainte garde. Vous n'sauriez croire combien y s'est frappé e'jour-là ! Faut dire qu'il avait déjà la tête un peu faible, et c'est pas étonnant quand on pense qu'il travaille comme quatre, qu'il se refuse une bouchée de viande et n'boit jamais qu'du cidre.

—Il n'a jamais pourtant manqué de vin, fit observer Mauregard.

—Ben sûr ! A preuve qu'il parle d'acheter la ferme qu'on va mettre en vente. Il n'a pas la somme, à ce qu'il dit ; mais il donnerait un bon acompte et prendrait des délais pour payer le restant.

—Mon père ferait mieux de se reposer, dit René.

—C'est c'que j'lui dis ; mais y veut rien entendre. Y veut te laisser une fortune, afin que tu puisses tenir ton rang quand tu seras, toi aussi, dans les légumes.

—Je n'ai besoin de rien et je souffre de le voir user tes forces dans un labeur qui ne servira personne. Grâce à ma marraine, mon éducation n'a rien coûté à mon père, ma solde me suffit amplement et me suffira toujours.

—Y l'a fait bien, l'vieux ; mais y veut rien entendre. C'qui l'a bien abattu, c'est l'marque de sommeil. Figurez-vous que, depuis qu'q'temps, y se r'levait toutes les nuits et allait faire un tour je n'sais où, dans l'espoir qu'en se fatiguant, y pourrait dormir un peu à l'aube. Il n'a pas plus tôt fermé les yeux qu'e'est pour rêver tout haut, et c'est toujours ce pauvre M. de Savenay qui l'occupe. Quand il a su que c'coquin d'Jordanet en était quitte pour vingt ans de travaux forcés, y n'se connaissait plus de fureur. Le fait est que si qu'qu'un avait mérité la guillotine, c'était bien ce scélérat de Jordanet !

Les deux amis baissaient la tête, tandis que Régine faisait inutilement des signes à la fermière pour l'arrêter sur cette mauvaise pente. Mauregard coupa court à l'entretien en se levant.

—Si nous allions faire un tour au verger ? dit-il. Je croquerais volontiers une pomme.

Ils sortaient quand la sonnette du père Lemayeur tinta furieusement. René accourut à l'appel de son père.

—Qui c'est qu'est en bas ? demanda Lemayeur.

—Le colonel Mauregard, Régine et Gérard.

—Ah ! Gérard est là. Dis-y qu'il monte un petit moment et laisse-moi seul avec lui.

Averti de suite, Gérard se rendit à la chambre où le vieux coquin s'était confiné par un étrange caprice qu'il attribuait à la maladie.

—Eh bien, père Lemayeur, ça ne va donc pas comme vous voulez ?

—Si, y a du mieux. Asseyez-vous auprès de moi si vous n'avez pas peur d'attrapper la fièvre.

—J'en ai eu ma part, père Lemayeur. Je ne crains pas la contagion.

—Le fait est que vous n'avez pas encore bien bonne mine. Aussi bien, y avait d'quoi s'faire du mauvais sang : vingt ans de travaux forcés, v'là-t-y pas une belle punition pour un scélérat comme ce Jordanet. Y a p'us d'justice, ça, c'est ben sûr ; y a p'us d'justice en France !

Gérard regrettait déjà sa visite. Il n'avait jamais eu, lui non plus, grande sympathie pour le père de René. Autrefois, même, pendant les vacances, il ne venait guère à la ferme qu'aux heures où il savait le bonhomme absent de chez lui. Certaines scènes que l'avare avait faites à sa femme, en sa présence, lui étaient restées dans l'esprit.

Gérard n'admirait en ce paysan cupido et obstiné que deux qualités : le cœur à l'ouvrage et l'amour qu'il portait à son fils.

Cet amour paternel se doublait d'un orgueil qui prêtait à rire : pour le père Lemayeur, il n'y avait pas, dans toute l'armée française, un jeune homme plus intelligent que son René. " Mon fils, aimait-il à répéter, sera général. Vous verrez ça, vous autres, si moi, je n'ai pas le bonheur de le voir." Et il ajoutait, en haussant les épaules : " C'est égal, il m'aurait été bien plus utile à la ferme !"

—Ne parlons pas de Jordanet, je vous en prie, lui dit Gérard.

—Ça s'rait bien difficile ; car moi, j'y pense toujours. Vous verrez qu'y s'échappera du baigne et puis qu'y f'ra cor parler d'lui. Vous verrez ça, que j'vous dis comme je l'pense.

—Eh bien, père Lemayeur, je ne suis pas si sûr que ça de sa culpabilité ! J'en doute même beaucoup.

Le visage du malade se convulsa. Il détourna la tête pour cacher à Gérard la peur effroyable qui venait de l'envahir.

—Coupable ! osa-t-il s'écrier, ben sûr qu'il l'est. C'est-y qu'les preuves ont fait défaut ? Des preuves, y en avait à r'vendre ; et l'volver, et les menaces de mort, et c'te malice d' s'cacher dans l'bureau d' vot' pauvr' père ? C'est-y pas un guet-apens, ça ? Et puis si c'est pas lui qu'a fait l'coup, qui voudriez-vous donc qu'ça soit ?

La fièvre le rendait bavard. Mais Gérard ne l'écoutait même pas. Ses angoisses, dissipées un instant par la vue de Régine, par le calme de cette nature généreuse où s'était déroulée son enfance, lui revenaient, plus vives que jamais. Toujours la terrible question s'imposait à lui : qui pouvait avoir eu intérêt à supprimer son père ? Le vol avait-il été réellement le mobile du crime ?

Et soudain, Gérard pensa que, peut-être, Lemayeur en savait long sur le passé des Savenay, connaissait leurs anciennes amitiés, du temps où le château de l'Expilly était une demeure vivante, et non, comme aujourd'hui, une sorte de cimetière abandonné. Mais comment l'interroger sur un sujet aussi délicat ? Il fallait trouver une transition.

—Alors, père Lemayeur, vous pensez souvent à mon père ?

—Si j'y pense ? comme au premier jour ! J'en ai encore les sangs en mouvement. C'est que, mon Gérard, on ne voit pas sans émotion le cadavre d'un homme... d'un homme qu'on vénérât, qu'on aimait comme vot' défunt père ! Et je peux dire qu'on l'aimait, allez ! Aussi ben, si l'assassin avait été condamné à mort et exécuté, ç'aurait été un soulagement pour toutes les consciences.

—Ainsi, vous aimiez mon pauvre père ?

—Moi ? moi ? En voilà une question ! Demandez à tout l'pays, à tout l'village, à tout l'canton, on vous répondra : l'père Lemayeur est prêt à s'faire couper... couper en morceaux. Vous me faites de drôles de questions, savez-vous bien ?

L'exagération des paroles, la fausseté du ton exaspéraient Gérard.

—Vous avez eu pourtant, fit-il observer, quelques discussions avec mon père ?

—Moi ! des discussions ? jamais !

—Les dossiers retrouvés après sa mort en font foi.

—Ah ! si vous avez retrouvé les dossiers !... Des discussions de rien du tout... pour des retards de paiements... Les affaires sont les affaires... pas vrai, monsieur Gérard ? Mais tout a fini par s'arranger. Le jour de sa mort, j'ai été payer. Il m'a donné quittance. J'ai bien pleuré sa mort, allez ! au pauvr' cher défunt. Enfin, le plus à plaindre, c'est pas ceux qui s'en vont, c'est ceux qui restent.

—Oui, ma mère ?

—Vot' sainte et digne mère, qu'j'aime ben aussi... depuis longtemps... elle n'était pas plus haute que ma couchette. C'est comme M. de Vandières, vot' lieutenant-colonel, c'était encore un tout jeune homme quand il venait, l'été, pendant les vacances, se rafraîchir à ma ferme, entre deux parties de pêche.

Gérard se félicitait de n'avoir point parlé, le premier, de son chef.

—Ah ! fit-il d'un ton d'indifférence affectée, vous avez connu M. de Vandières ?

—Dame ! mademoiselle Marguerite et lui se voyaient souvent... à une certaine époque, y a-t-il longtemps, bon Dieu ! Quand on apercevait l'un, on était ben sûr que l'autre n'était pas loin. Aussi ç'a été une surprise pour moi quand, au lieu d'celui de M. de Vandières, c'est l'mariage de M. de Savenay qu'a été annoncé à l'office du dimanche...

Lemayeur s'interrompit pour faire un grand signe de croix. Gérard était atterré par cette révélation.

—Ils s'aimaient ! pensait-il ; ils s'aimaient !

Il surmonta son trouble et, profitant de la fièvre qui déliait la langue du vieillard :

—Alors, comme cela, père Lemayeur, M. de Vandières s'est résigné ?...

—J'en ignore.

—A-t-il revu ma mère, par la suite ?

—J'en ignore aussi. C'est des choses du cœur, et il ne faut pas trop appuyer là-dessus.

—Ils s'aimaient ! se répétait Gérard ; ils s'aimaient !

Et, au souvenir des explications mensongères que sa mère lui avait données sur la générosité de M. de Vandières, son cœur se souleva d'indignation. Le vieux épongea la sueur froide qui lui coulait du front.

—Si c'était un effet d' vot' bonté, monsieur Gérard, de descendre dire à la mère de m'monter un verre de tisane. J'ai comme du feu dans la poitrine.

—Calmez-vous, papa Lemayeur ; je vais faire votre commission.

Le vieux fermier tendit la main à Gérard de Savenay et lui dit :

—Bon voyage, M. Gérard. Excusez-moi auprès du colonel et de mademoiselle Régine. Surtout, n'parlez jamais à ma femme de c'que

j'viens d'vous dire : al' m'en voudrait ; elle dirait que j'suis un vieux bavard et al' n'aurait p't'être pas tout à fait tort.

Gérard chancelait comme un homme ivre en descendant l'escalier. Il retrouva tout son monde au verger et expédia sa mère-nourrice auprès du malade.

Régine lut la consternation sur son visage. Elle lui prit le bras, et l'entraînant un peu plus loin sous un berceau naturel formé par un saule pleureur :

—Qu'as-tu ? lui demanda-elle avec une inexprimable tendresse ? Ce méchant homme t'aura encore peiné en te parlant de choses que je voudrais pouvoir te faire oublier.

—Oublier ! murmura-t-il. Ah ! Régine, c'est comme si tu me demandais de retrancher de ma mémoire les joies que nous éprouvions jadis à faire des projets d'avenir. On n'oublie pas plus les heures bénies où l'on a cru au bonheur que celles où on en a désespéré.

—Voyons, Gérard, ne me retire pas mon courage. Pour toi, je suis prête à tous les sacrifices. La gloire m'est indifférente. J'ai plus de plaisir à fabriquer mes petits tableaux de commerce en pensant à toi qu'à peindre de grandes toiles pour la postérité.

—Et tu as tort, Régine.

—Pourquoi ?

Elle avait lâché son bras et, penchée vers lui, tout éplorée, les larmes aux yeux, elle plongeait son regard dans le sien.

—Parce qu'il n'y a plus d'avenir pour moi ! répondit-il.

—Oh ! Gérard, c'est mal de parler ainsi !

Le colonel les appelait pour leur faire admirer un poirier dont les branches pliaient sous le poids des fruits. Ils le rejoignirent en dissimulant leur émotion. Régine eut la force de sourire à son père ; mais le colonel surprit des traces de larmes dans ses yeux, et il jeta un coup d'œil sévère à Gérard.

—C'est moi, dit-il, qui ai planté ce poirier. A cette époque tu avais dix ans, Régine, et toi, Gérard, quinze ans. Rappelez-vous, mes enfants : c'était aux vacances de Pâques. Vous êtes venus à la ferme avec moi.

—Je m'en souviens très bien, dit Régine. Et toi, Gérard ?

—Vaguement.

Le jeune homme semblait étranger à la conversation. Dans ses yeux vagues se lisait une pensée intérieure qui l'obsédait. L'heure s'avavançait. On rentra à la ferme et on fit ses adieux à la mère Lemayeur. René monta à la chambre de son père. La porte était fermée intérieurement.

—Tu t'en vas, garçon ? demanda le vieux.

—Oui, père, et je voudrais bien t'embrasser.

—Va ; ce sera pour une autre fois, j'aurais peur de me refroidir en descendant du lit.

—Pourquoi t'enfermer ? si tu étais plus malade, maman serait bien embarrassée.

—Je n'ai pas besoin de personne... surtout quand ma tête bat la berloque. J'crains bien de n'pas fermer l'œil de la nuit.

—Il faut voir le médecin.

—J'sais bien c'qu'y m'faudrait ; mais ça s'peut pas. Va, garçon, bon voyage. Tâche de r'venir bientôt.

—Je ferai mon possible ; soigne-toi bien.

—Faudrait pouvoir. L'mal est fait ; y s'en ira avec ma carcasse, et i's'rai ben délivré... ben délivré.

René alla embrasser sa mère et rejoignit ses amis qui étaient déjà remontés en calèche. De retour à Verdillon, on mit pied à terre devant la propriété de M. Richardier.

—Rentrez à la maison, dit Mauregard aux jeunes gens. Je vais entrer un instant chez mon vieil ami. A tout à l'heure.

Il trouva le rentier avec son fils, Charles, un bon gros garçon d'environ trente ans, qui fumait sa pipe en lisant un roman en vogue. Tous deux se levèrent et s'avancèrent au-devant du colonel, la main tendue.

—Eh bien, colonel, demanda le père, avez-vous fait une bonne promenade ?

—Très bonne, grâce à vos deux excellents chevaux, et à l'ami soleil.

—Comme vous devenez rare, dit Charles. Vous ne chassez donc pas, cette année ?

—Ma foi non, le temps me manque absolument.

En réalité, Mauregard se privait de tout plaisir coûteux.

—Vous êtes venu, demanda Richardier, embrasser votre charmante fille et admirer les merveilles qu'elle prépare pour la prochaine exposition de peinture.

Le colonel sourit en pensant aux panneaux de boîtes à cigares que Régine décorait à la douzaine, pour l'Amérique.

—Ce n'est pas l'envie qui me manque de venir plus souvent à Verdillon, dit-il ; mais, au régiment, le colonel est encore plus tenu que ses hommes.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 SEPTEMBRE 1898 (1)

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

XXX

(Suite)



Georget enleva son cheval et fonça furieusement sur les deux hommes.

Sur la réponse de leurs amis, Pablo et Juan se répandirent en cris de rage, en malédictions effrayantes.

Ils aperçurent Georget et, subitement calmés, vinrent vers lui avec les marques les plus sincères de respect attristé.

—Que s'est-il passé ? Comment se fait-il que ce ne soit pas vous qui ayez mené votre barque ?

Les deux pêcheurs reprirent leur mimique désordonnée. Ils parlaient tous deux à la fois, mêlaient aux phrases françaises qu'ils connaissaient des phrases portugaises.

Enfin, le père prit la parole. Il raconta à Georget que deux inconnus, deux cavaliers avaient pénétré dans leur maison, s'étaient jetés sur eux à l'improviste et les avaient ligottés avec des cordes.

Après les avoir jetés en travers de leur selle, ils les avaient transportés et abandonnés au milieu d'une forêt.

Pablo avait réussi à user les liens de ses mains en frottant les cordes sur une pierre. Il avait ensuite délivré son fils.

Ils accouraient, furieux et inquiets à la fois.

—Ces misérables ont enlevé Fanchon ! s'écria Jacques avec désespoir.

—Nous la retrouverons, mettons-nous à sa recherche, Jacques.

Georget se tourna vers les pêcheurs :

—Que ceux qui veulent m'aider à retrouver ma sœur et à la venger viennent avec nous. Ils seront récompensés de leurs peines, dit-il.

Dix barques furent prêtes en un instant.

Jacques et Georget s'embarquèrent dans l'une d'elles avec Pablo et Juan.

A un kilomètre du fort ils découvrirent la *Santa-Maria* allant à la dérive...

Personne dans la barque ! La voile était amenée, les avirons manquaient.

—Oh ! mon Dieu ! Un malheur est arrivé ! s'écrièrent Jacques et Georget.

Les pêcheurs les rassurèrent. Un accident en mer était impossible. La barque avait abordé à la côte, les deux hommes avaient enlevé la jeune fille, puis avaient repoussé la barque vers le large. Des indices certains pour les yeux exercés des pêcheurs furent relevés sur les parois du bateau et leur firent deviner la vérité.

—Les ravisseurs ont espéré que nous ne retrouverions plus leurs traces ! Par la Madone, je jure de ne plus jeter mes filets à la mer si je ne les découvre pas !

—Ne vous désolerez pas, messieurs ; ayez confiance en moi et en mon fils ! s'écria le vieux Pablo, nous retrouverons Fanchon la Vieilleuse !

—Et les misérables qui, pour l'enlever, nous ont frappés en traitres ! déclara Juan dont les yeux étincelaient.

XXXI

Une lettre timbrée de Rio-Janeiro arriva au château de Beauchamp.

—Une lettre de Jacques ! s'écria Simone.

C'était une lettre de Jacques, en effet.

Il racontait l'enlèvement de Fanchon et les recherches, vaines jusqu'ici, faites pour la retrouver.

Il ne doutait pas d'y réussir. Les noms des coupables, il les devinait. M. de Montaignon et son complice, Gaston de Pervençère.

Renaud et Blanche assistaient à la lecture de cette lettre. Tous deux pâlirent de honte et de douleur.

—Mon frère est un misérable ; Jacques a raison ! fit Renaud d'une voix triste et grave.

—Quel peut être leur but en enlevant cette enfant ? se demanda Blanche presque à haute voix.

Elle regretta ces paroles en remarquant l'air consterné de Mme de Beauchamp et de Simone.

Tous deux connaissaient l'horrible guet-apens tenté par Montaignon contre Fanchon. Sa passion criminelle pour la jeune fille l'aurait-elle poussé à ce nouveau crime ?

Gaston aurait-il accepté d'être le complice de cette abomination ?

Telles étaient les pensées de Mme de Beauchamp et de sa fille.

M. Delort qui, d'abord, atterré par la nouvelle de l'enlèvement de Fanchon, n'avait pas encore prononcé une parole, M. Delort se leva et, parcourant la pièce à grands pas, se répandit en phrases furieuses et désolées ;

—Savez-vous ce que je pense, moi, de ces deux bandits ?... C'est que à bout de ressources, ayant manqué le complot tramé contre la fortune de M. de Pervençère avec le prétendu fils qu'ils avaient inventé, ils ont l'intention de ne rendre Fanchon à son fiancé que contre une rançon !

—Eh bien ! je la paierai, moi, cette rançon, je vendrai tout pour satisfaire la cupidité de ces brigands !... pour revoir cette chère et douce enfant que j'aime comme ma fille !...

La voix du vieillard se brisait.

Il fit un effort pour dominer son émotion et cria d'une voix stridente, en levant les bras :

—Je regrette de ne plus avoir trente ans, de n'être qu'un faible vieillard !... Je provoquerais ces coquins et je les tuerais ! Oui, je les tuerais comme des chiens qu'ils sont ! Des chiens ! Non, des serpents venimeux !

—Est-ce qu'on ne devrait pas avoir le droit d'écraser sous le talon de pareils reptiles !

Le vieillard retomba accablé sur un siège.

L'émotion, la colère, le désespoir anéantissaient ce qui lui restait de force, d'énergie.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Les lèvres tremblantes, il balbutia !

—Ma pauvre Fanchon !

Mais M. Delort ne pouvait se laisser longtemps abattre. Ce vieillard pliait, mais, comme un ressort de pur acier, pour se redresser plus fort et plus confiant.

—Jacques et Georget feront justice de ces coquins !... C'est ce que je demande au bon Dieu à qui je n'ai jamais rien demandé !

Et le vieux médecin sceptique reprenait le dessus :

—Il peut bien m'accorder ça, grogna-t-il.

Quelques jours après, nouvelle lettre d'Amérique.

Celle-ci de Gaston. Renaud reconnut aussitôt l'écriture de la suscription. Elle lui avait d'ailleurs été adressée au Palais des Roies et renvoyée à Beauchamp par les soins d'un domestique.

—Quels mensonges ce malheureux va-t-il encore me conter ! murmura Renaud avec dégoût.

Il déchira l'enveloppe.

—Mes amis, dit-il, je vais vous lire tout haut la lettre de celui que j'ai honte de devoir appeler mon frère.

Voici ce qu'elle contenait :

“ Mon cher Renaud,

“ Ce que vous allez apprendre va vous frapper de stupeur et pourtant je ne dirai rien que la vérité. Je le jure, Renaud, sur la mémoire de notre mère.”

—M. de Pervençhère froissa le papier en pâlisant.

—Ne vous laissez pas aller à la colère, mon cher Renaud, lui dit Blanche d'une voix douce.

—Notre mère !... Il ose parler de notre mère ! Ce lâche, cet assassin !

—Renaud ! supplia Blanche en jetant à son mari un long regard de tendresse.

M. de Pervençhère reprit sa lecture :

“—Cette lettre sera en même temps la confession de ma vie, l'aveu du remords qui me torture depuis vingt ans. Oui, mon cher Renaud, c'est à plus de vingt ans qu'il faut vous reporter... ”

“ Oh ! combien au dernier moment j'hésite à vous faire connaître la vérité !

“ Il le faut. Une confession sincère me rendra peut-être votre estime sans laquelle la vie n'est pour moi qu'un supplice !

“ Renaud, mon frère, vous aviez succombé en Afrique sous les coups des Touaregs. On le croyait du moins. J'étais auprès de ma belle-sœur, de votre chère Blanche quand elle mit au monde une fille... ”

“ Oui, une fille, Renaud ! Oh ! certes, ce que vous lisez vous semble l'œuvre d'un fou ! Jamais votre femme ne vous a parlé de la venue au monde de cette fille, et ce que vous lisez, je vous le répète, vous fait, j'en suis certain, hausser les épaules... ”

Renaud s'interrompit :

—Ce misérable serait-il fou, en effet ? fit-il en regardant sa femme et les amis groupés devant lui.

Blanche ne répondit pas ; sa lèvre se contractait en un pli de dégoût, de mépris, pour de si honteux mensonges.

—S'il est fou, au lieu de le tuer, qu'on l'enferme et qu'on le douche, opina le docteur Delort.

—Je vous en prie, monsieur de Pervençhère, continuez, demanda Mme de Beauchamp.

Renaud reprit sa lecture :

“ Je vous affirme, Renaud, que ce que je vous écris est la vérité, Blanche votre femme, a mis au monde une fille, puis à perdu connaissance. Elle n'est revenue à elle qu'après plusieurs heures de soins.

“ Blanche espérait un fils. Bien des fois, elle m'avait confié ce cher désir. Elle était arrivée à ne plus douter que Dieu n'exaucât ce souhait... Dieu lui donnerait un fils qui, un jour, vengerait son père !

“ Quel chagrin n'éprouverait-elle pas en apprenant que son espoir était déçu !

“ La sage-femme s'inquiétait. L'état de Blanche inspirait des cruelles appréhensions. A chaque instant, cette femme se penchait sur sa malade, l'auscultait... ”

“—Le chagrin peut la tuer, dit-elle. Sa vie ne tient qu'à un fil.”

“ Blanche poussa un long cri de douleur. La sage-femme se pencha de nouveau... ”

“ Elle se releva bouleversée :

“—Mme de Pervençhère, dit-elle, va mettre au monde un second enfant, je n'en puis douter.”

“ Elle continua :

“ Si c'est un garçon, on ne lui montrera que cet enfant qu'elle espère ; plus tard, on lui dira la vérité. Voilà ce qu'il faut faire.

“ Si vous ne suivez pas mes conseils, je ne réponds pas de l'existence de la malade ! ”

“ Que faire ? J'étais affolé ! Je priai cette femme de parler, de me guider.

—Que la nourrice parte immédiatement en emmenant l'enfant.

“ Faites atteler... Conduisez-la à la ville voisine... Qu'elle nous garde le secret jusqu'au jour où nous l'en déliions ; partez, monsieur, partez en hâte.”

“ Je partis. C'était au commencement de l'hiver. Le temps était affreux. Le ciel sombre. La neige tombait en épais flocons. Dans la voiture, la nourrice, tremblante de peur, pressait en pleurant le petit être contre sa poitrine.

“ De temps à autre, elle s'écriait, désolée, en embrassant son nourrisson :

“—On nous mène à la mort, mon pauvre innocent !

“ Je conduisais la voiture et j'entendais ses plaintes, ses gémissesment.

“ Hélas ! cette femme disait vrai ; une avalanche fondit sur nous,

renversa la voiture ; les chevaux affolés firent un écart... nous fûmes précipités dans l'abîme... ”

“...Un hasard me sauva. J'avais un bras fracturé... ”

“ Je me traînai jusqu'à Martigny.

“ Après avoir reçu quelques soins, je revins au Palais des Roses.

“ Blanche avait un autre enfant, un fils.

“—Elle est sauvée, me dit la sage-femme. La joie lui donnera la force de vivre. Elle ignore qu'elle a mis au monde un autre enfant, nous ne le lui apprendrons que plus tard, lorsqu'elle sera tout à fait hors de danger.

“ Je racontai à cette femme le malheur survenu et nous résolûmes de le cacher à Blanche.

“ Pendant deux ans, elle fut entre la vie et la mort. Je ne pus me résoudre à lui faire connaître la douloureuse vérité. J'attendais qu'elle fût complètement rétablie. De plus sa conviction que vous aviez, mon cher Renaud, échappé aux brigands du désert, cette conviction de Blanche me gagnait. Comme elle je voulus espérer. Je voulus croire que vous étiez encore vivant, que je vous reverrais. Alors, pensai-je, je dirai à Renaud ce que je n'ose dire à Blanche.

“ Un nouvel et épouvantable malheur frappa notre chère Blanche, son fils lui fut enlevé, volé !

“ Devais-je lui apprendre la triste vérité ? Devais-je lui dire que dans les gorges du Trient, sous un linceul de neige, dormait pour l'éternité une autre enfant née d'elle ?

“ Je ne crus pas devoir le faire, je ne crus pas devoir ajouter une douleur à sa douleur. Je me tus.

“ A vous, non plus, mon cher Renaud, je ne pus me décider à faire cet aveu. Je le fais aujourd'hui.

“ Pourquoi m'y décidé-je ? Parce que je renonce à l'espoir de retrouver votre fils, parce que l'enfant que je croyais mort, la petite fille que je croyais avoir succombé est vivante, qu'elle a été miraculeusement sauvée, parce que cette enfant, belle aujourd'hui comme sa mère, est auprès de moi. Et cette enfant, vous la connaissez, vous l'aimez déjà : c'est Fanchon la Vieilleuse, sauvée par celle qu'elle croit sa mère, par Catherine Devoissoud !

“ Mon cher Renaud, en songeant à la joie de notre chère Blanche, à la vôtre, mes yeux se voilent de douces larmes, je ne vois plus... ”

“ Mon frère bien-aimé, dans un mois nous serons auprès de vous, vous serrerez votre enfant dans vos bras.

“ Votre frère,

“ GASTON. ”

P. S.—J'ai besoin de cent mille francs pour liquider ici une situation embarrassée et retourner en Europe. Je ne doute pas que vous ne fassiez le nécessaire pour que je touche cette somme chez un banquier de Rio-Janeiro que vous m'indiquerez.

Renaud se leva frémissant de colère en lisant ces dernières lignes.

—Misérable impudent ! fit-il d'une voix sourde.

—Et toute cette belle histoire était pour en venir là ! s'écria le docteur Delort. Mais, vraiment, votre frère est complètement aliéné : il ne relève pas de la cour d'assises ainsi que je le pensais, mais de la Faculté. M. Gaston de Pervençhère est un fou !

—Un fou dangereux, docteur, dit Blanche en se jetant dans les bras de son mari.

Elle pensait aux révélations du Touareg ben Kedda et à celles du chambâ Ben Rabbah.

—Si pourtant M. Gaston disait vrai, si Fanchon était vraiment votre fille, madame !

Simone, rêveuse, s'adressait à Blanche.

Celle-ci se tourna vers la jeune femme, la considéra longtemps de son regard profond et pur comme l'eau d'une source.

Elle demeurait ainsi qu'en une extase, suivant, elle aussi, un rêve qui rosait son teint de marbre, faisait trembler ses lèvres, battre son cœur.

—Comme je l'aimerais, dit-elle.

Puis, ses fins sourcils contractés :

—Un nouveau mensonge, une nouvelle infamie de Gaston, dit-elle.

—Il ne peut espérer nous faire croire à son stupide récit. Quel peut être son véritable but ? faisait Renaud pensif.

M. Delort prit la parole :

—Permettez moi, monsieur de Pervençhère, de dire ce que j'ai sur le cœur, d'oublier que c'est de votre frère que je vais parler.

“ M. Gaston, sur le conseil sans doute de son digne ami, M. de Montaiglon, M. Gaston a voulu se faire de Fanchon un otage... ”

“ Oui, affirma le vieillard sur un signe d'incrédulité, voilà, j'en suis convaincu, le plan imaginé par ces deux coquins !

—M. de Montaiglon et Gaston sont capables de tous les crimes, prononça Blanche.

—Que faire, ma chère Blanche ? questionna Renaud ; êtes-vous d'avis que je lui envoie les cent mille francs qu'il exige ?

LA FIEUSE
 BALLADE DE ERMINIE DELAVAILLÉ
 ADAPTATION MUSICALE DE
A. SAUVREZIS

jeu. Fileuse, pourquoi filez-vous?

pp 8

C'est une robe de baptême Que je file,
 Grâce au Seigneur.

2 Ped.

Je connais l'extase suprême, L'ivresse qui remplit le cœur;
 Un enfant, un trésor,

un ange, Entre mes bras Va reposer, Je l'attends, et sur chaque lauge Je
 Au moulin!

ca ralentissant

8^e basse, mets à l'avant un batser!
 Et la fileuse file, file et de

en accompagnant

lun à l'autre angelus, Le fil blanc, sous sa main agile, Se déroule de plus
 4

(A suivre.)

Moderé
 PIANO

Pourquoi filez-vous, jeune fille.

velle et blonde comme les bles? La reuse espérance brille Dans vos yeux que

rien n'a troublés Sous vos doigts, comme de la soie, Le fin s'allonge souple et

doux, Votre travail est une joie! Fileuse, pourquoi filez-vous? — C'est mon voile de

française Que je file avec tant d'ardeur, Et ma main n'est jamais lassée, Et j'accuse d'être lassé mon cœur.

Assise à mon rouet, fidèle, Je chante dès l'aube du jour.

J'aime, on m'aime et la vie est belle, Et l'univers est tout amour!

2

Et la cloquée fille, Et de l'in à l'autre années, Le fil blanc, sous sa main

agile, Se dévide de plus en plus...

Fourquoi filez-vous, jeune femme Au front pâle, mais radieux?

Il semblerait qu'une nouvelle âme Resplendisse dans vos beaux yeux!

Sous vos

doigts, comme de la soie, Le fin s'allonge, souple et doux, Votre travail est une

3

PROPOS DU BORD DE L'EAU



Alice. — Vois-tu, Jeanne, j'aimais beaucoup Henri, mais je commence à être fatiguée de lui.
 Jeanne. — Tout à fait comme moi de ce pauvre Georges.
 Alice. — Pourquoi ne ferions-nous pas un échange ?

LA MORT DES ROSEAUX

Nul des maîtres sacrés de l'ombre et de la force,
 Dont le feuillage fait un dais de sa splendeur,
 Nul ne les a pleurés, sans doute par pudeur,
 Ces infimes valets à la vulgaire escorte.

Le chêne au front superbe, et dont la branche est torse,
 Dont le tronc marbré garde une antique verdure,
 Le chêne ne doit pas, dans sa calme grandeur,
 Répondre au "vil roseau", dont rien de grand n'amorce.

Les silvains les ont fuis, dans leurs chasses d'amour,
 Pan n'a pas abrégé sa tendre ritournelle,
 Mais un fleuve en sanglots, fils des monts d'alentour,

Pour donner aux roseaux une heure solennelle,
 Dans un tombeau flottant sur un vaste séjour,
 Les a tous emportés vers la mer éternelle.

ABRI. L'ETALLE.

IDYLLE

Géraldine était une blonde enfant de dix-huit ans, légère et gracieuse comme une gazelle, fraîche comme les lilas du dernier printemps. Elle avait pour amoureux un beau grand garçon brun, aux yeux de velours, aux moustaches fines et soyeuses.

C'était par un chaud après-midi de juin, un après-midi de rêve. Ils s'en allaient tous deux à travers champs, muets, comme perdus dans l'immensité de leur amour. Après avoir longtemps marché, ils arrivèrent au sommet d'une petite élévation d'où l'œil pouvait apercevoir, dans un lointain brumeux, le vaste océan. Ils s'assirent. Elle appuya sa tête sur son épaule. Il prit sa main en tremblant, et dans un soufuffle plus doux, moins perceptible que le zéphir caressant l'aile du papillon matinal, il murmura : "Ma chérie !" Elle répondit : "Mon amour !" et tous deux, poursuivant le même rêve, se turent. Ils étaient heureux, très heureux, et restèrent ainsi, l'un près de l'autre, les regards perdus dans l'infini bleu du firma-

ment, jusqu'à ce que le soleil, pâlisant à l'horizon, les eût avertis que la nuit était proche. Ils se séparèrent alors, après s'être jurés fidélité pour la vie. La jeune fille reprit en chantant le chemin de la ferme où l'attendait son père. En arrivant, elle se rendit directement dans la chambre du vieillard et lui fit part de son bonheur.

— Mon petit trésor, sois bénie ! dit le vénérable père.

Mais la physionomie rieuse de Géraldine s'était soudain assombrie, et d'une voix où se trahissait une angoisse profonde, elle dit :

— Papa, j'ai peur qu'il ne découvre notre secret ; qu'il apprenne que tu n'es pas un banquier retiré des affaires, mais un policeman en retraite.

— Peuh ! Aucune raison de craindre, dit le vieux en riant. Ne m'as-tu pas dit qu'il était chef d'un bureau de détectives ? Il ne découvrira rien.

FURET.

UNE IMPOSSIBILITÉ

Un vieux monsieur ayant voyagé, tout un jour, sur un convoi de chemin de fer pas très rapide, vint se plaindre au conducteur de la lenteur du service. Le conducteur, indigné, s'écria :

— Il y a maintenant vingt-sept ans que je voyage sur cette ligne, et...

Le vieux monsieur (l'interrompant sur un ton de profonde commisération). — Cela n'est pas possible, mon ami ; de quelle station êtes-vous donc parti ?

LE TEMPS MODIFIE LES CHOSES

Le jeune écrivain. — Comment avez-vous commencé votre carrière ?

Le vieil écrivain. — Avec une grande richesse de pensées.

Le jeune écrivain. — Et comment croyez-vous la terminer ?

Le vieil écrivain. — Avec une pensée de richesses.

IMPOSSIBILITÉ

Le père (montrant un vieux sou à son rejeton). — Tiens, Henri, voici un sou qui a 300 ans. Il m'a été donné quand j'étais tout petit garçon.

Henri. — Dis donc pas cela, papa. Est-ce qu'un petit garçon pourrait garder pendant 300 ans un sou sans le dépenser ?

Cagnotte : Petit trou très cher. UN SOUCOR.

L'EMBARRAS DU CHOIX



Mme Casey. — Il y a plus d'une manière de tuer un chat, madame Terhune.
Mme Terhune. — Vous avez bien raison, madame Casey. Nous avons employé dix-sept moyens différents pour tuer notre vieux Tom, et il est toujours en vie !

LE SUISSE ET LE FLAMAND

Vous habitez un pays âpre et rude,
Disait un sot Flamand au Suisse Frenestel,
Et votre caractère aussi doit être tel :
De son pays toujours on saisit l'habitude.
— Ce propos n'est pas délicat,
Reprend le Suisse : en ce moment j'y pense
Vous habitez un pays plat ;
Dois-je en tirer la même conséquence ?

LE PETIT ANTOINE

Surtout, avait dit le médecin aux parents du petit Antoine, au jour de leur départ pour les bains de mer, surtout ne le nourrissez que de lait, et de bouillon où il n'y aura que du jus de viande. Pas de légumes, aucun aliment solide. A ce prix, vous le sauverez peut-être. Ne manquez pas non plus de le baigner tous les jours, à moins de temps froid. Une rapide immersion suffira. Puis, vous l'enveloppez tout mouillé dans des couvertures de laine et le promenez au bon soleil sur la grève. J'espère que ce traitement naturel sera efficace et que vous n'aurez pas perdu votre mois d'août. Allez et revenez avec un gaillard. L'enfant ne demande qu'à vivre malgré sa débile apparence, il a de l'œil et de la voix, mais il faut l'aider. Et n'oubliez pas mes prescriptions. Des bains, du lait et du bouillon de viande. Pas autre chose. C'est une question de vie ou de mort.

Les parents du petit Antoine n'avaient garde d'oublier de telles recommandations. Ils avaient confiance dans les paroles raisonnables du médecin qui était leur ami, qui avait aidé leur enfant à naître. Lorsque le pauvre petit diable était apparu à la lumière, si mince, si fragile, un corps menu comme un fil surmonté d'une grosse tête, la partie de son existence fut considérée comme perdue d'avance. Seule, la mère ne désespéra pas. Elle s'attacha d'une volonté farouche à cette misérable chose qui n'avait ni mouvement, ni souffle, ni vie. Elle entreprit de redonner à ce rien le supplément de vie qu'il n'avait pas obtenu d'elle. Elle s'attacha donc à lui, ne le quitta ni de jour ni de nuit, le couva, le nourrit, lui donna son lait, son sang. Elle ignora le sommeil nocturne pendant des mois et des mois, ne pronant de repos que le jour, pendant de fugitifs instants, son enfant endormi, enfin, après des crises de pleurs, de cris, de fatigue. Elle fut récompensée et accomplit le miracle de nature. "Votre enfant vivra", lui dit un jour le médecin.

* * *

Lorsque le père et la mère partirent ainsi vers la grève et la vague pour achever l'œuvre de vie, le petit Antoine avait dix-sept mois. Il n'était pas magnifique à voir ; il avait des soupçons de bras et de jambes, toute son ossature dessinée en relief sous la peau délicate, et toujours sa grosse tête. Mais, malgré tout, il était vrai que la vie s'affirmait en lui. Il lui était venu une gentille vivacité, une forte voix rieuse, et, dans sa petite face pâle et maigre, s'avaient deux beaux yeux noirs pleins de feu.

Il fallait développer ces promesses, et le cadre d'existence choisi pour la cure fut tout de suite proclamé délicieux et charmant par les parents

anxieux. Une oasis bretonne, une plage de sable fin entourée d'arbres, auprès d'un port minuscule où se balançaient des voiles blanches et rouges. La maison qui abrita nos trois personnages, maison moitié hôtel, moitié auberge, avait pour patronne une maîtresse femme, une forte commère dont l'abord cordial était déjà réconfortant.

L'excellente hôtesse en était à son quatrième ou cinquième mari, on ne savait plus au juste le nombre de ses veuages, et il fallait un effort pour retrouver les noms qu'elle avait porté et reconnaître avec précision l'état civil des enfants qui grouillaient autour de la maison, sur les pierres du port. Le petit Antoine fut bien reçu par cette madame Borbe-Bleue qui n'avait rien d'une ogresse, mais avec quelles exclamations et quels gestes de commisération, on le devine ! Elle affirma aux parents que l'air de la mer et la bonne nourriture allaient bientôt mettre sur pied le cher petit Jésus, et qu'avant septembre, il jouerait avec les autres mioches au soleil devant la porte. On ne demandait qu'à le croire, mais on lui fit connaître les prescriptions du médecin concernant l'alimentation : elle promit le lait nécessaire, et une jeune bonne du pays fut engagée pour veiller sur le petit Antoine et le promener sur le quai, aux heures des repas des parents.

Les choses se passèrent fort bien pendant la première quinzaine. La température était délicieuse, chaude et aérée, la mer n'avait que des vagues caressantes. Tous les jours, le petit Antoine était porté sur la plage et baigné dans l'eau salée, malgré ses cris, ses pleurs, ses fureurs. Tout à leurs fonctions, le père et la mère ne s'apercevaient pas qu'un drame se nouait autour d'eux.

* * *

Sur la plage, les gens du pays, les baigneurs, les bonnes ne tardèrent pas à trouver incompréhensible et barbare la conduite de ce père et de cette mère qui semblaient tremper dans l'eau, pour leur plaisir, parce qu'ils se baignaient eux-mêmes, ce malheureux enfant qui n'avait que la peau et les os et qui emplissait l'air de ses cris aigus, de ses protestations. On ne tarda pas à proclamer que c'était une horreur de fatiguer ainsi un petit malade. Il serait, un de ces jours, enrhumé et tué, c'était certain, et ce serait tout le résultat obtenu. Il y avait véritablement des parents inhumains, proclamaient tous les désœuvrés de la plage, observant les ébats de la famille du petit Antoine.

A l'hôtel, la protestation prit corps, se formula en actes chez la veuve remariée. Elle entreprit sans rien dire la cure impossible. Tous les jours, à l'heure des repas, le père et la mère installés, elle faisait à la petite bonne un signe autoritaire, et l'enfant, amené dans la cuisine, était gorgé d'une soupe aux choux, exquise sans doute, fleurant le lard, le jambon, l'andouille et tous les légumes du jardin, mais qui devait infailliblement détruire le frêle organisme. Bientôt, avec terreur, les parents s'aperçurent que leur enfant dépérissait, après les premiers jours où il semblait avoir repris des forces. La colique le ravagea, il maigrit, devint vert. On cher-

SÉVÈRE PUNITION



Baptiste. — Ta mère t'a-t-elle puni, parce que tu es allé te baigner sans sa permission ?

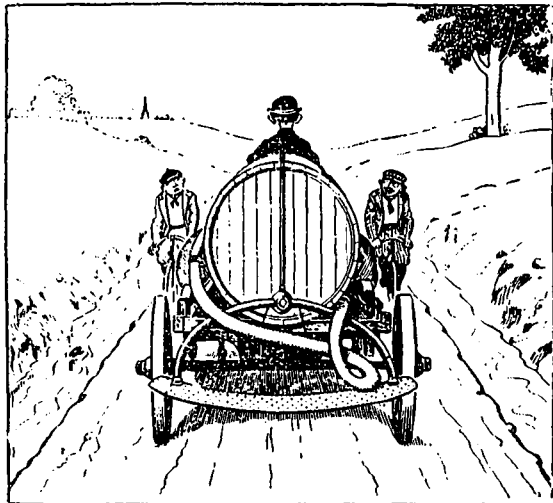
Joe. — Oui.

Baptiste. — Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

Joe. — Elle m'a forcé de prendre un bain.

cha inutilement la cause d'un tel changement. Toute la maison avait le mot et garda le secret de l'hôtesse, qui ne douta pourtant pas un instant de sa méthode et doubla les doses. Un médecin, découvert parmi les villégiateurs, approuva les recommandations de son confrère de Paris, interrogea

CHACUN SON OCCUPATION



I

Les deux cyclistes. — Haï ! Haï ! Espèce d'irlandais de malheur ! Penses-tu que le chemin est pour toi tout seul ?

à se faire du chagrin, que si le petit trépassait, elle lui donnerait une place au cimetière, dans un terrain qu'elle avait acheté pour défunt Le Couennec, le mari qu'elle avait le plus aimé.

* * *

Cette touchante naïveté ne décida pas les parents du petit Antoine. Tout de suite, en voyage, au premier arrêt, le régime du lait repris, les symptômes alarmants disparurent, et Paris pût être regagné sans encombre.

Sept ans après, lorsqu'ils se décidèrent à revenir au joli petit pays qui les avait tant séduits, et qu'ils avaient quitté en une telle dérouté, le père et la mère eurent seulement le mot de l'énigme. Et ce fut la bonne hôtesse, encore veuve et sur le point de se remarier, qui leur donna son secret. Le petit Antoine, devenu un charmant enfant, bien portant, agile, malicieux, jouait devant la porte. L'hôtelière l'appela, le prit entre ses robustes genoux, dans ses bras énergiques, le baisa bruyamment sur les joues, sur les cheveux, sur la bouche et elle fit sa confession :

— C'est pourtant grâce à moi, mon cher petit, que tu dois d'être encore de ce monde. Je t'en ai donné de la soupe en cachette, sans m'occuper des médecins de Paris, de leurs ordonnances et de leurs manies ! Tu ne serais pas là à courir et à sauter si j'avais écouté tes parents, avec leur lait et leur extrait de viande. Tu serais avec mon pauvre Le Couennec, là-bas, sur la hauteur.

Et la femme montrait le petit cimetière aux parents terrifiés d'apprendre quelle quantité de soupe aux choux avait été absorbée par le petit Antoine. Impossible, d'ailleurs, de protester, inutile d'essayer une explication, tant la conviction entêtée et victorieuse rayonnait sur le visage de la bonne hôtesse.

UN CÉSAR A TOUT FAIRE

Amusants détails donnés sur le kaiser allemand, par la baronne Staffe, dans la *Nouvelle Revue* :

Guillaume II va choisir l'ardent été pour visiter la Judée aride et brûlée. On assure que l'empereur allemand, qui veut s'essayer en toute chose, va écrire une vie du Christ et qu'il tient à parcourir les paysages qui ont vu passer l'Homme-Dieu, pour les décrire *de visu*.

Ce que nous pouvons mieux raconter, c'est que le kaiser, qui prétend être un homme universel, a inventé un jeu de cartes qu'il a fait tirer à deux exemplaires seulement.

Les traditionnelles figures de rois et de reines sont fournies par les souverains régnant en Europe. Le roi de cœur, c'est Léopold II (avec ou sans allusion). Le roi de carreau (ou des diamants) Humbert d'Italie, qui adore les précieuses gemmes. Le roi de pique, le tzar ; le roi de trèfle, Guillaume II lui-même. Reine de cœur, Victoria d'Angleterre ; de carreau, Marguerite de Savoie ; reine de pique, la tzarine ; reine de trèfle, l'impératrice Elizabeth d'Autriche. Les valets sont figurés par les ministres allemands (!)

Ces cartes ont été fabriquées sur les dessins de S. M. germanique (la

plus remuante des majestés connues et à connaître) à la manufacture impériale d'Altenbourg.

On dit que c'est encore l'empereur qui a dessiné l'uniforme blanc à la Brunhilde qu'il force l'impératrice à revêtir pour les revues qu'elle passe avec lui, et qu'il a choisi également l'effrayant et merveilleux *Drei-spitz*, dont elle se coiffe en ces occasions.

Il descend du resto à tous les détails. Il a enseigné à son cuisinier la manière de faire le café. Pour cela, il n'a pas dédaigné de perdre une heure dans le temple où s'accomplissent les grands mystères culinaires.

Pendant ce temps-là, la chaudière européenne bout moins fort et c'est toujours cela de gagné.

COSAS DE ESPANA

Don Carlos, malgré sa fortune, se propose d'agir en Navarre !...

Son pays n'a pas assez d'ennuis sur les bras... il veut ajouter à toutes ces plaies une bonne petite insurrection dans les provinces basques, très commodes pour le prétendant, parce qu'à la première alerte, il passe tranquillement la frontière, et dîne le soir à Tuchon...

Dans ma jeunesse, don Carlos agissait dans les pays en question, attaquant les troupes du roi Amédée, et, à ce qu'on prétend, aussi les diligences...

La guerre était loin d'être aussi meurtrière que le disaient les gazettes des deux partis, *tra los montes*...

À la frontière... premières aux loges... nous pouvions voir deux forts, l'un occupé par les carlistes, l'autre par les libéraux.

Les belligérants, sans doute par souci de la propreté, *essuyaient* quelques coups de fusil, réciproquement, mais on n'eut à déplorer aucun décès soit d'un côté, soit de l'autre...

Entre les deux forts, passait une belle route venant de Franco...

Sur cette route, circulaient des voitures pleines de touristes, en général des Anglais qui étaient curieux de voir la guerre...

Curiosité déplacée !... Je dirai même... malsaine !...

Tantôt les carlistes, tantôt leurs adversaires *descendaient* à coups de fusil un touriste...

C'était un *match*... Les officiers des deux partis jouaient ainsi les consommations qu'ils venaient prendre, le soir, au frais, dans un café, en France...

La guerre civile devenait un simple *seneibar* !...

JULIUS MAUVRAE.

AUX CHAMPS

Devant un peintre en train de croquer le paysage.

Jarnidieux. — Tu vois c'dossinoux-là qui gratte un bout d'toile ?

Pastoureau. — Oui, eh bien ?

Jarnidieux. — Il a eu la grande médaille de sauvetage à l'Exposition de peinture.

UN CONNAISSEUR

M. Visenlair. — Quelles jolies dents possède la belle madame Smith !

Un monsieur. — Merci beaucoup, vous êtes un connaisseur.

M. Visenlair. — Toutes mes excuses, monsieur, vous êtes sans doute son père ?

Le monsieur. — Non, son dentiste.

POUR S'INSTRUIRE

Le petit Arthur. — Dis, ma tante, c'est le bon Dieu qui a fait toutes les choses, n'est-ce pas ?

La tante. — Oui, mon chéri, tout.

Le petit Arthur. — Est-ce qu'il t'a fait, toi ?

La tante. — Oui.

Le petit Arthur. — Et moi aussi ?

La tante. — Oui.

Le petit Arthur. — A-t-il fait les éléphants ?

La tante. — Oui.

Le petit Arthur. — Et les puces ?

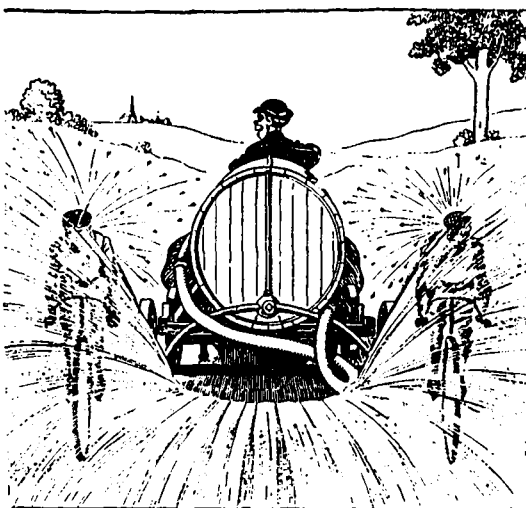
La tante. — Oui.

Le petit Arthur. — Ça n'a pas dû le forcer beaucoup à près les éléphants ?

La tante. — Oui.

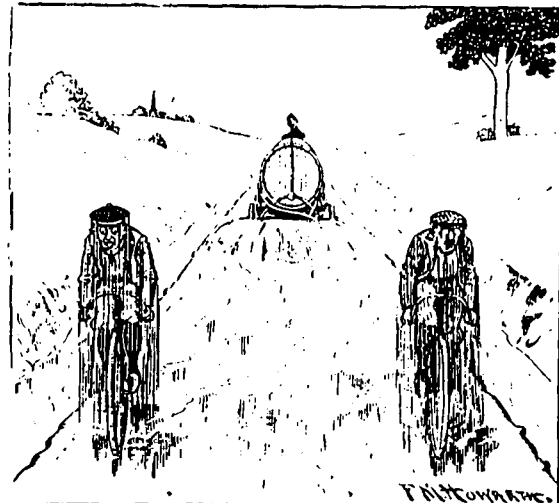
Le petit Arthur. — Ça n'a pas dû le forcer beaucoup à près les éléphants ?

La justice est une chose qu'on doit, puisqu'on la rend.



II

L'arroseur (à part). — Non, mes agneaux ; mais je suis payé par l'administration pour m'en servir.



III

L'arroseur. — Allez et ne péchez plus, cyclistes de mon cœur. Cela vous apprendra à vous moquer du pauvre monde !

MODES PARISIENNES



ROBE D'INTÉRIEUR EN CRÉPON "BANANE" et entre-deux de dentelle beurre. Cette robe, d'une seule venue, est garnie d'entre-deux et de dentelle; le dos est droit, serré à la taille par une ceinture en ruban de taffetas arrêtée par des choux; le haut, ouvert en pointe, laisse voir un plastron en taffetas uni finement plissé, encadré par une berthe; manches plissées en taffetas, coupées d'entre-deux et terminées par une dentelle. Matériaux: 5 verges de crépon, 3 verges $\frac{1}{2}$ de taffetas, 22 verges d'entre-deux.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 334.—Ce corsage peut se faire sans l'empiecement et manches courtes bouffantes pour soirée; il est simple mais de bon goût; il est en nun's veiling blanc garni de velours héliotrope et brodé avec du fil d'argent coloré; il peut se fermer sur le devant, invisible, le dessus peut être fait d'un seul morceau et s'attacher sur l'épaule et dessous le bras. Ce corsage est fait sur une doublure ajustée, ayant les coutures et morceaux ordinaires et se fermant au milieu du devant. L'empiecement est en satin blanc recouvert de dentelles pailletées. Le corsage est froncé autour de l'empiecement et recouvert d'un petit velours; le bas est froncé à la taille, devant et derrière formant légèrement blouse; le col est droit; pour la ceinture, un ruban attaché; la manche a deux coutures et a un petit pouf dans le haut, le bas est garni



No 334.—Corsage-bébé pour dame.

avec une bande de velours brodé comme celui qui est autour de l'empiecement.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une dame de grandeur moyenne.

No 334 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 354.—Cette robe est faite en toile à pois rouge, garnie d'entre-deux et bande de broderie de même étoffe; la jupe a un lé devant, un de chaque côté et un derrière; elle est garnie d'une bande surmontée d'un entre-deux; le corsage est fait sur une doublure consistant en devant et dos sur lesquels on arrange l'ampleur du dessus; les manches sont en deux morceaux et ont un pouf à l'épaule. Le joli petit empiecement est fait avec des entre-deux et est terminé par un volant de broderie retombant sur le pouf et formant trois jolies pointes devant et derrière. Le corsage et la jupe se tiennent par une ceinture sur laquelle on met une belle ceinture en surah rouge. Elle peut aussi bien s'adapter aux étoffes d'été qu'à celles d'hiver.

Il faut 7 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces pour un enfant de 10 ans.

No 354 est coupé de 4 à 14 ans.



No 354.—Robe d'enfant.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

COMMENT IL S'EST VENGÉ

SCÈNE DRAMATIQUE

M. Dude (avec un sourire).—Ne me reconnaissez-vous pas, monsieur Lingotdor?

M. Lingotdor.—Excusez-moi, monsieur, mais je ne me rappelle pas vous avoir vu avant aujourd'hui.

M. Dude.—Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire. Le 7 septembre 1895, j'étais venu vous demander la main de votre fille, et vous m'avez jeté en bas de l'escalier. (*Riant aux éclats.*) Ne vous rappelez-vous pas cet amusant détail?

M. Lingotdor (embarrassé).—Oui, oui, je crois que je me rappelle, maintenant.

M. Dude (avec amabilité).—Vous m'appeliez alors un mendiant déguisé. (*Se frottant les mains.*) Eh bien, mon cher monsieur Lingotdor, les choses ont bien changé puisqu'aujourd'hui je suis trois fois millionnaire. J'ai dans cette valise 50,000 dollars de valeurs. A propos, on dit que les affaires de votre banque sont quelque peu embarrassées, de ce temps-ci?

M. Lingotdor (ahuri).—Il n'est que trop vrai, hélas!

M. Dude.—\$50,000 seraient-ils suffisants pour vous tirer d'embarras?

M. Lingotdor (avec empressement).—Certes, oui!

M. Dude.—Et comment se porte votre fille? Est-elle mariée?

M. Lingotdor (avec empressement).—Elle n'est pas mariée encore, monsieur.

M. Dude (prenant sa sacoche).—Vous lui présenterez bien mes hommages, et pourrez lui dire qu'elle peut s'attendre à recevoir prochainement une invitation pour assister à mon mariage avec Mlle Dorée Surtranche. Au plaisir de vous revoir, monsieur Lingotdor. Pas nécessaire de vous déranger: vous m'avez indiqué la route, jadis. (*Il sort en sifflotant.*)

Taire un secret, bien employer son temps et supporter les injures: voilà ce que je crois le plus difficile à l'homme.

CHILON.

DEVINETTE



—Il y a certainement quelque part un méchant gamin qui lance de la neige à ce pauvre homme. Le voyez-vous?

Le Manque d'Appétit

est aussi douloureux que la fatigue de la tête ou des membres. Il arrive un moment où vous ne savez vraiment ce que vous désirez. C'est le temps où vous avez absolument besoin d'une tasse de

BOVRIL

afin de donner au système épuisé la nourriture nécessaire, et cela sans le surcharger; aux organes digestifs toute la force nécessaire au travail qu'ils doivent accomplir.

BOVRIL fait pour le système vital ce que ne peut faire nulle autre chose. Il rétablit la vigueur, maintient la santé et combat les attaques de la maladie. Il convient aux jeunes et aux vieux, à l'invalidé comme à l'athlète.

BOVRIL, Limited

30 Farringdon Street,
Londres (Angleterre).

25 et 27 Rue Saint-Pierre,
Montreal (Canada).

TRIO DE PROVERBES

Quand l'hôte est sur la porte, l'auberge est vide.

x

A mémoire courte, journées longues.

x

Si la pilule était sucrée, elle ne serait pas dorée.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

CIMENT POUR COLLER LE VERRE AU MÉTAL

Ce ciment peut trouver de nombreuses applications, car il forme des joints solides et imperméables à l'eau. Son emploi est tout particulièrement indiqué pour la construction des grandes surfaces vitrées qui, même par une pluie diluvienne, pourront conserver une étanchéité absolue. Ce ciment se compose de :

Résine.....	20 parties
Soude.....	6 —
Silicate de potassa. 2 à 3	—
Eau.....	22 —

On fait bouillir le tout ensemble et, de la masse savonneuse que l'on obtient, on prélève 30 parties que l'on mélange avec 80 parties de plâtre.

B. DE S.

Variétés et Informations

HISTOIRE DES CHEMINÉES

Les archéologues ne sont pas toujours d'accord sur la question de savoir si les anciens connaissent ou non l'usage des cheminées.

D'après certains auteurs latins, le *focus*, foyer, existait bien, mais il était construit de façon que les fougères de Pompéi, et celles plus récentes de Rome, n'en ont pas donné d'apparent. Aussi, de savants architectes ne croient-ils pas à d'autre existence qu'à celle de ces sortes de conduits calorifères, qui réchauffaient les appartements.

Durant les premiers siècles de notre ère, on n'utilisait que des réchauds, des *braseros* qui portaient de la braise, ou bien le foyer était au milieu d'une salle et la fumée s'échappait par des trous faits au toit. Dans certaines provinces d'Espagne, les gens du peuple ont conservé cet usage.

Au onzième siècle apparurent les premières cheminées dans les intérieurs d'appartements, et cent ans plus tard, l'usage en était devenu général. Les cheminées de cette époque se composent ordinairement d'une niche pratiquée dans l'épaisseur du mur de façade entre deux croisées. Au treizième siècle, l'âtre s'élargit; tout autour sont disposés des bancs de bois où maîtres et valets viennent s'asseoir. Pendant l'hiver même, ils y prennent leurs repas, le valet tenant l'écuille sur ses genoux, et le maître mangeant sur une planche tenue au plafond par une corde.

Les cheminées ne tardèrent pas à atteindre de vastes proportions et c'est sur elles qu'à partir du quinzième siècle les architectes se livrèrent à de capricieuses et parfois à de fort belles sculptures qui ont fait de plusieurs cheminées célèbres de vrais monuments. A partir du dix-septième siècle, elles prirent des proportions plus en harmonie avec la grandeur des appartements qu'elles décoraient.

x

LE PLUS GRAND TUNNEL DU MONDE

D'après ce que rapporte le *Moniteur industriel*, on a commencé récemment aux Etats Unis les travaux de percement d'un tunnel colossal destiné à relier les différents districts miniers de Colorado, séparés par des massifs montagneux de 1,800 à 2,000 mètres d'altitude.

Ce tunnel, qui n'aura pas moins de 50 kilomètres de développement, mesurera 4 mètres de haut sur 5 de large. Il sera entièrement voûté en briques et éclairé au moyen de 950 lampes à incandescence.

Tous les 200 mètres, de hautes cheminées débouchant à la surface, assureront la ventilation du tunnel.

BUY

Coleman's Salt
THE BEST

Chaque paquet est garanti.

Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

Madame ADÉLIA DESJARDINS

DEPUIS DOUZE ANS SA VIE N'ETAIT QU'UNE SUITE DE CRUELLES SOUFFRANCES

Une amie lui sauve la vie et la conserve à ses onze enfants en lui conseillant de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre

Femmes malades, reprenez bien ceci - Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont jamais failli et elles ne failliront jamais!

Des paroles de reconnaissance et des témoignages sont reçus tous les jours, nous venant de milliers de femmes qui ont été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Ces témoignages de reconnaissance partent du cœur de la mère de famille, et de la jeune fille qui entre dans la vie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande œuvre du siècle en guérissant toutes ces maladies particulières aux femmes. On est la femme qui ne préférerait pas vivre dans la jouissance complète de la vie que d'être une victime des tortures qu'elle endure tous les jours? Les moyens sont à votre portée et à votre disposition. Alors pourquoi retarder? Les Pilules Rouges du Dr Coderre n'ont qu'une mission, qu'un but: la guérison des maladies des femmes et elles l'accomplissent. Lisez ce qui suit: " Quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'étais malade au lit, ma faiblesse était telle que je ne pouvais parler sans perdre connaissance. Je souffrais d'une maladie de nerfs, du battement de cœur, mal à la tête, toujours étourdie et douleurs dans tous les membres, j'avais le bras gauche paralysé. Je ne pouvais m'en servir, je n'avais pas d'appétit et la moindre nourriture me fatiguait l'estomac. Je pensais bien mourir et j'étais bien découragée à la pensée de mes onze petits enfants. Une amie me conseilla, un jour d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. Je commençai à en prendre, et comme j'étais bien malade, j'écrivis en même temps au médecin spécialiste. J'ai suivi ses conseils, et je m'en suis bien trouvée, car aujourd'hui je suis guérie." Madame Adélia Desjardins, 82 Boulevard Hochelaga, Montréal.



MME ADELIA DESJARDINS

ains, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitation du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps entiers, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant; elles ne contiennent ni morphine, ni opium ni rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible jeune fille. *Nombreux* jets que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes

d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Ecrivez leur une description complète de votre maladie, ils vous répondront absolument pour rien. Si vous préférez, écrivez nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins examineront votre maladie et vous donneront un grand nombre de conseils qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres: DEPARTEMENT MEDICAL, Boîte 2306, MONTREAL.

De la: vous des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, ces pilules rouges sont des imitations des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ces imitations vendues à bon marché contiennent tous jours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. *De la:* vous, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez nous 50 cents en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat postal pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE, Boîte 2306 MONTREAL.

Celui-ci sera établi à une profondeur moyenne de 815 mètres; mais on a calculé que, en passant sous la ville de Victor-City, située non loin du mont Pike, la galerie souterraine devra se trouver à une profondeur minima de 2,000 mètres. Les travaux, particulièrement difficiles et même dangereux, ne seront pas achevés avant vingt ans. Le tunnel en question sera le plus grand, de beaucoup, qui ait jamais été percé. Auprès de celui-là, les tunnels du Simplon et du Saint-Gothard sembleront de modestes trous de souris.

x

OISEAUX DANS UN AQUARIUM

Voici le procédé, d'ailleurs très simple, au moyen duquel on peut faire vivre ensemble des oiseaux et des poissons dans un aquarium.

On prend un globe de verre, à la partie inférieure duquel on a ménagé un orifice assez grand pour y introduire une cloche cylindrique, en verre également, et de fort diamètre. A sa partie inférieure, ce cylindre débouche

dans une cage qui est masquée par le socle. On met des oiseaux dans la cage et de l'eau dans le globe. Les oiseaux ne résistent pas à l'envie d'aller se placer sur le perchoir qui monte au milieu du cylindre, et l'on a le plaisir de les voir voltiger dans l'humide élément. En ajoutant quelques poissons rouges dans l'eau du globe, on obtient un mélange tout à fait curieux d'oiseaux qui volent et de poissons qui nagent.

Un marchand de plumes métalliques arbore sur son enseigne ces mots énigmatiques:

AUX PLUMES D'ORIENT

— Pourquoi "plume d'Orient"? lui demandant un curieux.

— J'entends par là, répond l'industriel, des plumes ne s'Occident jamais!

INCONTESTABLE

Le seul bon spécifique pour éviter et guérir les affections pulmonaires, c'est le *Bauna Rhumal*, personne ne conteste plus cela. 116



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrothésie et par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2313 20 Rue St-Laurent

Sur les marches de la Bourse.
Passe un spéculateur malheureux qui vient de purger une petite condamnation à trois mois de prison.
Deux habitués du temple de Plutus sont en train de causer au seuil de la colonnade. Le revenant ôte son chapeau en passant. Politesse qui ne lui est rendue que par un des causeurs. L'autre, au contraire :
—Comment ! tu salues cet homme-là ?
—Mon cher, tu n'as donc pas vu sa mine déconfite. En pareille circonstance, ce n'est plus un salut, cela devient une aumône.

COMMENT IL A COMMENCÉ

Hamilton, Ont.
Il y a quelques jours, la petite histoire suivante fut entendue dans un tramway de Hamilton.
Un homme d'affaire préminent disait :
— Un matin, il y a à peu près un an, je m'éveillais avec une légère douleur dans l'épaule. Je n'y attachai pas beaucoup d'attention au commencement, mais la douleur devint si forte que je me décidai à consulter un médecin, lequel m'apprit que j'avais un rhumatisme. La semaine suivante je pris le lit et je souffris d'une façon atroce durant dix mois, tous les remèdes ne m'apportant aucun soulagement. Je suppose que je serais encore au lit si j'en avais pris du *Ryckman's Kootenay Cure* qui me guérit complètement. Mon cher ami, puisque vous êtes atteint de rhumatisme, essayez ce remède de suite.
John O'Neil, résident au No 65 rue Walnut-Sud, Hamilton, Ont., fait une déclaration assermentée. "Pendant douze mois il a souffert des effets d'un rhumatisme, ne pouvant quitter son lit et torturé par des douleurs intenses. Il dit : "J'ai plus de soixante ans, ce qui me faisait croire que la maladie ne devait être chronique. En attendant parler des guérisons obtenues par le *Ryckman's Kootenay Cure*, j'ai décidé de prendre de ce remède et maintenant je suis heureux d'apporter mon témoignage sur ses étonnants pouvoirs, car il m'a guéri et je le recommande à tous. Je connais d'autres personnes qui ont été guéries également de rhumatisme et de sciatique."
Assermenté devant moi,
T. F. LYALL, Commissaire,
25 août 1896.
(Signé) JOHN O'NEIL.
Si vous ne pouvez obtenir ce remède de votre pharmacien, demandez-le directement à la S. S. Ryckman's Kootenay Cure Medicine Co., limited, Hamilton, Ont.
Prix \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5.
Livre contenant diverses déclarations assermentées, envoyé gratis sur demande.
Les Pilules Kootenay contenant le nouvel ingrédient, sont une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation.
Prix 25c. envoyés par la poste à n'importe quelle adresse.
En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Au bureau militaire.
Un monsieur qui n'a pas encore fait de service se présente pour retirer son livret. On est en train de le lui établir. Le scribe pose les questions selon le formulaire.
— Votre métier ?
— Professeur au Collège de France.
Le scribe continuant :
— Vous savez lire et écrire ?
* * *
Entre femmes :
— Qu'est-ce que je deviendrais si je perdais mon mari ?
— Vous n'avez personne en vue ?
* * *

Le député X... avait promis à un électeur influent d'obtenir pour lui, dès la rentrée, le ruban du Mérite agricole. La chute du ministère est arrivée à point pour lui permettre d'esquiver sa promesse ; mais l'électeur influent s'en est vengé par le quatrain suivant :
J'eus tort de vous donner mon vote,
Votre parole vaut zéro :
En me promettant le poireau,
Vous me tiriez une carotte.
* * *

Un candidat à un poste de surnuméraire au Ministère des finances passe son examen. On l'interroge sur l'étymologie :
— D'où vient *impopulaire* ? lui demande un des examinateurs.
— Mais *d'impôt*, sans doute, répond ingénument le candidat.
* * *

Madame à sa bonne :
— Mais qu'avez-vous donc à tant gémir, Catherine ? Vous poussez des soupirs à faire tourner les sauces.
— Ah ! madame, je pense à mon pays ; il y a si longtemps que je ne l'ai vu !
Mlle Lili, intervenant. — Mentuse. Il était encore hier soir dans la cuisine.
* * *

Déplacements :
M. Emile Zola est à Syracuse.
* * *
M. et Mme Berlureau discutant sur l'emploi de leurs prochaines vacances.
— Alors, c'est décidé, nous irons chez les Durasoir ?... On va bien s'ennuyer !
— Songe, mon ami, que tu n'as que quinze jours de congé... Si l'on s'amusaient, le temps passerait trop vite !
* * *

Echo de la plage.
— Comment, mon cher Guibollard, vous allez vous baigner en sortant de table ? Quelle imprudence !... vous vous noierez.
— Je n'ai rien à craindre, je n'ai mangé que du poisson.
* * *

PRODUIT BON EFFET

Plus d'enrouement, plus d'extinction de voix avec le *Baume Rhumal*. 115

LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

En police correctionnelle.
A Montpellier, un maçon est accusé d'avoir jeté par dessus un échafaudage son camarade avec lequel il travaillait.
— Comment cela s'est-il passé ? demande le président.
— Ze vais vous dire, mon zuze. Le camarade me cerçait des raisons, ze m'emporte facilement, ze l'empoigne par le collet et ze le suspends en l'air.
— Tu me fais mal ! qui me fait, lâche-moi !
— Alors ze l'ai lâché !
* * *

A l'école primaire :
— Élève Lacruche, comment appelle-t-on le résultat de la soustraction ?
— ???
— Voyons... je suppose que vous avez trois poires ; vous en mangez deux, la troisième, comment l'appellerez-vous ?
— Je la mangerai sans la peler, comme les deux autres.
* * *

Une défiaition :
Barreau. — Substantif qui sert à défendre l'accusé contre la prison et la prison contre l'accusé.
* * *

Ivresse populaire.
Pitanchard à son ami Becsalé :
— Qu'est ce que tu dirais d'un coup de canon sur le zinc, pour annoncer la fête nationale ?
— Oh ! moi, tu sais, une salve ne me fait pas peur !
* * *

LA CONSUMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désiront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOVELS, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Poudre Dentifrice au Quinquina
De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centims la boîte

Z... passe pour un poltron... à tous crins.
X... disait, hier, de lui, sur la plage des Sables :
— Il a tellement peur qu'il reculerait devant une pendule qui avance.
* * *
On parle, au Grand Café, des étés d'une chaleur excessive.
— Oh ! le plus terrible doit encore avoir été celui de 732.
— Ah ! Sait-on combien de degrés il a fait ? demande un naïf.
— Non, seulement la chaleur devint si forte que Charles Martel fondit sur les Sarrasins.

Meubles Meubles

SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement : les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix
1551 RUE STE-CATHERINE

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....
Mesure de la Taille.....
Nom.....
Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS
Prière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 28.

ON DEMANDE : — On demande une femme absolument de confiance (mariée ou veuve préférée) dans chaque ville, chef-lieu et village du Canada, pour agir comme agent sollicitateur et vendre un article bien connu et bien annoncé. Vente facile, et satisfaction assurée. Aucun dépôt n'est requis. Références exigées. Adressez : E. A. SPRONG, HAMILTON, ONTARIO.

Cri du cœur patriotique poussé par Molinard en revenant de la revue de Longchamps :

— On a beau dire, il n'y a encore que l'armée... Jamais une revue de civils ne produirait cet effet-là !

Un homme se présente avec un troupeau de porcs devant l'octroi.

— Avez-vous les pièces qui vous autorisent à traverser la ville ? lui demande l'employé.

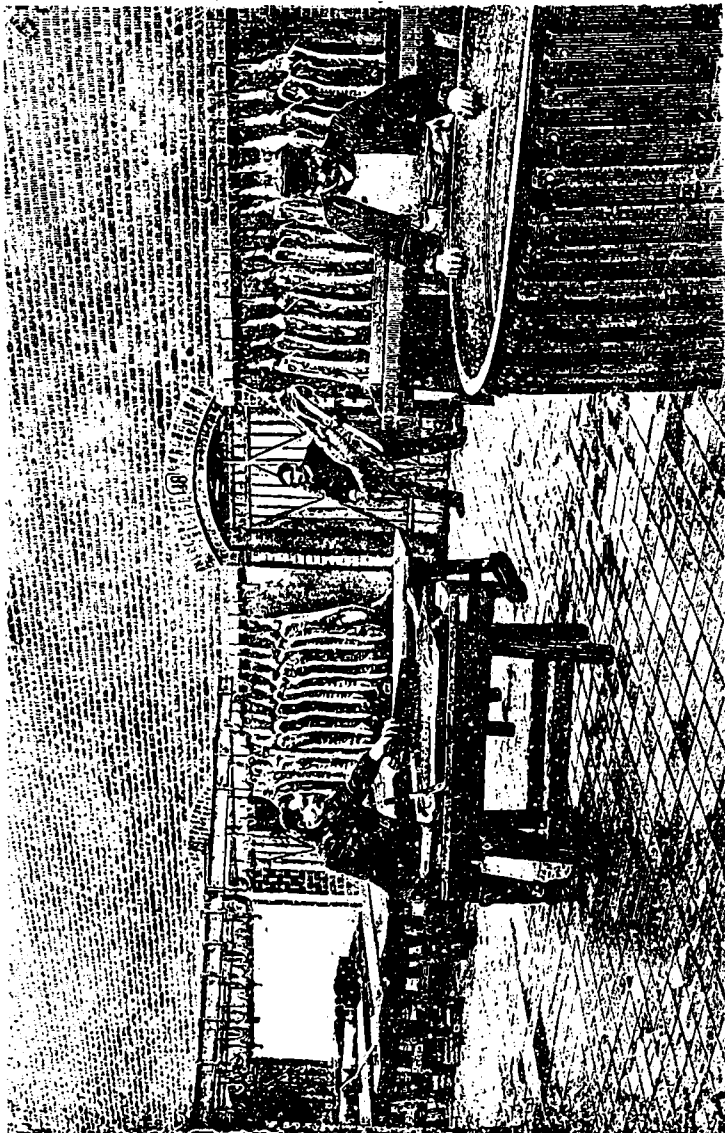
— Voici mon laissez-passer.
— Ça ne suffit pas, il vous faut encore une autre pièce.

— Ah !
— Oui, un passe porcs.

LE RÉSULTAT

L'emploi du Baume Rhumal dans les affections de la gorge et des poumons, produit des résultats qui le mettent au-dessus de tous les autres remèdes. 25c. partout. 114

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 146



AVIS.—Cox de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes A. Beussoleil, N. Bourdeau, Brunette, C. Carrière, C. Chaboulay, C. Maréchal, M. Savarin, A. Tremblay, O. Wilson, Mlles A. Lambertin, E. Demers, B. Clément, F. Fortin, M. L. Lamirand, E. Lavertière, A. Lecours, B. Page, A. Parent, E. Renaud, L. Wariault, A. Asselin, C. Belazzi, M. Bourdon, J. Bourdus, C. Brodeur, A. Charrette, E. J. Chartier, A. Courtois, M. Delorme, A. Dufresne jr, J. E. Dussault, Eliana, E. L. Ethier, A. Feraud, O. Gibeault, O. Grandmison, J. Kingsley, W. Lafontaine, H. Labasse, C. Lippens, S. Malot-Fils, L. Manny, J. B. Morin, A. Perras, A. Perrault, G. Reeves, A. Rousseau (Montréal), Mlle G. Gauthier (Be. Q.), Mlle G. Dufresne (Boucherville, Q.), V. Prévost (St-Jov. de Neges, Q.), Mlle M. Blais (Dorville, Q.), Mmes J. Lord (Fraserville, Q.), J. Bertrand (Georgiaville, Q.), Mlle R. de B. Corrivon (Dorville, Q.), Mlles C. Burcher, E. Savard, A. E. Koubé (Hull, Q.), Mlle M. A. Bernier (Lac Mégantic, Q.), A. Jones (Lévis, Q.), Mlle L. Langren (Marieville, Q.), Mlle C. Falandou (Montreal-St-J. Q.), Mlles V. Dallaire, B. Paquette, A. V. F. X. Talbot (Ottawa, Ont.), Mmes C. Blouin, E. Lathur, E. Parent, Mlles L. Hébert, A. M. Lamontagne, B. Laperrrière, M. A. Villeneuve, R. Béard, W. Deschamps, R. Dorval, J. G. Dumas (Québec, Q.), J. A. Jones (Rivière du Loup, Station, Q.), Mlle E. Larivière (Saint-Jov. de Neges, Q.), P. Dubuc (Sherbrooke, Q.), Mlle M. Duhaie (St. Boniface, Man.), Mlle B. Massé (St. Gésaire, Q.), C. Rivet, Mlle (St. Cunevonde, Q.), J. Francœur (St. Basile, Q.), A. Mailhot (St. Ferdinand d'Halifax, Q.), Mlle E. Boucher (St. Henri, Montréal, Q.), Mlles M. Hamel, A. Leduc, F. Messier (St. Hyacinthe, Q.), L. Doyon (St. Joseph de Beauce, Q.), Mlle A. Laboude, J. H. L. Leclair (St. Polycarpe, Q.), Mlle A. M. Toussaint, E. Filion, O. Gignac (St. Roch de Québec, Q.), A. Brousseau (St. Sauveur de Québec, Q.), G. E. Fortier (St. Vincent de Paul, Q.), D. Gadin (Ville St. Paul, Q.), Mme J. H. Boudreau (Waterloo, Q.), Mme F. Olivier (Westmount, Q.), Mmes J. Lamotte (Adams, Mass.), G. Guimond (Hills, N. H.), Mme J. Fortier, F. Simon (Barlin Falls, N. H.), Mlle G. Spemard, Z. Grouin (Bridleford, N. C.), N. Ducharme, J. A. Fortin (Brunswick, Me.), D. E.

Fontaine (Central Falls, R. I.), J. Desjardis, H. Fournier, E. Lassier, L. Roy, E. St. Laurent, W. St. Martin, J. D. Thibault (Fall River, Mass.), S. Rousseau (Haverhill, Mass.), Mlles Z. Aubin, D. Granger, J. Goulet, J. W. Roy (Holyoke, Mass.), W. Picard (Lawrence, Mass.), E. Bergeron (Lawminster, Mass.), Mlle M. St. Hilaire, A. Bergeron, A. C. Thelberg (Lawiston, Me.), J. Hamel (Lisbon, Me.), Mmes C. H. Boisvert, E. Dubé, R. Dupré, Mlle M. L. Semeth, M. LaFortune, A. Olivier (Lowell, Mass.), Mlle Y. Charbonneau (Manchester, Mass.), Mlle J. Lavette, M. Côté, C. LeFebvre, J. E. Pellerin, J. B. Protouchier, E. W. Tremblay (Manchester, N. H.), Mlle St. Germain (New Bedford, Mass.), L. B. Cardinal (New Haven, Conn.), Mmes A. Bertha, C. Zentler, A. Noury, Mlle A. Alsadie, M. Deleours, L. Billet, J. Wehrmann, A. V. H. Dolhand, J. Derbes, S. Diemel, E. Marandot (Nouvelle Orléans, La), Mlle L. Fontaine (Northampton, Mass.), Mlle E. Boyer (Pawson, R. I.), P. Drolot (Pawtucket, R. I.), Mlle A. Dionne (Pawtucketville, Lowell, Mass.), Mlle P. Boudoin, O. Robert (Southbridge, Mass.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.), Mlle M. Leclerc (Woonsocket, R. I.), Mlle A. Gard (Winooski, Vt.), Mlle P. Hoy (Montréal), A. Bienvenue, J. Lapierre, J. B. Roy (St. Antoine de Vercheres, Q.), L. Normand (St. Vincent de Paul, Q.), Mlle B. Sullivan (Valleyfield, Q.), A. Truchon (Concord, N. H.), Mlle A. Maumus (Nouvelle Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mlle E. Renaud, 112 de Montigny, A. Rousseau, 86 Duluth (Montréal), Mlle E. Parent, 19 Ste. Cécile (Québec, Q.), Mme J. Lamotte, 7 Albert (Adams, Mass.), Mlle A. Maumus, Station F (Nouvelles Orléans, La).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

"KING'S DAUGHTERS"

Cette société affirme que le "Ryckman's Kootenay Cure", pour les Rhumatismes, est d'une valeur inappréciable

UN MERVEILLEUX BIENFAIT POUR L'HUMANITE

HAMILTON, ONT., AVRIL 2 1895.
S. S. Ryckman, Ecr., M. P.,
Hamilton, Ont.

CHER MONSIEUR.—Notre société a décidé de vous écrire afin de vous affirmer nos sincères remerciements pour votre merveilleux remède "Kootenay Cure", que vous avez généreusement donné à la "Cheerful Worker's Circle of King's Daughters, Hamilton". Il a apporté la guérison parfaite dans plusieurs cas de rhumatismes et, dans un cas spécial, celui de Georges Ball, résident sur l'avenue Sandford, près la rue Huron. Quand nous avons visité M. Ball, ces temps derniers, il était absolument invalide, sans espoir de revenir à la santé, par suite de rhumatisme sciatique de longue durée. Nous lui avons donné une bouteille de votre "Kootenay Cure" et, après l'avoir pris, il guérit en trois semaines, pouvant marcher, ce qui ne lui était pas arrivé depuis de longs mois. Son cas était absolument désespéré et sa guérison est tout à fait extraordinaire. Nous n'avons aucune hésitation à affirmer que cette guérison est due au "Kootenay Cure". Si vous pensez que la publication de cette lettre puisse rendre service à l'humanité, nous vous donnons l'autorisation de la publier en tout ou en partie. Vous souhaitant un succès continu et vous remerciant encore une fois.

Nous demeurons, etc.,
(Signé) MAY PRATT, Président,
MME D. S. PRATT,
Avenue N. Est, No 25.

Le "Kootenay Cure" se vend \$1.00 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5, soit chez votre pharmacien, ou directement de la

S. S. RYCKMAN'S MEDICINE CO., LTD.,
HAMILTON, ONT.

Les Pilules Kootenay contiennent un nouvel ingrédient et sont une guérison certaine pour le mal de tête, la bile et la constipation.
Prix, 25 cents, envoyés par la poste à n'importe quelle adresse.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien
2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Les ordonnances de nos officiers :
— Joseph, inutile de m'apporter à dîner ce soir ; je dîne chez le colonel.
— Alors, mon lieutenant voudra bien me dire si on mange bien, ça me déciderait à épouser la cuisinière.

Bibliographie

BROCHURE INTÉRESSANTE

M Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin Sulte, N. E. Dionne, J. Edmond Roy, Ernest Gagnon, J. B. Caouette et plusieurs autres. Ces études sont illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6,000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10cts, par la poste 12cts.

Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires.
Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES
Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DR NOIX LONGUES De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Lu, hier, rue d'Entraigues, cet écritéau :

A VENDRE
UN SUPERBE CHEVAL
S'attelant tout seul

Gavroche blague un pêcheur, accroupi sur les berges de la Seine. Il le blague tellement, que le pêcheur se retourne et lui allonge une taloche.
— C'est fini, fait Gavroche. Je ne dis plus rien, du moment que tu mets "un poing" à la ligne !

La Main Habile

d'un masseur d'expérience employé comme un électrode. A travers laquelle un doux stimulant est appliqué directement à la partie malade, est un des traits caractéristiques du traitement électrique, aux

BAINS... LAURENTIENS

Le traitement qui obtient le plus de succès que l'on connaisse contre les douleurs nerveuses, le rhumatisme, la sciatique, la neuralgie, la dyspepsie, la constipation

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT : A Montréal, - \$1.00 par an
Hors Montréal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Au cercle.
On parle d'un jeune homme qui vient d'épouser une jeune fille fort riche, mais tout à fait laide.
—Le pauvre, dit quelqu'un, comment la voit-il donc?
—De "dot" probablement, ajoute une mauvaise langue.

Une dame vient de raconter à table une petite mésaventure dont elle a été victime.
—Parcille chose, dit Boireau, est arrivé à une personne de ma connaissance...
Et se reprenant aussitôt.
—...Que dieu-je à ma connaissance elle-même!

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Riez,

Belles dames, et votre Fer-blanterie rira avec vous, si vous employez le...

Brillant

St-Antoine

EN VENTE PARTOUT

Polit tous les métaux, sans exception. Le plus simple, le plus durable et économique. Sans acide et sans danger. VICTORIA CHEMICAL WORKS, 680 rue St-Laurent. Tel. Bell 7297.

A l'examen :
LE PROFESSEUR — Pourriez-vous me dire, Monsieur, ce que, dans l'ancienne Rome, on l'appelait le *prétoire* ?
LE CANDIDAT, d'un ton dégagé. — C'est bien simple; le nom l'indique assez. Le *prétoire* était le Mont-de-Piété des Romains.

Désespéré d'avoir reçu une semonce de son chef de bureau, un employé des postes tente de se suicider.
On le rappelle à la vie, et, après avoir entendu les causes de sa funeste détermination, quelqu'un murmure :
— Ces facteurs, ça prend tout à la lettre!

Un ami de Créatinot vient lui demander de la monnaie de cinq cents francs. Créatinot sonne sa bonne :
— Tenez, Marie, allez en face, au café, demander cinq billets de cent francs dont deux de cinquante.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig

MONTRÉAL

Spécialité: Chirurgie

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Entendu dans un milieu politique :
— Croyez-vous que M. Brisson aboutira ?
— Mon Dieu, oui ! Il paraît que le président de la République lui a donné carte noire !..

Au restaurant.
Topin demande une friture.
— Sont-ils frais, au moins, les goujons ?
— On vient de les pêcher il n'y a qu'un moment, fait le garçon. Monsieur peut regarder, ils ont encore les asticots dans la bouche !

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quineauillier

8 Rue St-Laurent.

Dans un café, deux habitués se sont pris de querelle :
— Vous êtes un imbécile et une canaille ! dit l'un.
Dufourneau, intervenant :
— Voyons, voyons, il me semble qu'il suffisait d'appeler Monsieur un "imbécile" sans lui dire ensuite des choses blessantes.

Les poehards sont comme des fleurs : ils prennent racine où on les arrose.

C. L. ESMONIN

LE CÉLÈBRE DERMATOLOGISTE

1853 Rue Ste-Catherine, - Montréal

Guérit toutes les **Maladies de la Peau**, quelle qu'en soit l'ancienneté et la gravité. Un grand nombre de certificats assermentés de guérisons, envoyés gratuitement, y compris celui de *Mr F. Poirier*, imprimeur, 516 rue Craig, guéri radicalement d'un cas de pelade du cuir chevelu.

LAPRÈS-LAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL BELL 7283 MONTREAL

MARCHAND 843 P.Q.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 148



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: BUCCHEVALE ET SON CAVALIER.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez votre enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 21 septembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.